VOL. XV. No. 37 MONTREAL, DIMANCHE 27 OCTOBRE 1918

Abonnements par la poste :

CANADA $2.00
ETATS-UNIS $2.50
UNION POSTALE $3.00

LE NUMERO . . . . . 5 sous

LE NATIONALISTE

JOURNAL DU DIMANCHE

Rédaction et administration :
43, RUE SAINT-VINCENT
MONTREAL

TÉLÉPHONE :
REDACTION : Main 7460.
ADMINISTRATION : Main 7461.

REDIGÉ EN COLLABORATION — DROIT AU BUT — L'ORGANE DES JEUNES

LA PRUSSE ROSSANTE, L'AUTRICHE ROSSEE

Petite leçon d'histoire a l'usage des aventureux

"Un état qui cesse de prendre et qui commence à rendre est fini comme grande puissance". Cet aphorisme d'un Bismark, l'Allemagne le connait bien et l'avertissement qu'il contient, on peut en être sûr, n'est pas sans influer sur la direction qu'elle entend donner aux événements. Condamnée par son second échec de la Marne à abandonner l'espoir de vaincre par les armes, mise dans l'obligation de *rendre*, elle se retourne vers son passé et, éclairée par les enseignements qu'elle y trouve, elle voit dans les conditions qui lui faut accepter, le moyen de *prendre* ailleurs et autrement de nouvelles forces.

Les rapprochements historiques n'ont rien d'impérieux, écrivait récemment M. Jacques Bainville en marquant l'ascension ininterrompue de la Prusse — cette âme de l'Allemagne moderne — en dépit des défaites et des désastres; pourtant, ajoutait-il, il n'y a qu'eux pour nous éclairer. Voyons l'histoire; elle est éloquente.

Pendant la guerre de Trente ans, la Prusse est ruinée, dévastée, réduite à la misère au point de manger de la chair humaine, mais elle a résisté et les traités de Westphalie (1648) lui assurent des agrandissements territoriaux en consacrant l'irrémédiable défaite de l'Autriche, comme la chose semble être sur le point de se répéter. La guerre de Sept ans qui voit Frédéric, allié à la Grande-Bretagne, faire face à la coalition de l'Autriche, de la France et de la Russie, conduit la Prusse à deux pas de sa perte. Deux fois Berlin est pris. La Prusse est sur le point de succomber quand survient en 1762 (précédent qui devait se répéter en 1916 avec des conséquences dont on ne peut pas encore apprécier toute l'étendue) la défection russe qui change une catastrophe imminente en un triomphe pour Frédéric. Cette fois encore l'Autriche est battue et la paix de Paris (1763) où la France est dépouillée de son empire colonial, y compris le Canada, agrandit derechef les domaines prussiens. La politique de Frédéric-Guillaume conduit, il est vrai, la Prusse à Valmy (1792) mais elle ne tarde pas (1793 et 1795), puisque ça devient une tradition, à se faire octroyer une tranche importante de gâteau au partage de la Pologne. Sous Frédéric III elle acquiert de sérieux avantages en retour de la rive gauche du Rhin cédée à la France et la victoire d'Austerlitz, si coûteuse, — toujours !, — à l'Autriche, lui permet d'obtenir de Napoléon de nouvelles concessions.

A ce moment, la reine Louise mise en appétit, se montre trop exigeante et alors vient Iéna, puis le traité de Tilsit (1807) qui enlève à la Prusse la moitié de son territoire, ses possessions à l'ouest de l'Elbe, la plus grande partie de ses acquisitions polonaises et la laisse en banqueroute, incapable de payer les indemnités exigées par Napoléon et forcée de subir l'occupation de l'armée de l'Empereur. "La débâcle était complète, dit un auteur français, et cependant, la Prusse devait sept ans plus tard, sortir régénérée de cette crise." Dès 1812 elle annonce sa renaissance : l'Aigle blessé en Russie traîne de l'aile et aussitôt la Prusse qu'on avait pourtant "désarmée" (on sait comment se multiplièrent ses *seuls* 10,000 soldats) prend la tête de la coalition contre la France, paraît à Leipzig (1813) où Napoléon reçoit un coup mortel, puis arrive juste à temps avec Blucher pour triompher à Waterloo (1815). Sa place au soleil est conquise ; elle ne tardera pas à se trouver trop étroite.

Le congrès de Vienne peu de mois après la chute définitive du Corse, reconstitue l'unité territoriale de la Prusse avec des gains appréciables et ouvre la voie à toutes ses ambitions. Pour les réaliser il fallait un homme à son image : Bismark vint. Le faussaire d'Ems ne fut pas lent à découvrir où il fallait frapper : sur l'Autriche évidemment. Il entraîna donc l'Autriche avec lui dans la guerre des Duchés (1864) et vivement, pour étouffer l'influence ébranlée de son amie, se retourna contre elle. (1866). Ce fut Sadowa avec toutes ses conséquences : exclusion de l'Autriche de la confédération germanique, réorganisation de celle-ci à la guise de la Prusse, la guerre de 1870-71, Versailles, l'Empire... et le reste que nous connaissons malheureusement trop.

La Prusse *rossante* et l'Autriche *rossée* : dans ces deux formules tient toute l'histoire de la *Deutschland uber alles*.

Nous ne sommes plus aux jours où une reine de Hollande pouvait écrire avec une rare intuition à Napoléon III : "Laisser égorger l'Autriche, c'est plus qu'un crime: c'est une faute," car le principe de la reconnaissance des droits des nations à disposer d'elles-mêmes (*self-determination*) et à se développer librement, doit prévaloir. Cependant il faut bien se rendre compte des faits, ne serait-ce que pour pouvoir dire à nos petits-enfants pourquoi, à la fin du compte, le Canada s'est battu. Or les faits sont clairs. Une dépêche en nous apprenant mercredi la création d'un "*État allemand d'Autriche*" ne nous a-t-il pas rappelé, si nous l'avions oublié, que l'Autriche, une fois démembrée, restera *un état allemand*, de dix millions d'âmes au moins, sans compter celles de Hongrie. Et n'avons-nous pas songé que l'Allemagne, démocrate ou autocrate, empire libéral, fédération renouvelée du siècle dernier, ou république, se pliera facilement aux conditions qui lui permettront de *prendre* de quoi compenser largement ce qu'il lui aura fallu *rendre*.

Les tenants du «*delenda Austria*» qui digérèrent avec difficulté une profession de foi de M. Wilson à ce sujet : "*Nous nous devons cependant à nous-mêmes de dire que nous ne désirons en aucune façon nuire à l'empire austro-hongrois ou le rajuster*", (1) pourront alors se réjouir; les gens de Prusse partageront en sourdine leur joie.

Certes la question est complexe et sa solution extrêmement difficile. C'est en l'examinant, même aussi superficiellement que nous venons de le faire, que nous apprendrons, pensons-nous, combien sont pleines d'aléas et de dangers les aventures internationales. Ça peut peut-être servir pour l'avenir.

Nap. TELLIER.

(1) Message du président des États-Unis, au Congrès, le 3 décembre 1917, où M. Wilson demandait une déclaration de guerre contre l'Autriche-Hongrie en disant aussi : "*La paix... doit délivrer les peuples d'Autriche-Hongrie... de la domination impudente et étrangère de l'autocratie militaire et commerciale de la Prusse.*"

LES PROFITEURS ET LEURS VICTIMES



LA POULE. — Naturellement ! ce sont toujours les mêmes qui s'font tuer. Regardez-moi c'veau-là, qu'est embusqué .

LA "PATRIE" A UN TÉMOIN !

C'EST LE NOMME LANDER. — COMEDIE ET BURLESQUE. — ENCORE UN MENSONGE. — TARTUFFE ET ESCOBAR.

Rivés au pilori comme menteurs publics, les patriotards de la *Patrie*, incapables de ne rien prouver, continuent leurs tentatives, désespérée pour créer une diversion et détourner l'attention de l'odieux de leur conduite traîtresse envers la survivance française. Quel métier faisiez-vous, leur demande-t-on preuves en mains, quand vous cherchiez à démoraliser la résistance en niant aux persécutés de l'Ontario et d'ailleurs, leurs légitimes griefs ? Ils répondent : Colmar. Quelle oeuvre néfaste, reprend-on cherchez-vous à accomplir encore aujourd'hui, en livrant aux sarcasmes de nos ennemis une infecte parodie de notre parler, sous la signature de votre créature Nézyme ? Ils s'écrient : Strasbourg. Quelle besogne exécutez-vous, pose-t-on, dans votre ardeur à tripatouiller les textes, à échauffer les antipathies de race, en répandant des faux épinglés à votre carte gravée, à défendre le calomniateur Beaverbrook, à lancer l'injure contre le Pape ? Ils entonnent en choeur : Cologne.

Mentir, mentir encore et toujours mentir est leur raison d'être. Le pauvre lecteur exclusif est de plus en plus rare, mais, espèrent-ils, " il en restera toujours quelque chose". Et taillant à grands coups de ciseaux, ils accumulent pendant des colonnes insinuations, infamies, mensonges et perfidies.

Un tout petit exemple, cueilli cette semaine, au milieu de leurs élucubrations, illustre leur procédé. Ayant entrepris de parler de M. Wilson, la *Patrie* en arrive à mettre M. Bryan en cause, et comme elle est très honnête, elle écrit ces lignes :

" *On se souvient que M. Bryan, en face des affronts chaque jour renouvelés de l'Allemagne, avait résumé son attitude en déclarant qu'il " était trop fier pour se battre ".*

Quel coup ! M. Bryan honni de tous les patriotards et profitards est placé dans la posture d'un pleutre (il subit les affronts, mais refuse de se battre) et le trait jeté au milieu des accusations de pro-germanisme dirigées à une autre adresse, y ajoute une bonne goutte d'acide. N'est-ce pas très habile ? Peut-être ; *mais c'est faux*. Ces paroles prêtées à M. Bryan ont bien été prononcées. Elles datent du 10 mai 1915, trois jours après le torpillage de la *Lusitania*, notons le fait, et les journaux du temps, qui les ont entendues à Philadelphie, les rapportent comme suit : "*There is such a thing as a man being too proud to fight ; there is such a thing as a nation being so right that it does not need to convince others that it is right.* " Mais elles ne sont pas du pacifiste, d'aucuns qui se battent... de la g... diront du défaitiste Bryan : elles sont de la bouche même du président des Etats-Unis, M. Woodrow Wilson. N'est-ce point renversant ?

Que d'outrages pour ce mot, le Wilson d'avant l'intervention n'a-t-il pas reçus de la presse au service des " war mongers ", compères de la *Patrie*. Le temps de le lui reprocher son " too proud to fight " est passé, mais la *Patrie* n'a pu résister au plaisir de s'en servir : pour cacher son méprisable jeu, il lui a fallu comme toujours mentir et fabriquer un faux.

Ce n'est pas une canaillerie de plus ou de moins qui compromettra sa réputation !

Voilà pour la comédie ; si l'on passe au burlesque, on trouve aussi fort. Pour masquer ses impostures trop évidentes, elle cite comme témoin à décharge le nommé J. A. Lander, directeur du petit hebdomadaire impérialiste de Québec, camouflé en " Vie Canadienne ".

Voyez-vous le tableau : Tartuffe corroboré par Escobar.

Après cela, il ne reste plus qu'à tirer le rideau...

Luc VARENNES.

LE MARCHE SUR LE CHAMP DE MARS

POUR AGRANDIR LE MARCHE BONSECOURS ET ENCOURAGER L'ECONOMIE DOMESTIQUE. — INSTITUTION PERMANENTE.

L'utilisation du Champ de Mars les jours de marché, pour décongestionner la place Jacques-Cartier, est un progrès qui ne devrait pas se borner au seul temps de l'épidémie. Il y a déjà trois ans, nous avions soumis un projet dans ce sens à l'un des commissaires d'alors mais, comme il arive souvent, après un bref examen, il fut laissé sur la table puis classé sans que rien ne fût fait. Les circonstances ont permis à M. le maire Martin d'obtenir facilement, cette semaine ce qui s'imposait depuis déjà très longtemps ; nous l'en félicitons.

Pour peu qu'on fréquente le marché Bonsecours, on sait l'encombrement qui y existe les mardis et vendredis, jours de grande foire, surtout à l'époque de la récolte des légumes. La foule y est compacte et c'est à grande peine si les ménagères les plus décidées y ont accès ; toute une population, grossie surtout par l'élément étranger qui habite dans les environs, s'y bouscule, et un grand nombre de gens venus des quartiers éloignés une ou deux fois ont tôt fait de renoncer aux avantages de l'achat direct du producteur.

"Le terrain affecté au marché est exigu, ont prétendu les autorités municipales et nous n'y pourrons rien." C'est une erreur. Pourquoi ne pas se servir du vaste Champ de Mars ? Situé à deux pas du marché, inutilisé, — sauf à de rares intervalles en temps ordinaires et le soir seulement pour les exercices militaires, — il est tout désigné et par son étendue et par sa proximité de tous les principaux réseaux de tramways, à recevoir le surplus de l'armée des consommateurs qui ont peine à circuler au marché Bonsecours.

On pourrait en plaçant des bornes mobiles aux endroits voulus, diviser le Champ de Mars en quadrilatères au milieu desquels les cultivateurs s'installeraient en carrés, face à de larges allées qu'on laisserait ouvertes à la circulation. Des poteaux indicateurs en fer et mobiles, surmontés d'une enseigne, sûrement bilingue, pourraient aussi servir à grouper tous les cultivateurs offrant un même produit: ici les patates, là les fruits, plus loin les volailles, ailleurs le beurre, les oeufs, etc., et faciliter d'autant la course aux denrées.

En donnant au marché central les proportions qu'il devrait avoir, on le rendrait plus accessible et l'on remplirait enfin le but qu'ont voulu atteindre avant tout, les fondateurs des marchés : encourager l'économie domestique, réduire le coût de la vie.

On voit, surtout à notre époque où l'ouvrier et le petit employé doivent accomplir des tours de forces inouïs pour rejoindre les deux bouts, l'importance de la question.

La ville a transformé le Champ de Mars en marché temporairement, c'est très bien; qu'elle adopte maintenant des mesures pour faire de son initiative une institution permanente.

Bernard LAVALTRIE.

MILNER DÉMASQUÉ

Honte! Lord Milner, ministre de la Guerre dans le cabinet de Sa Très Gracieuse Majesté britannique, a prononcé cette semaine, en plein Londres, un discours de nature à réjouir l'ennemi, *to comfort the enemy* comme l'écrit si bien le *Journal Press* d'Ottawa.

"Les Alliés, a-t-il eu l'impudence de dire, ne devraient pas chercher, à trop presser les Allemands, de crainte qu'ils ne se soulèvent et détruisent leur propre gouvernement, après quoi ils verseront dans le *bolchevisme*."

C'est épouvantable. Quels sentiments pro-allemands animent donc cet homme qui tient dans ses mains toute l'armée anglaise! La pythonisse de la *Patrie* interrogée sur ce sujet, après avoir consulté le grand tarot et la biographie de lord Milner nous a fourni des éclaircissements stupéfiants.

Milner, Alfred, est né à Tubingen (Tubingue) dans le Wurtemberg, en Allemagne, pas très loin de *Colmar* et encore plus près de *Strasbourg*, Il a reçu son éducation en Allemagne et a même été vu, — quelle preuve accablante, — à Cologne !

Heureusement, l'Empire pourra s'en tirer : Nézyme veille !

SAM et PAT

LES TCHECO-SLOVAQUES

UN ÉTAT LIBRE NÉ DU CHAOS RUSSE

Comment un petit peuple a acquis le droit de se faire entendre — Un miracle de l'histoire — La désertion, source de la libération — Les Tchèques à l'ouverture de la guerre — L'Autriche sabotée — Un hymne qui n'est pas exclusivement bohémien — La reddition du 28ième régiment; la vengeance des Autrichiens — Vers la délivrance — Les étranges obstacles que suscite la Russie.

II

C'est à la révolution russe, de l'anarchie russe, pour être exact que les Tchéco-Slovaques devront leur révélation au monde; sans elle leur lutte séculaire se serait continuée, mais, Tchèques et Slovaques n'auraient pas conquis aussi sûrement le droit de se faire entendre, à titre de nation, à la fin de cette guerre où se décidera le sort des grands et petits peuples. Sans le bouleversement moscovite, la Bohême à l'égale de l'Irlande, pour citer un cas d'une visible analogie ainsi qu'on le pourra constater, n'aurait même pas eu un siège dans l'antichambre de la conférence de la paix: aujourd'hui, par "un miracle de l'histoire" suivant le mot de lord Robert Cecil, elle prend rang avec tous les belligérants et peut, l'heure venue, revendiquer hautement et avec un espoir fondé, sa place au soleil.

Comment cet événement capital, aux conséquences si considérables, s'est-il produit? Il a sa source dans la désertion des nombreuses troupes tchèques et slovaques qui, dès le début de la grande boucherie, se livrèrent en nombre au Russe, leur grand frère slave; désertion qui leur permit, sans préméditation, de former l'armée dont l'apparition au milieu du chaos bolchevik servit à affirmer, dans un geste retentissant, l'existence trop oubliée, de la Bohême. Etudions un peu avec M. Jules Chopin, écrivain français qui vécut de longues années et jusqu'à la veille de la guerre, parmi les Tchéco-Slovaques, l'origine de ce phénomène politique plein d'encouragement pour toutes les nationalités asservies (1).

La guerre surprit les Tchèques en plein conflit avec Vienne. Le coup fut si brusque qu'il rendit impossible une révolte à main armée, mais il ne put empêcher une résistance passive et méthodique dont les effets se firent sentir contre tous les projets de l'Autriche, y compris d'abord la mobilisation. Aucun accident sanglant ne vint entraver l'appel sous les armes. Vienne avait menacé les Tchèques de jeter sur eux, en cas d'agitation, deux corps d'armée allemands, mais mille et un incidents plus ou moins graves révélèrent l'esprit de ces Slaves allant à coeur contrit se battre contre des frères. Les actes de rebellion qui signalèrent le départ de troupes furent innombrables. Une interpellation, signée de plus de quatre-vingts députés allemands au Parlement de Vienne, a pu remplir six cents pages dactylographiées. On peut dire qu'une véritable révolte toute spontanée éclata partout à travers la Bohême et la Moravie, rapporte M. Chopin en citant des faits significatifs.

Lorsque par exemple, le 8me régiment de "Landwehr" dut quitter Praque pour se rendre au front, le porte-drapeau remplaça le drapeau autrichien par un drapeau tchèque. Un officier allemand se précipita sur lui et essaya de le lui arracher. Tous les hommes se lancèrent alors sur l'officier et le rouèrent de coups. Refusant ensuite de marcher, le régiment tout entier se mit à entonner une chanson populaire qui dit bien quels sentiments régnaient chez les Slaves.

Mouchoir rouge, agite-toi de tous [côtés;
Nous devons marcher contre les [Russes
Et nous ne savons pourquoi.

L'hymne slave *Hej Slovane!* fut, par toutes les troupes tchéco-slovaques, chanté avec deux modifications caractéristiques ; ces vers content toute une histoire qui n'est pas exclusivement bohémienne:

Notre langue est un don que nous a [confié Dieu,
Dieu, maitre de la foudre.
Personne donc en ce monde
N'a le droit de nous la ravir;
Quand bien même il y aurait autant [d'Allemands
Qu'il y a de diables en enfer,
Dieu est avec nous; celui qui est [contre nous
Peroun le balayera.

Dieu devenait *le Russe* et Peroun (divinité de la mythologie slave) était remplacé par le Français.

Ainsi animés, des milliers et des milliers de Tchéco-Slovaques se rendirent, chaque fois qu'ils en trouvèrent l'occasion, aux Serbes, aux Italiens et en plus grand nombre aux Russes, en dépit de toutes les menaces et de toutes les mesures radicales prises par le commandant austro-hongrois contre les régiments infidèles.

Un trait cité par M. Louis Weiss (2), de qui nous emprunterons aussi plusieurs renseignements, illustre bien l'attitude des Tchèques. Le 3 avril 1915, le 28ème régiment tchèque se rendit, armes et bagages, aux Russes et immédiatement *se retourna contre les Autrichiens*. Par mesure de représailles déguisées, Vienne, après avoir "rayé pour toujours le 28ème régiment du nombre des régiments autrichiens" (décret officiel), forma un nouveau corps portant le même chiffre, exclusivement composé de jeunes Tchèques, qu'elle lança contre l'artillerie italienne près de Gorizia. Sur mille soldats, dix-huit seulement revinrent, et un ordre du jour fit savoir à l'armée que "le 28ème régiment de Prague avait effacé sa honte par ses récents sacrifices sur l'Isonzo".

Pas plus cette terrible vengeance que les pendaisons et autres répressions exercées contre les Tchéco-Slovaques patriotes — ailleurs ce serait des traîtres, tant il est vrai que la vérité pour certaines gens n'habite pas les deux côtés des Pyrénées de leurs intérêts — n'eurent le don de réduire les Tchèques à merci.

Pendant que les civils sabotaient l'opinion à l'intérieur en entravant toutes les mesures de guerre, les soldats continuaient à passer partout où ils le pouvaient aux ennemis de l'Autriche. Si les Roumains purent si facilement pénétrer en Transylvanie — invasion qui fut cependant éphémère par suite de la trahison russe ainsi que nous l'avons vu dans un article il y a quelques mois — ils le durent en grande partie aux Tchèques.

* * *

En se joignant aux Alliés, les Tchèques, est-il besoin de le dire, cherchaient avant tout à libérer leur patrie. Il leur fallait pour cela se faire connaître et se rendre utile en aidant les ennemis de leurs ennemis. La Russie tsariste les traita comme des adversaires vaincus, pis, assure M. Chopin, que les prisonniers allemands ou magyars. Sans tenir compte de leur nationalité, on les envoya travailler dans les camps du Turkestan ou de la Sibérie. Ce furent des jours de grandes douleurs qui, par un étonnant renversement des choses, devaient enfanter, dans ce lointain pays d'exil, la délivrance non seulement des Tchèques mais peut-être même de la Russie.

Après d'incessants efforts des émigrés tchéco-slovaques établis en Russie, on obtint petit à petit un adoucissement pour les prisonniers tchèques qui furent autorisés à former une légion spéciale, puis un bataillon, puis un régiment. En 1916, M. Sazonov devenu ministre des Affaires étrangères russes, ayant admis l'idée de libérer les nations opprimées d'Autriche-Hongrie, idée auquelle la bureaucratie de Pétrograd était restée jusque-là réfractaire, permit enfin la formation d'une brigade entière de Tchéco-Slovaques. Elle était en train de gagner ses épaulettes et d'attirer sur elle l'attention bienveillante des hommes d'Etats de l'Entente, quand le cabinet Sturmer qui " rêvait d'une paix séparée et tenait à ménager l'ennemi... arrêta les enrôlements de Tchéco-Slovaques et interdit à ceux qui s'étaient déjà engagés d'entrer dans les unités existantes", dit M. Chopin. Quelle duplicité se cachait-là? L'histoire le dira.

Les Tchèques de Russie, leurs amis russes, les diplomates alliés tentèrent maintes et maintes fois de faire changer les décisions prises: l'arrêt était irrévocable. Une mission spéciale, venue chez le tsar, au cours de l'été de 1916, ne put rien obtenir. Quatre mille prisonniers tchèques s'engagèrent alors dans la division yougo-slave qui devaient se distinguer en Dobroudja.

C'était à la veille de la révolution russe. Encore quelques semaines d'attente et les Tchéco-Slovaques allaient enfin trouver, de façon inattendue, la voie qui les doit conduire à leur but : l'indépendance.

Nous les verrons dans un prochain article aux prises avec Kerensky qui leur fut plutôt propice, puis avec Lenine et Trotsky contre qui ils entrèrent en guerre ouverte.

Marcel LEVIS.

(1) "Les Tchéco-Slovaques en Russie", revue de Paris, 16 août 1918.

(2) *Les espérances des pays tchèques, Revue de Paris*, 1er décembre 1917.

THE CLASH

Lisez et faites lire ce volume sur la question bilingue au Canada. Oeuvre de M. William-Henry Moore, de Toronto, il met en piteuse posture les assimilateurs et les gens qui veulent venir à bout du français au Canada, dans l'école et ailleurs. Imprimé sur papier fort, relié toile, ce volume de plus de 25 pages se vend $2.50 l'unité, $2.65 par la poste, au *Devoir*.

NOTRE INFERIORITE ECONOMIQUE

Le manque de capital depuis la naissance de la colonie jusqu'à nos jours — L'inaction résultant de la Confédération — Nos ressources vendues à l'étranger — Nous sommes le corps qui peine et sue, les Anglo-Saxons sont le cerveau qui ordonne et dirige — Acceptons la lutte dans l'arène économique.

Les minorités n'ont jamais une vie de loisirs

La survivance d'une minorité est l'acte renouvelé d'une volonté nationale permanente. Une race est indépendante tant qu'un idéal étranger n'a pas rendu serve son âme en imposant à son amour les oeuvres et les qualités étrangères ; elle garde la maîtrise de ses destinées si elle conserve et manifeste ses forces originales, les spontanéités propres de son génie.

La supériorité intellectuelle ou économique est le seul moyen d'assimilation ; elle agit sur l'esprit et la volonté. Pour compléter l'oeuvre, il faut le contact continuel des deux peuples, le concours du temps. Toute mesure brutale la retarde et la détruit. Une nation supporte sans amoindrissement les violations de ces droits, la suppression de leur exercice, parce que, dans cette violence, elle trouve les motifs de réaction qui la rejettent, frémissante, dans son passé.

C'est ainsi qu'un temps nous fumes préservés et qu'aujourd'hui nous sommes inquiets. Notre esprit latin n'est pas ébloui par une civilisation supérieure ; les restrictions légales à l'enseignement du français stimulent la résistance. Mais on peut diagnostiquer sûrement un effet de notre infériorité économique dans toute défaillance individuelle ou commune. Il est à craindre que nos sources de forces matérielles soient accaparées, que notre intelligence soit assujettie si notre corps n'est pas libre. Cette situation a des causes lointaines.

De même que les individus cherchent, dans les conditions externes de leur vie, l'excuse de leurs insuccès, ainsi les nations trouvent, dans leur histoire, les explications de leur faiblesse. Et les morts ne nous en veulent pas, sans doute, puisqu'eux-mêmes sauraient alléguer des faits indépendants de leur volonté.

Le manque de capital a toujours retardé le développement economique de la Nouvelle-France. " Plus " encore que les hommes ", écrit " E Salonne, " l'argent a fait défaut, et, en vérité, ceux-ci ne sont " venus en si petit nombre, que " parce que celui-là a été dispensé " avec trop de parcimonie. " Pas d'individus ou de sociétés aux reins assez solides pour supporter les frais d'une exploitation agricole ou industrielle considérable. Le capital français n'émigre pas, les commerçants ignorent les rendements superbes d'un établissement colonial bien organisé. Ils sont soucieux des seuls bénéfices immédiats. Comme les mines d'or, les pelleteries attirent les chercheurs de fortunes rapides, la colonie s'épuise dans sa chasse aux fourrures décevantes. Tout le résultat des efforts de Talon fut d'installer aux foyers des familles quelques métiers rudimentaires. Les vrais colons acquièrent une aisance bien modeste : ils produisent eux-mêmes ce qui leur est nécessaire. Ils ne peuvent pas se constituer un capital liquide. " Au lieu d'argent, on mettait en circulation du papier-monnaie auquel on faisait périodiquement banqueroute ", constate justement E. Rameau dans *La France aux colonies* ; deux faillites ruinent ceux qui ont amassé quelques biens et l'on a pu dire que le roi de France nous " avait fait les adieux d'un banqueroutier ". Quelques communautés religieuses seulement organisent le défrichement et la culture sur une échelle assez vaste. A l'époque de la conquête, sur l'immensité des terres découvertes, vivent sans douceurs et sans confort, quelques pauvres colons besoigneux, disséminés dans d'étroites clairières, ruinés et décimés par les guerres successives.

Après le traité final, la haine trop récente des vainqueurs empêche la sujétion de notre âme. Aucune influence assimilatrice très forte ne s'exerce sur nos pères : ils constituent toute la population canadienne. C'est pourtant l'heure critique de notre histoire : extrêmement pauvres, affaiblis par l'héroïque résistance, civilement désorganisés, un peu craintifs de cette nation dont ils prévoient la haine, une offensive habile et hardie aurait pu les vaincre. Le temps permet la récupération et l'adaptation des forces. Le duel politique s'ouvre aussitôt : pendant plus de cent ans, c'est la préoccupation essentielle et primordiale. Les belles paroles ardentes retentissent au coeur de tous les habitants élargissant autour des églises les " éclaircies " béantes. Toute la race anxieuse se penche aux galeries des Parlements pour écouter, sur les lèvres de ses délégués, la flagellation des tyrannies, le claironnement des revendications. La lutte est âpre, elle est vacillante entre le Canada français fougueux et loyal, l'Angleterre et le Canada anglais astacieux et froid; elle absorbe toutes les attentions, occupe toutes les énergies.

Puis on élabore la Confédération. Et chacun croit que la race est désormais enclose en un bastion imprenable. Fiers d'une lutte si glorieusement terminée, les chevaliers d'hier abandonnent le guet et délacent l'armure. C'est la période d'inaction, de calme plat, de repos ; c'est la période du développement sans idée directrice et sans but, au hasard des circonstances et de l'histoire. Elle vient de se terminer. Elle fut la rançon de la tension trop longue et trop forte de l'énergie nationale.

Pris par les luttes politiques ou engourdis dans le repos, nous n'avions pas remarqué le développement économique du Canada ; nous n'y avions que peu participé. Des chefs clairvoyants sonnèrent la diane. On observa ce qui était passé inaperçu. Autour de notre race s'enracinaient les fils rudes de la conquérante ; à côté d'elle passaient les émigrants calculateurs et positifs qui supputaient les jeunes richesses des prairies vivaces, des forêts et des mines. Plus loin, les Etats-Unis, creuset gigantesque où les citoyens de toutes les nations se fondent pour former un peuple caractérisé par ce que tous y apportent de commun, vigueur d'entreprise, puissance et fécondité d'initiatives, passion de la fortune, plus loin les Etats-Unis emplissaient leurs territoires et débordaient sur notre sol. L'Angleterre appliquait à notre pays ses ventouses multiformes qui aspirent à ses manufactures les matières premières des colonies. Le petit îlot français était entouré de flots pressés d'Anglo-Saxons. Ils avaient le capital ; nous ne l'avions pas. Après la conquête avaient tari toutes les sources de capital français. On s'aperçut alors qu'il est difficile à une minorité de se constituer une richesse indigène à même la bourse de la majorité. Notre effort de réaction se heurta à la constitution des sociétés économiques modernes.

La rapidité et la facilité des communications ont démesurément élargi la sphère d'activité de l'homme et des associations. Aux ateliers exigus du Moyen-Age ont succédé les vastes manufactures qui répandent dans le monde leurs produits. Les productions particulières de chaque pays ne sont plus de sa jouissance exclusive; chaque être humain peut avoir sa part de toute fécondité terrestre. Afin de faciliter cet échange, de simplifier les actes de commerce on organise les entreprises de transport, de finances, de production et d'assurance. On diminue leur nombre pour augmenter leur puissance; nous sommes à l'époque des succursales, de la concentration, de l'unification. Les grandes compagnies absorbent les plus petites. Le même fait est observé dans la formation des institutions sociales, d'utilité publique ou d'amusement.

D'énormes mises de fond sont nécessaires au fondement, au maintien de ces compagnies gigantesques. Dépourvus de capital nous n'avons pu imprimer la marque de notre nationalité à celles qui opèrent en notre province, ou en constituer d'indigènes. Notre race est ainsi condamnée au symbolique travail des Danaïdes: elle acquiert de minces portions de capital étranger pour les engager à nouveau dans des entreprises dirigées par un autre peuple; comme en d'immenses réservoirs notre épargne y coule à minces filets ; et aussi les profits des petits commerces, des humbles industries.

Notre petit nombre est une des causes importantes de notre infériorité économique. En supprimant les frontières qui comptent peu dans les relations financières du monde notre nationalité est entourée d'une immense population anglo-saxonne et l'Angleterre est notre mère-patrie. Des Etats-Unis et d'outre-mer émigrent les capitalistes. Il faut bien admettre aussi qu'il naît plus de financiers sur une multitude de cent cinquante millions que dans une race de deux à trois millions, et que la première possède plus de capitaux.

Tant d'occupations essentielles sollicitent aussi les énergies. L'éducation, la politique, le commerce, les professions libérales, les arts, la littérature et les métiers, toutes branches d'activité où une minorité doit avoir à la fois et toujours des hommes supérieurs. C'est le suprême précepte. Nous n'avons pu toujours l'observer. Comme les armées débordées par des troupes numériquement supérieures nous nous portons successivement aux endroits les plus exposés. Autrefois ce fut le domaine politique; il convenait bien à notre âme française. Elle a toujours eu des répugnances pour l'application de ses facultés aux choses matérielles de la vie ; les spéculations et les recherches d'idées lui plaisent plus. Aujourd'hui que notre race doit se faire un témoignage de ses accomplissements matériels et remplir son devoir national de produire des utilités, une orientation nouvelle doit prévaloir.

Et l'on en vient ainsi à la conclusion que cette infériorité économique d'où sont tirés des arguments et un tel mépris contre nous ne laisse pas que d'avoir quelque chose de naturel et d'inéluctable pour un temps; elle tient à des conditions historiques, externes et indépendantes de la volonté et de l'esprit national. D'aucuns en déduisent une infériorité de culture et de civilisation ou, plus simplement, une infériorité native de fond, d'intelligence ou de caractère. La considération superficielle de la situation économique des deux nationalités au Canada pour permettre cette pensée; l'étude du problème défait le mirage des apparences. Pour nous qui avons l'orgueil et l'estime profonde de notre race et que blesse chacune des faiblesses qu'on lui impute, nous avons le devoir de dégager ses responsabilités, de rétablir sa réputation afin d'avoir des motifs nouveaux d'admiration et d'amour.

Ces mêmes sentiments d'affection nous ordonnent aussi une réaction persévérante : les conséquences de cette infériorité économique sont trop désastreuses ; le capital travaille contre nous en trop de manières diverses.

Il achète d'abord, à vil prix, notre bien : forêts, forces hydrauliques, terre et mines. L'opulence de nos jeunes destinées nous est ravie. Des étrangers deviennent nos maîtres et usent de nos richesses contre nous. Le colon pauvre se heurte à leurs réserves ; leur astuce l'effraie, le décourage ou le ruine. Autrefois ce fut l'exode vers les Etats-Unis ; aujourd'hui c'est l'exode vers les villes, vers les autres provinces qui ont, toutes, de meilleures lois de colonisation que nous. Une filée misérable d'émigrants éparpille ses morts sur les routes. Pendant que notre race, habile aux oeuvres d'expansion colonisatrice dont elle aime l'ardent et silencieux labeur, travaille à l'édification d'une prospérité solide dans les forêts saines, de rudes marchands rêvent d'asservir ses bras à leur travail.

Ceux qui nous apportent le capital viennent ici le diriger ; ils choisissent des collaborateurs parmi ceux à qui ils doivent la protection et avec qui ils s'entendent le mieux. Toutes les fonctions directrices, les fonctions lucratives échoient ainsi à des étrangers ; nous fournissons la main-d'oeuvre. Aussitôt, cette situation anormale se produit d'une race classe ouvrière d'une autre race. Celui qui suit les problèmes sociaux contemporains connaît nos souffrances si l'antagonisme de classe se double un peu de haine nationale. Dans l'économie industrielle de la Province nous sommes le corps qui peine et sue ; les Anglais sont le cerveau qui ordonne et dirige ; ils accumulent les dividendes ; nous avons droit au salaire. Quelquefois nous obtenons l'aisance, ils atteignent la fortune. C'est dire que dans toute action collective aussi bien qu'individuelle où se manifeste la vertu de l'argent ils nous surpassent ; ils jouissent d'une influence, de moyens matériels, de considération dont on enveloppe *toute* leur race, oubliant que ce peuple, nous ne le jugeons que par une élite, celle qui est parmi nous.

Cette élite constitue notre aristocratie d'argent qui impose ses modes, les lieux d'amusement où se délasse son loisir, ses moeurs ; notre peuple le suivra dans tous les endroits où sa curiosité le porte, où son admiration s'exerce, partout où l'attire son désir de frôler et de partager le luxe. Quelques individus, un peu grossiers, érigent en système cette tendance populaire et affectent délibérément de nous être étrangers. Quand on a la bassesse de renier sa race on ne peut avoir la finesse d'en sentir le ridicule. La classe intellectuelle est réfractaire à ce servilisme, par ce qu'elle sent, jusqu'à la souffrance, l'antagonisme des civilisations.

Pour promouvoir la nôtre nous manquons des ressources créatrices, de toutes les institutions où se développe l'intelligence des peuples, où son corps est soigné ; nous n'avons pas les richesses qui permettent l'abondance. La magnifique splendeur du sacrifice chrétien supplée cependant à la modicité de nos ressources, et la race canadienne-française a trouvé, dans ses communautés religieuses, les beaux soutiens de son éducation.

Lorsque l'intelligence est tout à fait développée s'ouvrent pour l'individu les voies diverses où ses tendances le portent. Quelques-uns, épris des austérités intellectuelles, artistiques, curieux de tous les dessous d'idées qui inspirant les actes des peuples, aspirent à exprimer l'originalité de l'âme canadienne-française, ses diversités profondes, la ferveur contenue de ses rêves et la superbe fierté de ses idées. Ceux-là, pris comme leur race par l'essentiel devoir de la vie, subissent le retentissement des conditions où s'accomplit le développement national. Incapable de rénumérer ceux dont la vocation est éclatante nous ne pouvons solliciter ceux dont le talent est indécis, et, nous assistons, attristés, à l'exode de nos valeurs nationales vers l'étranger, et nous écoutons, les plaintes d'artistes que nous n'encourageons pas toujours suffisamment. Il est à remarquer que notre peuple n'a jamais été ingrat; les hommes de talent qui ne l'ont pas renié, qui se sont dévoués magnifiquement pour lui, qui, avec sympathie, ont voulu travailler à son élévation artistique, littéraire ou politique ont toujours eu la récompense de la gloire. Il y a des obstacles qui expliquent bien des lâchetés cependant et bien des paroles d'amertume. Les littérateurs et les artistes ont à vaincre la concurrence étrangère dans leur public si restreint. Les productions françaises, les productions anglaises à bas prix inondent notre marché : notre classe qui lit sait presque toujours l'anglais et n'est jamais riche... Dans ces lectures s'opère la transformation lente de notre mentalité par l'infiltration d'un idéal de vie, d'un idéal d'amour, de sentiments et d'idées qui ne portent pas la marque canadienne-française.

Si nous sommes impuissants à maintenir dans tous les individus de notre peuple notre caractère commun, si plusieurs nous délaissent, il est clair que la capacité nous manquera d'assimiler les émigrants qui s'arrêtent dans notre province. Ces étrangers, affamés de fortunes rapides pressentent le vent qui soufflera dans leurs voiles; ils se conforment aux conditions de leur avancement, et, pour plaire aux riches, se rendent semblables à eux et apprennent leur langue. En temps de crise nous apprenons que des étrangers ont des traitements de faveur là où nous avons tant de titres à la priorité. Ceux même des nôtres qui sont très sensibles aux voix tentatrices de l'élévation rapide agiront comme ces aubains, sans regret. Et c'est une des conséquences de notre manque de capital ; en voici une autre plus grave encore.

Cette même constitution des sociétés industrielles et commerciales qui nous rend si difficile l'acquisition du capital nous est encore préjudiciable par la méthode d'affaire des Anglais. Il y a deux principales méthodes d'affaire, nommée chacune, par le nom du peuple qui l'a surtout pratiquée: la méthode anglaise et la méthode allemande.

La première, plus autoritaire et niveleuse, fille d'un esprit dominateur et roide, aime mieux s'imposer que s'adapter, table, pour ses profits, sur l'uniformité de ses produits, de ses annonces, sur l'homogénité de son administration et de son personnel qui empêche toutes les minimes déperditions de forces, de temps ou d'argent, et permet de produire plus, plus vite et à moins de frais.

La seconde, compréhensive et souple, fondée sur une connaissance profonde de la nature humaine, cherche à plaire, satisfait aux moeurs, sacrifie aux exigences, aux goûts nationaux, ne s'impose pas mais se conforme, et, se basant sur la satisfaction de l'acheteur, prétend compenser par la quantité des affaires le surcroît de dépenses occasionné par la diversité des productions et du personnel.

Que dans une épreuve de concurrence la méthode allemande soit supérieure à la méthode anglaise et la supplante, nul n'en doute aujourd'hui. Dans notre position il nous faut subir la méthode anglaise ; il n'en est pas de plus destructrice des caractéristiques nationales et c'est l'ennemi le plus actif de notre langue. Partant de ce point que la très grande majorité des compagnies commerciales, industrielles, financières, que les sociétés de transport, d'amusement, d'utilité publique et d'amusement qui opèrent dans notre province est anglaise on conclut aussitôt à l'énorme puissance assimilatrice qu'elle va avoir en usant de la méthode d'affaire qui lui est propre. Ces compagnies nous entourent et nous pénètrent d'une atmosphère, d'une ambiance étrangère, nous font un monde extérieur anglais qui agit fortement sur toutes les classes de notre société. Education par les yeux, éducation par les oreilles ; la rue et les théâtres, la manufacture et le magasin, les annonces, les agents, les solliciteurs et les employés sont toujours prêts comme notre très docte gouvernement, à oublier leur officiel bilinguisme. Il n'y a pas jusqu'aux maisons canadiennes-françaises qui oublient, dans leur clientèle anglaise considérable, leur langue native. Il importe d'insister beaucoup sur ce point parce qu'un petit groupe d'individus isolé dans une nation étrangère ne s'assimile pas par un autre procédé. Toutes les choses d'universelle et permanente nécessité sont exprimées par les mots les plus usuels ; et nous sommes presque forcés de substituer le vocabulaire anglais aux mots de notre langue. Et, en même temps que le peuple désapprend le verbe qui dit le mieux sa pensée, il introduit l'intrus dans sa langue, l'anglicisme ; c'est le premier pas dans la voie du renoncement, d'autant plus profond qu'il est inconscient, subtil et sûr.

La supériorité économique est ainsi un instrument merveilleux d'assimilation pacifique ; il ne heurte pas la fibre sensible de l'intérêt, ni le patriotisme, il n'éveille ni la défiance ni la colère ; c'est elle, qui, par des nécessités quotidiennes et renouvelées, altère l'âme canadienne-française des groupes dispersés et de la population des grandes villes, des centres industriels. Elle n'agit cependant que dans les sphères ou s'exerce l'action du capital. Les campagnes qui satisfont à leurs nécessités sont à l'abri de ses atteintes.

Pour compenser les pertes subies de ce chef il faut sans doute lancer sur les terres magnifiques les générations nouvelles. Mais il y a une méthode de combat plus française que celle-là, plus conforme à notre esprit loyal et plus sûr: c'est l'acceptation du combat dans l'arène économique. Rien ne sert de l'éviter un temps puisque d'impérieuses lois nous y ramèneront et qu'à le dédaigner, la race s'affaiblit trop. Quelques-uns l'ont craint parce que c'est le seul terrain où les deux races peuvent prendre contact dans l'exercice de leurs forces: c'est une excellente raison pour ne le pas fuir. Les minorités n'ont jamais une vie de loisir.

L. P. D.,
Etudiant.

A BAS LES CHROMOS!

LES SOPHISTES

II

Le couvre-feu vient de sonner. A la lueur blafarde des réverbères, on voit quelques ombres se faufiler le long des murs et disparaître mystérieusement.

Ce ne sont pas de purs esprits encore moins des loups-garous, mais des êtres étranges tout de même. Il y a là le poncif ramolli, à la chevelure de peau de rat-musqué mangée par les mites, qui s'amuse à jouer aux proverbes; l'aspirant-décoré, qui caresse tendrement sa barbe taillée en pointe; le puriste au visage grimaçant de gargouille, qui ar-ti-cu-le à la per-fec-ti-on et qui vient de découvrir que *créchard* ne prend qu'un "r" : l'air idiot; l'esthète défroqué, qui parle sur le bout de la langue; le grand sot de la province, (voir l'article précédent); et, au fond de la salle, des candidats battus et rebattus, qui ne peuvent plus montrer leur ours en public sans recevoir une grêle de horions.

La réunion n'est pas au complet. Il manque un personnage considérable.

Pour passer le temps et tromper l'ennui, on joue sur le Victrola *Salut d'Amour* d'Elgar.

On voit immédiatement apparaître par le soupirail, — la seule issue de cette pièce, — un pied, puis un autre, et enfin le reste du corps d'un individu à la mine renfrognée, qui se met à chanter à tue-tête :

C'est moi, c'est moi, J.-A. Lander
Le plus grand danseur d'Italie...

Dès que les disciples reconnaissent le Maître, c'est un tumulte assourdissant d'applaudissements, de hurlements et de trépignements de toutes sortes.

Après avoir apaisé le charivari, le Maître prend la parole :

"Chers acolytes, thuriféraires bien aimés, je vous ai donné rendez-vous en catimini ici ce soir pour discuter les grands problèmes de l'heure actuelle. Je ne dirai pas un mot du pont aux ânes, qui a fait l'objet de notre dernière réunion. Il s'agit de quelque chose d'infiniment plus important.

"Je suis convaincu que vous déplorez comme moi l'oubli où nous sommes relégués. (Mouvement général d'approbation). Après une enquête conduite par les affiliés de notre société, j'en suis venu à la conclusion que nous pourrons en définitive acquérir un peu d'influence aux dépens du vulgaire qui nous méprise. (Acclamations prolongées).

"Ma recette consiste à mentir effrontément et à lécher les bottes des puissants du jour."

L'auditoire enthousiasmé fait une ovation délirante à l'orateur, le porte en triomphe et lui cogne le nez en le sortant par où il était venu.

* * *

Venons-nous d'assister à une assemblée du Club Constitutionnel? Pas précisément C'était tout simplement un caucus des émules de *Ti-Noir* Desjardins, des mules du journalisme, des sophistes du faubourg Québec, qui passent leurs camisoles de force au bleu dans les officines d'une feuille-torchon.

En ces temps où, suivant la forte expression d'un grand historien de l'antiquité, il suffit d'un accusateur pour être criminel, on peut se demander de quel droit ces sophistes osent écrire qu'il y a des *défaitistes* dans la province de Québec.

Y a-t-il des Bolos Pachas parmi nous? Y a-t-il un seul canadien-français vendu à l'Allemagne? L'*Orange Sentinel* l'a déjà affirmé, mais n'a pu le prouver, parce que c'est une fausseté manifeste.

Les sophistes, qui voient tout avec leurs yeux de mercenaires, ont repris le même refrain. Ils accusent, ils bavent, ils répandent le venin de leurs accusations mensongères, mais eux aussi sont incapables de rien prouver.

Pour être charitables, disons que les inconscients et les irresponsables qui font partie de cette société d'admiration mutuelle illimitée ne se rendent pas compte qu'en tenant un tel langage, ils jettent l'odieux sur la race canadienne-française tout entière et attisent le feu des préjugés et des passions sectaires. Eux que la Providence a créés bien petits, ils se font un piedestal de la bonne renommée de leurs compatriotes pour essayer de se grandir.

Les étrangers qui nous insultent sont des diffamateurs; mais les sophistes qui gagnent leur vie à calomnier leurs compatriotes sont des traîtres qui ne reculent pas, pour accomplir leur œuvre néfaste, devant le crime de lèse-patrie.

Ces sépulcres blanchis crient sur tous les toits leur amour de la France, et pourtant ! on les voyait naguère invectiver un membre éminent du clergé, parce qu'il avait accepté du gouvernement français la médaille de chevalier de la légion d'honneur.

Ce sont eux qui, avant la guerre, trempaient leur plume dans le fiel pour écrire au sujet de la France autant de saletés qu'ils en publient aujourd'hui sur le compte de leurs compatriotes.

Le remords les ronge, et ils sont trop lâches pour prendre la responsabilité de ce qu'ils ont fait dans le passé.

Il est curieux de les voir guetter dans les hôtels les Français qui sont de passage au pays, leur bander les yeux et les amener à Lorette ou à Caughnawaga pour leur faire croire que les Canadiens français sont tous des sauvages.

On assure qu'ils contrôlent beaucoup d'argent, mais n'ont qu'un très petit nombre de lecteurs. Cela s'explique. Comme le dit si bien le pasteur Wagner : "Le jour où vous n'écrivez que pour le sou, votre prose cesse de valoir même ce sou."

Le supplice imaginé par Dante pour les hypocrites, c'est de les plonger dans le neuvième cercle de l'enfer, avec des excréments sur la tête pour toute l'éternité.

Bravo ! les sophistes sont punis par où ils ont péché : ils sont coiffés les uns des autres.

L'Iconoclaste

CAMPAGNE ELECTORALE

par Max. et Alex. Fisher

Nous restions encore quelques-uns à Valenciennes, qui n'étions affiliés à aucun groupement. Je ne m'étais pas rendu compte de ce que cette situation comportait d'anormal. La vue d'une monnaie belge et la lecture de sa devise : "L'Union fait la force", m'ouvrirent les yeux.

J'étais décidé à exposer mes réflexions sur ce sujet, en arrivant au café du Commerce. Meyer, Dupont, Hartmann,quatre autres de mes amis et moi, nous nous réunissions là, tous les après-midi, en été, vers cinq heures, pour prendre l'absinthe. Pendant la belle saison, les malheureux, que leurs affaires retiennent à la ville, remplacent le vert des prairies par les moyens qui se trouvent à leur portée.

Nous tombâmes rapidement d'accord. Il importait de fonder un cercle. Ainsi, en nous assemblant, au café du Commerce, nous n'aurions plus l'air de venir perdre une heure et nous adonner à la boisson. Nos réunions sembleraient avoir pour but de débattre des intérêts considérables, d'autant plus importants qu'ils demeureraient mystérieux pour le commun des Valenciennois. Dupont, qui était gras, offrit la création d'un "Club des Hommes gras"; Hartmann, qui était maigre, réclama une "Association des Hommes maigres". Les choses auraient pu fort mal tourner, car Meyer, — qui n'était ni gras ni maigre, — préconisait avec un petit air pincé, la fondation d'un "Cercle des Gens normalement constitués".

Je pris la parole :

"Messieurs, pour qu'une association de ce genre présente des garanties de vitalité, il importe que tous ceux qui en font partie aient une idée semblable — une seule suffit — sur un même point. Si nous étions tous gras, la proposition de notre ami Dupont mériterait notre approbation. Si nous étions tous maigres, le projet de notre ami Hartmann serait digne d'emporter nos suffrages... Nous possédons, malgré de sérieuses divergences de sentiments, une opinion commune: nous trouvons l'absinthe savoureuse.

—Il me paraît délicat, cependant, de jeter les bases d'une Association des Buveurs d'apéritifs, observa Louis Grévy.

—J'avais prévu cette objection. Aussi, je vous proposerai la fondation du C. D. R. F. V. (Cercle des Républicains français valenciennois) Nous inscrirons, en tête de nos statuts, comme unique article :

"Article unique. — Les membres du Cercle des Républicains français valenciennois se réuniront tous les soirs, à 5 heures, au Café du Commerce, pour consommer un ou plusieurs apéritifs".

Le C. D. R. F. V. était né. Il ne restait plus qu'à nommer un président — ou, plus exactement, qu'à me nommer président. Je ne me dissimulais pas les responsabilités qu'entraînerait une telle fonction. Un peu de franchise me pousse cependant à avouer que, si j'avais déployé un aussi consciencieux esprit d'organisaion, c'était dans l'espoir d'étiqueter sur ma carte, au-dessous de :

J. JOLIBOY

Chapelier

le titre de

Président du C. D. R. F. V.

Le samedi, au Commerce, je conviai ces messieurs à venir le soir chez moi boire une tasse de thé. On voterait. Je préparai huit grandes feuilles de papier blanc. Je projetai, pour leur simplifier le travail, d'écrire mon nom au préalable sur sept autres feuilles de papier blanc, du même format. Par une discrétion peut-être exagérée, je renonçai à prendre cette initiative.

A onze heures, on procéda au scrutin. Mes amis me chargèrent de le dépouiller. Ma stupéfaction fut vive. Huit noms sortirent de l'urne, —je veux dire du chapeau melon tout neuf qui en avait rempli l'office.

"Tiens, murmura Hartmann en rougissant, chacun de nous aura probablement voté pour son voisin".

Je ne me tins pas pour battu. C'est au moment où une situation vous échappe qu'on perçoit le plus nettement ses avantages, qu'on lui en prête même quelques-uns qu'elle ne comporte pas toujours. On les lui prête pour qu'elle vous les rende. Il fallait absolument que je fusse élu. J'invitai Hartmann à déjeuner pour le lendemain matin. Je priai Meyer à dîner pour le lendemain soir. J'offris à Louis Grévy un chapeau qui semblait lui plaire. Je confessai à l'oreille de Dupont que les gens maigres m'inspiraient une profonde antipathie. Je crois me rappeler avoir formulé une confidence assez contraire à mon ami Hartmann. En un mot, je commençai une campagne électorale des plus serrées. Je rouillai tous mes amis entre eux. Nos réunions du café du Commerce s'en ressentirent un peu. Ma candidature réalisait de réels progrès.

Le mercredi, lorsque ces messieurs arrivèrent après le dîner, j'avais obtenu de chacun d'eux la promesse qu'il me réservait son suffrage. Le scrutin n'allait plus être qu'une formalité.

"Et surtout que personne ne vote pour soi!" recommanda Grévy.

Des protestations s'élevèrent. Aucun de nous n'était capable d'une si vilaine action! Nous déposâmes nos bulletins dans l'urne, qui affectait, cette fois, la forme d'un chapeau de soie. L'instant était solennel. Je conservais cependant ce calme que donne la certitude d'une victoire. Seul, Hartmann aurait pu être pour moi un concurrent dangereux. Mais il se montrait trop le candidat du vermouth gommé, et nous ne prisions tous que l'absinthe-sucre. Je sentais que son programme électoral devait le desservir.

Je pris l'urne à deux mains; je commençai à extraire les bulletins; Edgar Meyer faisait l'office de greffier.

SCRUTIN DU 11 DECEMBRE

Pour l'élection d'un président
Nombre de votants : 8

Joliboy	4 voix
Hartmann	1 voix
Dupont	1 voix
Meyer	1 voix
Bulletin blanc	1 voix

Le bulletin blanc avait été émis par moi. J'avais obtenu quatre voix. La majorité absolue était cinq. Je regrettai de m'être abstenu. Je me trouvais néanmoins en bonne posture. Je décidai mes amis à procéder immédiatement au troisième tour de scrutin. J'allai chercher de nouvelles rames de papier.

"Et surtout que personne ne vote pour soi! dis-je prudemment en me rasseyant. Si quelqu'un inscrit son propre nom, et que l'on s'en aperçoive, il donnera sa démission".

Cette motion fut definitivement acceptée.

En contrefaisant prudemment mon écriture, je traçai "Joliboy", — mon nom — sur un bulletin. Avec les quatre suffrages qui m'étaient déjà acquis, et qui ne se déplaceraient sans doute pas, j'étais sûr du succès. Modestement, je priai Hartmann de dépouiller le scrutin.

Au fur et à mesure, il annonça : Joliboy, 1 voix... Joliboy, 2 voix... Joliboy, 3 voix... 4 voix... 6 voix ... 7 voix...

Je passais haut la main. Peu m'importait la huitième voix. J'avais agi fort sagement.

Hartmann prit un temps, déplia le dernier feuillet et proclama :

Joliboy . . . . . 8 voix

"Elu! m'écriai-je.

—Non, dit-il, démissionnaire. Nous ne sommes que huit membres. Il y a huit bulletins qui portent votre nom. Il est évident que vous avez voté pour vous. Vous êtes démissionnaire..."

Et il ajouta :

"Je pose ma candidature".

Je suis à présent le seul hommes de Valenciennes qui ne fasse partie d'aucun cercle. Si jamais j'en fonde un, j'aurai du moins l'absolue certitude d'en devenir le président.

Max et Alex. FISHER.

Constantinople et les Détroits

M. Iswolsky, ancien ambassadeur de Russie en France, adresse au *Journal des Débats* une lettre dont voici le principal passage:

Quant à Constantinople, je n'ai jamais cessé de partager l'avis de ceux des hommes d'Etat russes, cités par M. Gauvain, qui considéraient que la possession en serait un danger pour la Russie.

J'ai toujours pensé, — et je pense encore aujourd'hui, — que la domination turque en Europe est un anachronisme et une absurdité auxquels il est nécessaire de mettre fin. Mais la solution que je préconisais consistait à faire de Constantinople un port franc placé sous une administration internationale. A l'époque où j'étais ministre des affaires étrangères, cette solution était pleine acceptée par l'empereur Nicolas II et par le gouvernement russe; l'abandon de mes idées et la brusque revendication, en mars 1915, de la possession de Constantinople et des Détroits fut pour moi — tout autant que pour les cabinets de l'Entente — une surprise et n'eut jamais mon approbation.

GRATIS POUR LES
ASTHMATIQUES

Nouveau traitement à prendre chez soi et que n'importe qui peut suivre sans désagrément ni perte de temps.

Nous avons une nouvelle méthode de guérir l'asthme, et nous voulons que vous l'essayiez à nos frais. Peu importe que votre cas soit ancien ou se soit produit récemment, qu'il se présente sous les aspects de la fièvre des foins ou de l'asthme chronique, vous devriez demander ce qui vous est nécessaire pour faire l'essai gratuit de notre méthode. Peu importe le climat où vous viviez, peu importent votre âge et vos occupations, si vous êtes incommodés par l'asthme, notre méthode devrait vous soulager promptement.

Nous voulons surtout l'envoyer à ceux dont le cas est apparemment sans espoir et pour lesquels les inhalations, les douches et les préparations opiacées, les fumigations, les articles à fumer, etc., sous toutes leurs formes, sont restés sans effet. Nous voulons démontrer à tout le monde et à nos frais que cette nouvelle méthode a pour but de mettre fin sur-le-champ et pour toujours à toutes les difficultés de respiration, aux sifflements asthmatiques et tous ces accès terribles.

Cette offre gratuite est trop importante pour la négliger un seul jour. Ecrivez aujourd'hui même et commencez l'emploi de cette méthode tout de suite. N'envoyez pas d'argent. Envoyez simplement le coupon ci-dessous par la poste. FAITES CELA AUJOURD'HUI.

COUPON GRATUIT POUR L'ASTHME
Frontier Asthma Co., chambre 828T, rues Niagara et Hudson, Buffalo, N.Y.
Veuillez envoyer l'essai gratuit de votre méthode à :
... ...
... ...
... ...

L'EAU RIGA GUERIT CONSTIPATION HABITUELLE

Montreal Cereal and Milling Limited

Avis est donné au public qu'en vertu de la première partie du chapitre 79 des Statuts revisés du Canada, 1906, désigné Loi des Compagnies, et des lois l'amendant, il a été délivré sous le sceau du Secrétaire d'Etat du Canada, des lettres patentes en date du 6ème jour d'août 1918, constituant en corporation Joseph Sanche et Stanislas Leblanc, négociants, Louis Paul et Alexandre Paul, comptables, et Evariste Sanche, boulanger, tous de la cité de Montreal, dans la province de Québec, pour les fins suivantes, savoir :

A.—Manufacturer, transformer, acheter, vendre, exporter ou échanger, faire le commerce en gros et detail de toutes sortes d'epices, de grains, fruits et de tous autres produits alimentaires et de luxe, de toutes sortes de produits chimiques et d'articles de toilette, et en disposer de la façon que la compagnie jugera dans ses intérêts ;

B.—Manufacturer, distiller l'alcool, acides, éthers, et les essences ou tous autres produits provenant de la distillation des grains ou de tous autres végétaux ;

C.—Manufacturer, acheter, vendre, échanger ou autrement acquérir, détenir, posséder, céder ou autrement disposer et faire le commerce de marchandises, effets, articles et biens de tous genres ;

D.—Emmagasiner (storage, cold storage), pour la compagnie ou pour d'autres compagnies ou des individus, toutes sortes de marchandises ou produits, quelle qu'en soit la nature ;

E.—Manufacturer, produire, acheter, vendre ou échanger tous produits de tabac, cigares, cigarettes, aussi toutes autres marchandises ou articles qui sont en rapport avec le genre de manufacture ou commerce ;

F.—Posséder des immeubles, mobiliers, outillages ou toutes autres valeurs nécessaires pour l'industrie ou le commerce de la compagnie, soit pour son administration ou à titre de valeurs commerciales ou comme garantie ;

G.—Faire les affaires ci-haut mentionnées comme agent à commission et courtiers, pour acheter, vendre, échanger ou administrer toutes sortes de commerces ou manufactures ;

H.—Acquerir des licences, des marques de commerce, des patentes, des recettes, des inventions, secrets ou autres informations utiles à la compagnie ; de pouvoir payer aucune ou toutes ces acquisitions comme tout ce qui est mentionné dans la présente charte, avec des parts du fonds-capital ou des débentures de la présente compagnie en obligations ou autrement ;

I.—Acquérir comme industrie active ou autrement et aux clauses et conditions qui seraient agrées, les affaires de tout individu, maison ou société faisant un commerce de spécialités de gros et détail, d'épicerie, de grain ou de tous autres produits alimentaires, pharmaceutiques ou de ferronnerie et de matériaux de construction ;

J.—Distribuer en espèces ou autrement selon que la chose sera décidée par les actionnaires, tous biens de la compagnie entre ses membres et particulièrement les actions, obligations, débentures et autres valeurs de toute autre compagnie formée dans le but de prendre à son nom la totalité ou une partie de l'actif ou du passif de la présente compagnie ;

K.—Placer et affecter les deniers disponibles de la compagnie en la manière qui sera déterminée de temps à autre par les actionnaires ;

L.—Faire des avances de fonds, garantir les contrats ou autrement aider les clients ou autres ayant des relations d'affaires avec la compagnie, et acquérir et détenir des valeurs de toutes sortes, mobilières ou immobilières, ou marchandises pour créances, engagements et obligations dues à la compagnie ;

M.—Se fusionner avec toute compagnie faisant un commerce en tout ou en partie semblable à celui de la compagnie ;

N.—Former d'autres compagnies dans le but d'étendre le commerce et

Pour vous, Mesdames

Lettres à une Lectrice

CLXVI

Elle vient de recevoir, de son fils qui est au front, une longue lettre où il lui raconte mille menus incidents de sa vie de soldat. Jamais il ne lui parle des dangers qu'il a courus, des périls auxquels il a échappé, des bombardements subis, des obus éclatés à quelques pieds de lui. Tout au plus, de temps à autre, lui dit-il laconiquement : "Je viens de perdre un de mes compagnons, Untel. Il est mort en brave." Et c'est tout. Il la sait inquiète, craintive du lendemain, et, avec des délicatesses comme en ont parfois ceux qui aiment beaucoup leur mère, il ne lui ment pas, mais il ne lui dit pas toute la vérité.

Cette fois-ci, il lui apprend qu'il est décoré. Le ruban qu'il va porter, une action d'éclat le lui a gagné. De ses camarades ont écrit à leurs amis pour leur raconter l'exploit qu'il fit, alors qu'à la tête d'un petit peloton, il s'est lancé sur un nid de mitrailleuses et les a capturées sans perdre un seul homme, sauvant par son acte d'éclat la vie de nombreux camarades qui devaient plus tard aller à l'assaut d'un point dangereux. Sa hardiesse leur a assuré le succès avec le minimum de pertes en tués et blessés. Il a failli lui-même y rester, un ennemi s'étant jeté sur lui à la baïonnette; mais son ordonnance a rompu le bras à l'adversaire et le jeune officier est revenu sauf.

A sa mère, il ne raconte pas à quels risques il s'est exposé pour cette mission qu'il a volontairement entreprise. Il dit simplement : "Pendant mon congé en Angleterre, ma chère maman, le roi m'a fait mander et m'a attaché sur la poitrine un ruban qui signifie qu'on n'a pas froid aux yeux quand il le faut. Il m'a parlé français, ma chère maman, et je vous assure qu'il le parle bien. Si nos Anglais de chez nous étaient aussi instruits! J'ai vu qu'on lui avait raconté un petit piquenique que j'ai fait avec quelques-uns de mes hommes dans les lignes allemandes. Il m'en a félicité. Je n'ai pourtant fait que mon devoir".

Il était, tout jeune, impulsif, mais d'un grand coeur, toujours prêt à porter secours à ses petits amis et, au collège, les défendant contre les brimades de plus forts que soi. Comme il le dit, il n'a pas froid aux yeux. Il tient d'une longue lignée d'ancêtres dont les premiers ont été miliciens canadiens sous Frontenac et les plus rapprochés, officiers sous Salaberry, à Châteauguay, une âme courageuse, intrépide et droite. Il aime passionnément sa race, sa langue et son pays et s'il a pris du service, c'est que des amis très chers l'y ont sollicité et ont emporté le morceau en lui disant: As-tu peur de nous accompagner?"

Reviendra-t-il? Après de longs mois de campagne, c'est à peine s'il a quelques éraflures. Pas un jour il n'a été à l'hôpital. A-t-il une vie que des balles ne sauraient interrompre? On le dirait. Ses plus chers amis sont tombés à côté de lui, au moment où ils causaient ensemble. Son ordonnance s'est fait trois fois blesser dangereusement à sa droite et des éclats d'obus ont percé son casque. Mais, lui, toujours, il a échappé à la mort. Un obus plus brutal que les autres viendra-t-il le terrasser ou le mutiler?

Sa mère le craint. Aussi prie-t-elle Dieu qu'Il lui renvoie intact le beau jeune homme qu'elle a vu partir, avec tremblement, et Le supplie-t-elle d'écarter de lui les projectiles qui mutilent ou tuent. L'écoutera-t-Il? On dirait que, jusqu'ici, Il a entendu cet appel maternel et veillé sur le fils pour lequel tant de prières montent au ciel. L'aube de la paix paraît se dessiner à l'horizon. Et c'est pourquoi la mère, anxieuse et inquiète, prie pour qu'elle se lève bientôt, afin que son enfant lui revienne, grave parce qu'il aura vu tant de douleurs, souriant parce qu'il reverra le visage tant aimé, vieilli en son absence.

PAULE MANCE.

LA GRAPHOLOGIE AU NATIONALISTE

ALPHA OMEGA — Parue le 13 juillet.

PHILOSOPHE — Analyse publiée le 17 août.

ETTELIEUM — Pas encore.

PHI. — Je n'ai pas ce nom parmi les lettres à étudier; seulement *Phil. M.* dont l'étude a paru le 10 août.

PAULEM — Paru le 3 août.

REVEUSE AIMÉE — Étude publiée le 22 septembre.

DIT BOISVERD — Jeune homme actif, sensé, d'une franchise remarquable et peut-être un peu naïve. Il est gai, courageux, plein d'ambition et de bonne volonté. Le cœur est affectueux, s'attache facilement et le sentiment et l'imagination nuisent parfois momentanément au jugement.

Heureusement le sens partique et le bon sens naturel l'aident à remettre les choses au point. La volonté est modérée, souple, pas très forte mais suffisante, je lui vois plus d'entrain et d'initiative que de persévérance. Il est discret et ne confie pas facilement ses secrets. Il est bienveillant, bon, avec très peu d'égoïsme et il inspire une sympathie qu'il sait ensuite retenir. Pas très sérieux, facilement entraîné par l'imagination qui favorise les illusions. Absolument sincère et loyal, un peu dépensier et un peu désordre.

STUPIDE — Bien d'autres sont dans votre cas et attendent encore leur tour. Sensée, très pratique, délicate et bonne, elle a une activité égale, de la bonne humeur et de la bienveillance.

Elle est affectueuse et sait se dévouer, mais elle n'est pas très persévérante, ni très énergique, et elle entreprend avec ardeur ce qu'elle abandonne ou néglige après peu de temps.

Elle est confiante et naïve, et je crois qu'on l'influence trop facilement. La volonté est faible, manque de résolution et de ténacité, je ne vois que des petits entêtements qui accentuent la faiblesse. Elle est enthousiaste, avec des fantaisies subites qui ne durent guère. Humeur capricieuse mais généralement aimable.

MARGUERITE 50 — Impressionnable, nerveuse, très sensible, elle a une humeur inégale, beaucoup de délicatesse, un cœur tendre et ardent. Elle essaie de lutter contre la sensibilité et elle est souvent une énigme même pour ceux qui la connaissent bien.

L'activité est capricieuse et agitée, et amène rapidement la fatigue. L'orgueil est raide et susceptible mais combattu par une générosité bien marquée. La volonté, impulsive, ardente et inconstante se dépense en grands efforts qui ne durent pas. Elle est toute impression et tout sentiment et je lui vois peu de sens pratique. Tristesses fréquentes, découragement facile et peu d'esprit de résistance. Elle a cependant un certain courage provenant de son ardeur naturelle, de son besoin d'action et surtout de sa tendresse qui la porte à tout oublier pour servir ceux qu'elle aime.

LULL (d'Ottawa, 9 août) Car j'ai une autre *Lull*. — Cette jeune fille a une imagination très développée qui nuit considérablement au jugement : elle est légère, impulsive, un peu en l'air, elle est romanesque et avide d'aventures sentimentales. Vaniteuse et coquette, elle cherche à attirer l'attention et elle a le souci constant de l'effet à produire : elle parle et pose pour la galerie.

Le cœur est délicat, sensible et bon; elle a peu d'égoïsme, et ses défauts sont le résultat de l'étourderie. Un sentiment profond la transformerait peut-être.

L'humeur est fantasque, l'activité capricieuse et en tout ce qu'elle fait, elle est superficielle et futile. Mondaine, besoin d'imprévu, de plaisir, de changement. Emballements qui peuvent la mener loin.

UN AIR MELANCOLICO. — Esprit droit, clair, positif et pratique avec des aptitudes pour les affaires, de l'activité et beaucoup d'honnêteté. C'est une nature ouverte, cordiale, sympathique où l'égoïsme est à peine indiqué. L'esprit est enjoué, il est causeur et jovial, mais prudent et beaucoup moins communicatif qu'il ne le paraît. Ambitieux, entreprenant, actif, éveillé au progrès, il a une écriture de succès. Le cœur est excellent : délicat, affectueux et généreux. Volonté ferme, vive, hardie : il ne craint pas la lutte, on dirait plutôt qu'il l'aime et que les obstacles lui donnent de l'ardeur. Franchise et loyauté très belles. Tout ce qu'il faut pour plaire et pour réussir. On lui reproche un peu de susceptibilité, de l'orgueil et une certaine opiniâtreté dure qui d'ailleurs se manifeste rarement.

TRICOLORE. — Elle est délicate, pratique et un peu routinière : elle a peu d'idées personnelles et reflète les opinions dominantes de son entourage. Bon cœur affectueux et instinctivement dévoué pour ceux qu'elle aime. Nature bonne et souple. Volonté modérée, avec une disposition autoritaire peu soutenue par la persévérance qui est faible. Ordre, soin, exactitude, activité sereine et égale. Humeur agréable. Un peu de timidité et aucune vanité.

VOILA — Intelligent, cultivé, avec un côté artiste développé et une imagination dont il ferait bien de se défier, car elle favorise illusions et préjugés au moins passagers. L'orgueil est fier et un peu susceptible; avec un grand besoin de se communiquer, il cultive une réserve qui défend la vraie intimité. Il est fin observateur, il a de la pénétration et des intuitions de femme. L'activité est ardente et capricieuse, et l'humeur à l'avenant La volonté est impulsive, ardente, un peu emportée, obstinée et en somme, c'est une volonté forte qui se manifeste sous des formes diverses et dont la souplesse habile n'est pas absente. Il est délicat et timide avec une sentimentalité vive et cachée qui n'est pas moins l'un des grands moteurs de sa vie. Distinction et originalité. Voilà !

Jean DESHAIES.

NOTE — Je reçois souvent des demandes de mes correspondants de leur envoyer des numéros du *Nationaliste*. Je les prie de s'adresser directement au journal.

J. D.

COLOMBINE

Au clair de la lampe,
Mon ami craintif
A mis, sur ma tempe,
Un baiser furtif.

La lampe étant morte,
Le feu clair aussi,
J'ai mis à la porte
L'amoureux transi.

Au dehors, dans l'ombre
Nocturne, il pleuvait.
Il est parti, sombre,
Jurant qu'il gardait...

Contre sa grisette
Une dent de plus...
Et que la coquette
Ne l'y prendrait plus...

Voici l'hécatombe
Des premiers frimas,
Et les feuilles tombent
De mes agendas !

Les jeux, les aubades,
Le rire des mois,
Et les promenades,
Cessent à la fois.

Et dans ma chambrette,
Seule tout le jour,
Soudain je regrette
Pierrot et l'amour.

Car ce jeu néfaste
Me plaît, en hiver...
Je verse un thé chaste
Et des pleurs amers !

"Il faudrait écrire...
M'a dit son valet.
— Jaime mieux vous dire
Que c'est déjà fait !

Ce soir à ma table
Je l'ai convié.
— Si je fus coupable
J'ai bien expié !

Ma stupeur confuse
A son fier dégoût
Trouve des excuses...
— J'en trouve partout !

J'ai pesé mon crime
Durant deux saisons...
Si, moi, j'ai mes rimes
Il a ses raisons !

Ce doux gamin tendre
A-t-il oublié ?
— Si j'allais apprendre
Qu'il s'est marié ?

Quelque autre personne
L'a, depuis, charmé ?
— Oh, qu'il me pardonne...
J'ai beaucoup aimé.

Tout mon temps s'écoule
En réflexions,
Et je vois des foules
D'explications...

A l'humeur chagrine
Qui le fit bannir !
— Mais je m'imagine
Qu'il va revenir.

Au clair de mon âme,
J'attends mon ami.
J'attise la flamme,
Le couvert est mis.

A-t-il eu ma lettre ?
Je suis en beauté !
J'ai même fait mettre
L'électricité !

Près de la fenêtre,
Veille mon émoi.
Il va reparaître
Pour l'amour de moi !

J'ai remis la robe
Qu'il aimait jadis.
J'ai pris un air probe;
Et tout sent l'iris.

Il tarde. Que faire ?
... J'ai si bien choisi
Les fleurs qu'il préfère,
Le vin cramoisi !

Se peut-il que l'homme
Change d'idéal ?
C'est possible en somme...
Mais c'est immoral.

Ici-bas tout lasse,
Même nos appas !
— Comme le temps passe...
Il ne revient pas ?

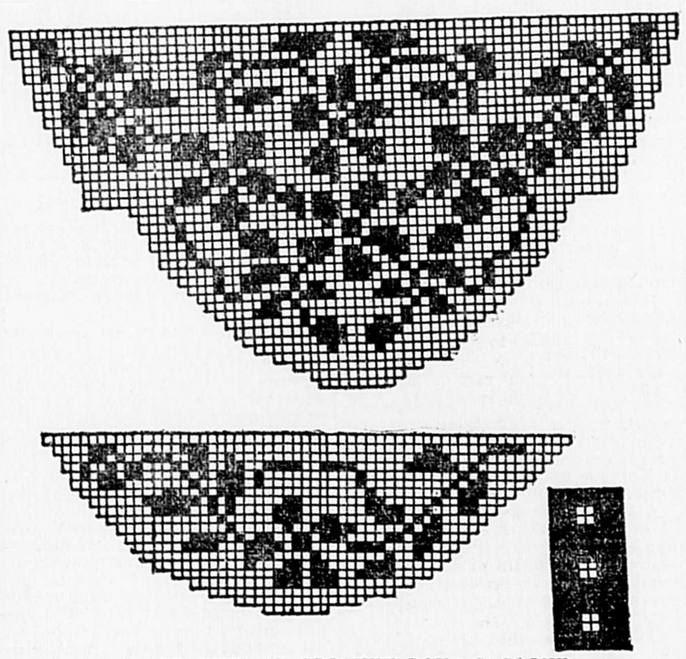
Là-bas, dans la brume,
S'allume un falot.
— Je saisis ma plume,
Pour écrire un mot...

La bûche dorée
Crépite en brûlant:
Et, désespérée,
Sur le feuillet blanc...

J'aligne sans trêve
Quatrain sur quatrain...
Au clair de mon rêve,
Et de mon chagrin !

Simonne de CAILLAVET.

CROCHET



DECORATION AU CROCHET POUR SACOCHES

Le patron à étamper ci-dessus montre un dessin de fleurs de pommier à faire en dentelle au filet pour le dessus d'un sac à tricot : cette dentelle ne devra être fixée qu'aux rebords supérieurs du sac lui-même, tandis que le reste sera lâche et retombera en revers.

Pour aller avec l'étoffe dite de Monk, il faut se servir de coton écru, mais quand ce doit aller en combinaison avec du velours de soie en noir, la dentelle qui aura la plus belle apparence sera du crochet au fil d'or. On se sert de No 40.

LA LISTE S'ALLONGE

Le colonel Teddy Roosevelt qui a une dent—et quelle dent!—contre son ancien vainqueur Wilson, vient d'exécuter sommairement le président. Les quatorze principes de paix, télégraphie le grand chasseur d'hipocampelephantocamelos, sont "thoroughly mischievous" et entièrement satisfaisants à l'Allemagne, aux pro-Allemands et autres oiseaux du même plumage. De là à dire que M. Wilson est un pro-allemand il n'y a qu'un pas et c'est ainsi que la liste des "agents de l'Allemagne" s'allonge tous les jours. Récapitulons :

LANSDOWNE,
MILNER,
WELLS,
WILSON.

(La suite au prochain numéro.)

Par contre, nous trouvons ample compensation de loyalisme sans aller ni bien loin ni bien haut. Saluons :

JOS. CONNAISSANT,
EUGENE LE BRISTOL,
ANTOINE,
SON CAMPAGNON,
NEZYME,

7t autres "fauteux" de guerre.

C'est plus qu'il ne faut pour sauver la civilisation !

SCENE DIALOGUEE

L'HEURE DE LA SOUPE

par Eugène Chavette

On dine à six heures précises dans la maison Duflost. — Absent depuis le matin, M. Duflost vient de rentrer pour se mettre à table. — Il est de sept minutes en retard!!!

Madame, *sans lui laisser le temps de s'excuser.* — Quand vous avez sonné, j'ai cru que c'était le médecin qui arrivait.

Monsieur, *avec inquiétude.*—L'attendais-tu donc? Serais-tu malade?

Madame. — Croyez-vous que même une santé de fer puisse tenir contre un estomac ruiné par l'absence de repas à heure régulière ? Vous imaginez-vous que ce n'est pas être malade que de se sentir mourir dans les angoisses de l'attente en se disant: "Un omnibus lui a peut-être passé sur le ventre?"

(*Monsieur qui sent venir l'orage, garde le silence.*)

Madame. — Daignerez-vous au moins répondre à la seule question que je vais vous faire?

Monsieur. — Laquelle?

Madame. — Pouvez-vous me dire si vous avez l'intention de rentrer tous les jours à pareille heure?

Monsieur, *doux.* — Voyons, ma bonne, est-ce que tu vas gronder pour une pauvre fois que je suis rentré de sept minutes en retard ? J'ai été retenu par une affaire sur laquelle on m'a demandé le secret.

Madame.—Rien ne dit qu'à l'avenir vous n'allez pas être en retard d'une semaine; on commence par sept minutes et l'on finit par des années.

Monsieur. — Ça ne s'est jamais vu.

Madame. — Comment? Ca ne s'est jamais vu!... Mais, hier soir encore, ne me parliez-vous pas de ce marin, le capitaine La Pérouse, qui partit en promettant de revenir et qui n'a pas encore reparu au foyer conjugal?

Monsieur. — Mais il y a quatre-vingt-dix ans de cela!

Madame. — Il n'en est que plus coupable.

Monsieur. — Et puis, souviens-toi, j'ai ajouté qu'il avait péri dans un naufrage.

Madame. — C'est bien facile de dire qu'on a péri dans un naufrage quand il n'y a là personne pour vous démentir. — Ah! vous vous trompez étrangement si vous croyez que, le jour où il vous plaira de ne plus rentrer, vous vous tirerez d'affaire en faisant mettre dans les journaux que vous êtes parti dans un ballon qui n'est jamais redescendu! Avec moi, ces histoires-là ne prennent pas, je vous préviens... pas plus que celle d'aujourd'hui.

Monsieur. — Je ne sais pas où tu vois une histoire...

Madame. — Monsieur affecte d'arrêter ici tout bouffi de mystère... et, quand on l'interroge,... quand on daigne l'interroger, il pince les lèvres pour vous dire que c'est un secret... Oh! je ne suis pas curieuse de le savoir, votre fameux secret, car... loin de désirer de les connaître, il est des choses qu'on craint à chaque instant d'apprendre.

Monsieur. — Ne vas-tu pas te mettre martel en tête parce que, je te l'affirme, je me suis occupé de l'affaire d'un autre.

Madame. — Jolie affaire que celle qu'un époux ne peut avouer... Dehors, je le sais, il n'y a que pour vous à parler; mais, au logis, il faut prendre les pincettes pour vous arracher un mot.

Monsieur. — Je te répète que c'est un secret qui n'est pas le mien.

Madame. —Oui, l'excuse est bien commode.

Monsieur, *agacé.* — Ah! tu me rendras fou!

Madame. — Vous n'avez pas assez de coeur pour cela.

Monsieur. — Tiens, pour avoir la paix, j'aime mieux te le dire tout de suite.

Madame. — Non, non, c'est inutile.

Monsieur. — Tu ne veux pas que je parle?

Madame. — A quoi bon? Vous allez inventer quelque mensonge, car vous êtes habile à ce jeu-là.

Monsieur. — Veux-tu m'écouter?

Madame. — Vous pouvez commencer votre conte...

Monsieur, *allant avouer.*—Je...

Madame, *l'interrompant.* — Seulement, je vous avertis que je n'en croirai pas un mot.

Monsieur. — Autant ne rien dire.

Madame. — Vous le voyez, j'étais bien certaine qu'en vous mettant au pied du mur vous ne trouveriez rien. Ah! je connais toutes vos malices!

Monsieur. — Mais, sacrebieu ! ! !

Madame. — Oui, oui, vous jurez pour vous donner le temps de trouver votre mensonge.

Monsieur, *exaspéré.* — Mille millions de milliasses! veux-tu me laisser parler?

Madame. — Oh! allez, allez; votre humble esclave vous écoute.

Monsieur. — Eh bien, un de mes amis, qui était à la veille de faire faillite, s'est adressé à moi, et toute la journée j'ai couru pour le tirer de peine en offrant ma garantie...

Madame, *après un soupir.* — Ah! j'ai bien fait de payer le boulanger hier, nous avons au moins le pain assuré pour un mois... Dès ce soir, j'habituerai notre fils à coucher sur la paille, car tel est son avenir à cet enfant dont le père prodigue sa fortune au premier coquin venu.

Monsieur. — Oh! coquin ! C'est bien vite qualifier quelqu'un dont tu ignores encore le nom.

Madame, *d'un ton de mépris.* — Avec ça que je n'ai pas déjà deviné qu'il s'agit de ce stupide Ducoudray.

Monsieur. — Double erreur! D'abord ce n'est pas Ducoudray,... et il est loin d'être stupide. C'est un fabuliste distingué... Depuis La Fontaine, il y avait une place à prendre, et Ducoudray s'en est emparé.

Madame, *avec colère.* — Quand je pense qu'il a eu l'audace de me dédier une de ses ordures ! ! !... "A vous, madame, ce fruit respectueux de ma muse..." Une jolie tinette que sa muse!

Récitant avec ironie:

Pour la fille de son notaire,
Un éléphant mourait d'amour.
Il demanda sa main au père,
Qui lui répondit sans détour:
"Avoir un éléphant pour gendre
Serait le comble de mes voeux!
Mais les sots feraient un esclandre,
Et les sots, hélas! sont nombreux !
Voilà pourquoi je refuse.

Moralité

Que de bêtises commet-on
Qui, bien souvent, n'ont autre excuse
Que la peur du: Qu'en dira-t-on?"

Hein! Est-ce assez idiot? Voyons, je vous le demande. Un éléphant qui veut épouser la fille d'un notaire, là, vrai, est-ce possible?

Monsieur. — Oh! moi, tu sais, depuis l'invention du phonographe, je ne crois plus à rien d'impossible.

Madame, *reprise de fureur.* — Et c'est pour ce misérable fabuliste que vous ruinez votre famille!... Oh! comme j'ai eu tort de ne pas croire mes pressentiments le jour où, pour la première fois, il est entré ici avec ses gros souliers crottés. Je me souviens que je me suis dit aussitôt: "Il a déjà deux pieds dans notre salon, il en aura bientôt quatre dans notre caisse." Et ça n'a pas manqué ! ! ! A cette heure, notre avenir est dans les mains de ce Ducoudray, pour lequel vous avez répondu.

Monsieur, *agacé.* — Je t'affirme que ce n'est pas Ducoudray.

Madame. — Alors c'est quelque vaurien de son espèce que vous n'osez pas plus avouer.

Monsieur. — Ne dis pas d'injures, car, si tu savais le nom, tu en serais au désespoir.

Madame. — Oui, il ne peut y avoir qu'un misérable, un sacripant, un chevalier d'industrie,... un filou,... un escroc,... un voleur...

Monsieur, *perdant patience.* — Eh bien, puisque tu tiens tant à le savoir, j'ai répondu pour ton frère, qui avait été trop imprudent avec les fonds turcs ! ! !

Madame, *repentante.* — Ah! mon pauvre Duflost, pardonne-moi!

(*Les deux époux s'embrassent.*)

Monsieur. — Là! maintenant que la paix est faite, dînons-nous?

Madame. — Pas encore.

Monsieur. — Pourquoi?

Madame. — Parce que j'ai eu à envoyer la cuisinière en course dans la journée, de sorte qu'au lieu de six heures nous ne pourrons dîner qu'à sept.

Monsieur. — A sept heures ! ! !! Et tu me faisais une scène en me reprochant d'être en retard de sept minutes!

Madame. — C'était pour te faire prendre patience, mon chat.

Eugène CHAVETTE.

Tout augmente

Le *Gaulois*:

Tout augmente dans des proportions fabuleuses. Et les tailleurs ont suivi le mouvement; on peut facilement s'en assurer en jetant un coup d'oeil sur les vitrines des boulevards, et le moindre petit vêtement complet atteint un chiffre véritablement exagéré. Frappé de ce détail, un de nos futurs académiciens est allé trouver le tailleur de l'Institut, un homme fort aimable qui, quand nous avons été nous assurer que l'Immortel prochain n'avait pas exagéré, a bien voulu nous dire: "J'attends les ordres de monsieur ", ce qui est flatteur pour un simple reporter.

Donc, le tailleur a déclaré que le vêtement complet de l'immortalité a doublé de prix. Qu'on en juge: l'habit brodé, qui coûtait 460 francs avant la guerre, coûte maintenant 775 francs; le gilet, de 22 francs, 48 francs; le pantalon à bande de 75 francs, 130 francs; le chapeau à plumes d'autruche de 50 francs, 145 francs. Enfin, le porte-épée de 7 francs en vaut 18, et l'épée a remonté de 45 à 85 francs. Au total: au lieu de 659, 1,201 francs!

Et l'on sait que l'Etat accorde généreusement à chaque académicien *cent* francs par mois qui, après certaines retenues réglementaires, se réduisent à 80 francs seulement!

—Il est vrai, comme disait Labiche en voyant, après sa réception sous la Coupole, les invitations à dîner l'assaillir, qu'on est nourri!

Mais c'était avant la guerre!

Qualité supérieure — DES JARDINS FURS QUALITY — Bas prix

Vison de Choix

Le vison est la fourrure en faveur à New-York, cet automne, et est porté dans les réunions sociales, ainsi que partout où se réunissent les personnes bien mises.



Lorsque nous avons vu, sur le marché de New-York, le **vison** s'enlever avec une **rage** dénotant qu'il était bien **"le favori de la mode"**, nous nous sommes empressés d'en faire préparer des modèles exquis. Notre collection de

COLLETS, COLLERETTES ET PETITES PIECES, Y COMPRIS LES MANCHONS,

est presque illimitée et de la qualité la meilleure.

Nous recommandons fortement le vison comme une des fourrures les plus riches et les plus durables, celle dont la mode ne se passe jamais.

Chas Desjardins & Cie Limitée
130 RUE SAINT-DENIS

Faites-vous un devoir de venir examiner notre stock immense, le plus considérable en Amérique.

Coupon graphologique

Esquisse graphologique
de JEAN DESHAYES,
— AU —
"NATIONALISTE"
27 OCTOBRE 1918 ***(Bon pour un mois***

Un coupon valable et 25 sous en timbres-poste doivent accompagner chaque envoi.

Tout manuscrit doit être à l'encre, sur papier non-rayé. Ne pas envoyer de copie.

Adressez: Jean Deshayes, le "Nationaliste", Montréal.

ARTS -- LETTRES -- SCIENCES -- POLITIQUE -- HISTOIRE -- VIE SOCIALE

LES PROCÉDURES CONTRE M. HUMBERT

Le lieutenant Mornet accuse formellement le sénateur de la Meuse d'intelligence avec l'ennemi et demande au Sénat l'autorisation de poursuivre — Caillaux et le "Journal" — M. Humbert répond aux inculpations.

(Par Courrier)

Paris, 26 septembre. — On a distribué aujourd'hui, au Sénat la demande en autorisation de poursuites contre M. Charles Humbert, sénateur de la Meuse. Cette demande est signée par M. Mornet, commissaire du gouvernement. Elle est transmise au président du Sénat par M. Clemenceau, président du Conseil, ministre de la Guerre, et par le général Guillaumat, gouverneur militaire de Paris.

Après avoir rappelé les différentes affaires auxquelles fut mêlé M. Charles Humbert et les diverses inculpations qui pèsent sur lui, M. Mornet, commissaire du gouvernement, constate que les diverses tractations auxquelles se livre le sénateur de la Meuse justifient pleinement l'inculpation de commerce avec l'ennemi, en connivence avec les intermédiaires Lenoir, Desouches et Bolo.

Avant de renvoyer devant un conseil de guerre Lenoir et Desouches, sous l'inculpation d'intelligences avec l'ennemi, crime puni de mort, et Charles Humbert, sous celle de commerce avec l'ennemi, passible seulement de peines correctionnelles, le rapporteur examine l'attitude de ce dernier.

" Un fait brutal, dit le commissaire du gouvernement, domine la situation : à deux reprises, nous voyons Charles Humbert bénéficier des sacrifices d'argent consentis par l'Allemagne, et recevoir une première fois dix millions des mains de Lenoir et Desouches, une seconde fois six millions des mains de Bolo, grâce auxquels il pouvait assurer sa situation au *Journal*.

"Il me paraît, ajoute M. Mornet, que c'est une question de conscience que d'élucider le rôle de Charles Humbert dans une affaire où se trouvent étroitement mêlés trois hommes, dont un condamné à mort et fusillé, les deux autres sous le coup d'une condamnation capitale.

" On peut se poser cette question angoissante, continue le commissaire du gouvernement : L'Allemagne en traitant avec Lenoir d'abord, avec Bolo ensuite, ne traitait-elle pas, au fond, avec Charles Humbert par l'intermédiaire d'émissaires interposés ou ne traitait-elle pas avec Charles Humbert, d'accord avec un autre personnage plus haut placé dans le monde des constallations politiques ? "

Mais ce qui frappe bien davantage, c'est la double assurance fournie par M. Caillaux à M. Mouthon, en ce qui concerne les deux intermédiaires avec lesquels Charles Humbert s'est trouvé sucessivement compromis en la personne de Lenoir et de Bolo. M. Caillaux affirmait qu'il n'y avait qu'une faute fiscale dans l'affaire Lenoir lequel avait placé une partie de sa fortune en Suisse et l'avait omis dans sa déclaration de succession. Ce qui expliquerait qu'alors que la succession de Lenoir père n'était que de 7 millions, le fils ait consacré 10 millions à l'achat du *Journal*.

" Ainsi, par deux fois, M. Caillaux se portait en quelque sorte garant de la pureté, au point de vue national des sentiments des deux hommes qui, à deux reprises successives, — (cela est jugé pour Bolo et cela est retenu à la charge de Pierre Lenoir) — avaient été les émissaires de l'Allemagne et avaient mis dans la main de Charles Humbert les millions affectés par celle-ci à l'achat du *Journal*. Par une coïncidence au moins surprenante, il expliquait les dix millions de Lenoir exactement de la même façon que Bolo expliquera plus tard l'origine de ses millions d'Amérique, par une évasion fiscale suivie d'une rentrée clandestine.

" Faut-il en conclure que M. Caillaux était au courant de l'achat du *Journal* par l'Allemagne, et qu'un accord existait à ce sujet entre lui et Charles Humbert ? La question, tout au moins, se pose, et l'on ne saurait passer sous silence deux incidents d'inégale importance, mais dont on ne peut pas ne pas être frappé.

" Le premier est une lettre de Bertelli, fondé de pouvoir de Hearst, à Bolo, qui se place au mois de janvier 1917, et dans laquelle on lit : " Cher ami, — Comme je vous ai dit, je dois partir à New-York, où j'ai rendez-vous avec M. (Hearst) au plus tôt possible. Serait-il utile d'apporter avec moi un message de quelqu'un de nos amis J. C. ou C. H. ? Enfin, réfléchissez. " Bertelli n'a fait aucune difficulté pour reconnaître que les initiales J. C. et C. H. s'appliquaient à MM. Joseph Caillaux et Charles Humbert.

Le rapport du commissaire du gouvernement relate ensuite la visite faite par M. Humbert et par Bolo au roi d'Espagne.

" J'ai eu l'impression, a dit le roi d'Espagne, 1o. que le but ou un des buts du voyage de M. Humbert était de me réconcilier avec M. Caillaux; 2o. que M. Bolo l'avait accompagné pour confirmer toutes ses assurances.

" J'ai eu l'impression que M. Caillaux, qui pouvait reprendre le pouvoir d'un moment à l'autre, voulait effacer par une démarche courtoise la mauvaise impression qu'avaient produite sur moi certains propos qu'on lui avait prêtés il y a quelques années."

" Si l'on constate que vers la même époque M. Caillaux se disposait à effectuer son voyage en Italie au cours duquel il devait préconiser la constitution d'une union latine, en paix avec l'Allemagne, mais appelée à défendre ses intérêts contre l'influence anglaise, on ne peut qu'être frappé de cette circonstance que c'est précisément Charles Humbert qui, en compagnie d'un bailleur de fonds émissaire de l'Allemagne et ami intime de M. Caillaux, s'en va en quelque sorte remplir le rôle d'ambassadeur officieux de M. Caillaux auprès du souverain d'une grande puissance latine.

" Toutes ces considérations ne font que rendre plus troublante la question de savoir s'il est juste de laisser M. Charles Humbert en dehors de l'inculpation de trahison qui pèse sur tous ceux — y compris M. Caillaux — qui, de près ou de loin, ont été ou peuvent avoir été mêlés aux deux opérations successives dont Charles Humbert était le pivot : l'achat du *Journal* par l'intermédiaire de Lenoir et Desouches inculpés d'intelligences avec l'ennemi, l'achat du même *Journal* par l'intermédiaire de Bolo, condamné à mort et fusillé pour intelligences avec l'ennemi. "

M. Mornet conclut en disant que la vérification des accusstions portées conte M. Charles Humbert ne peut être tentée que si l'immunité parlementaire qui couvre le sénateur de la Meuse est levée du chef " d'intelligences avec l'ennemi ". Il demande donc au gouvernement de Paris, si tel est son avis, de prendre les mesures nécessaires en vue d'obtenir du Sénat la mainlevée de l'immunité parlementaire en ce qui concerne Charles Humbert, sénateur de la Meuse.

LETTRE DE M. HUMBERT AU PRÉSIDENT DU SÉNAT

M. Charles Humbert en réponse à la demande du lieutenant Mornet adresse au président du Sénat une longue lettre où il commence par demander que la haute Assemblée lève son immunité parlementaire dans l'intérêt même de la manifestation de la vérité. Puis il répond aux différentes inculpations dont il est l'objet.

Il note d'abord qu'il a été inculpé de chantage, de commerce avec l'ennemi et de corruption, avant de l'être d'intelligences avec l'ennemi.

Les chantages et la légende des tripotages s'effondrent, dit-il :

J'ai été trompé deux fois. C'est trop. On admettrait une erreur. On n'admet pas qu'elle se répète. L'auteur de cette remarque néglige que, chaque fois, — par des moyens différents mais également sûrs, — j'ai été détourné de toute méfiance. Suffit-il d'avoir reconnu l'erreur de deux officiers ministériels (affaire Lenoir) pour refuser toute créance à la parole et *aux écritures* d'un président du tribunal de la Seine (affaire Bolo) ?

C'est le danger des accusations résumées, des défenses synthétiques et des citations tronquées, ce morcellement de la vérité qui la défigure.

M. ChL.Humbert examine ensuite les giefs actuels relevés dans le rapport du lieutenant Mornet. Il dit que, dans une direction qui dura deux années, on relève deux articles, sans même chercher, pour l'un d'eux, s'il était à Paris quand il parut dans le *Journal*, et, pour l'autre, s'il n'était pas politique d'accueillir avec égard la " conversion d'un adversaire " (M. Hearst).

Mais le rapport de M. le commissaire du gouvernement contient quelques éléments nouveaux :

Un raisonnement, une hypothèse et une dénonciation.

Le raisonnement est juste. J'aurais mauvaise grâce à refuser de le reconnaître. J'en réclame la paternité. Intermédiaire de l'ennemi pour l'acquisition d'un grand journal, Lenoir, Desouches et Bolo n'étaient pas qualifiés pour en prendre la direction. Cette évidence m'a frappé depuis longtemps, et je l'ai dit à l'instruction. Comment ose-t-on conclure que j'étais le bénéficiaire de ce calcul, alors que l'on sait — par un document certain — qu'en juin 1915 — date du contrat Schoeller — Lenoir et Desouches avaient décidé de placer à la tête du *Journal* un publiciste connu dont vous trouverez le nom au premier rang de mes adversaires ? Dès le premier jour, ils songeaient à me chasser de la maison. Leur intention n'est pas contestée. Ils l'ont dit à des témoins qui en déposent. Leur correspondance saisie l'exprime formellement. Jusqu'au jour où j'ai pu les chasser moi-même, ils n'ont pas cessé d'en poursuivre le dessein. Et quant à Bolo, M. le commissaire du gouvernement sait très bien sur quel concours — révélé par l'instruction — il comptait pour m'éconduire.

L'hypothèse est fausse : on se demande si je n'aurais pas été l'instrument de M. Caillaux. Non ! ni de lui, ni de personne. D'où vient ce soupçon ? Un procès-verbal dressé par le général Denvignes prête au roi d'Espagne un souvenir — erroné — de l'audience qu'il me donna. J'aurais fait " l'apologie de Caillaux ". C'est faux. Il est possible qu'au cours de cette audience, interrogé par le Roi sur cet homme politique, comme sur d'autres hommes et d'autres sujets, je me sois exprimé en termes favorables, parce que, devant un souverain neutre, s'agissant d'un homme d'État français considérable, j'aurais cru commettre une inconvenance grossière en tenant un autre langage. Mais je suis sûr qu'Alphonse XIII n'a pas retenu de ce dialogue rapide l'impression qu'on lui attribue.

Ne pensez-vous pas que si le témoignage d'un chef d'État étranger peut être versé aux débats, c'est à lui qu'il convient de le demander et non à un tiers ?

Je n'ai jamais été l'ami de M. Caillaux. Je ne crois pas l'avoir vu à cette époque. Je n'ai jamais suivi sa politique. J'aurais refusé de la suivre si on m'en avait prié, et je dois à la vérité de reconnaître qu'on ne m'a jamais sollicité dans ce sens.

La dénonciation émane d'un traître. Je connais l'origine de sa rancune. Berton jouissait en Nouvelle-Calédonie d'une faveur singulière lorsque je suis intervenu, dans l'intérêt de la colonie, pour interrompre le scandale. S'il est vrai que l'accusation portée contre moi par ce misérable remonte à 1908, je me réserve de rechercher — et d'établir — l'explication du mystère. Son mensonge est de ceux qui trahissent leur auteur.

Pour le moment, je constate qu'après un an bientôt d'instruction, après huit mois d'emprisonnement, la justice a découvert cette unique nouveauté : la parole d'un officier félon condamné le 31 juillet 1908 par le jury de la Seine.

Et c'est le prétexte invoqué pour jeter sur toute ma vie un soupçon abominable : si je pouvais croire qu'en me poursuivant on s'efforce de diminuer — pour le jour prochain des comptes de guerre — la portée de mon œuvre patriotique, quel terrible argument confirmerait mon orgueil !

Il s'explique ensuite sur son ouvrage *Sommes-nous défendus ?* traduit à l'étranger, dit-il, au même titre que ceux de Driant, de Barrès et de Déroulède.

M. Humbert termine en invoquant deux témoignages.

Retour de Bouchavesnes, mutilé, vibrant de foi, Van Vollenhoven, ce gouverneur général de nos colonies qui abandonna tous les honneurs pour la gloire, sachant que je devais parler au Sénat le 19 décembre 1916, confident de ma pensée et craignant que je n'hésite, m'adressait cette exhortation — le matin du même jour :

" Vous allez parler tout à l'heure. Parlez comme nous nous battons... durement. Volez-leur sur la crête ! Boltez-leur... la nuque ! L'ère de la violence est ouverte depuis août 1914. "

Il y a des consciences qui projettent devant elles une clarté. Je l'ai suivie.

Et le général Crémer ne m'en voudra pas de rappeler ici son témoignage émouvant au procès de 1908 :

" Il est probable que si M. le colonel Stoffel, en 1870, avait publié aussi franchement son livre que l'a publié M. Humbert, nous n'aurions pas eu cette guerre fatale. "

J'entends bien que l'avis de Berton est contraire. Mais chacun choisit ses auteurs...

Veuillez agréer, monsieur le président, l'hommage de ma plus haute considération.

C. HUMBERT.

LE SEL EST UN POISON!

A HAUTE DOSE IL EST FORT DANGEREUX — UN AGENT DU CANCER — CE QUE PROUVE L'EXPERIENCE — LE SUCRE ET LE SEL DANS L'ESTOMAC.

A haute dose, le sel est un violent poison: on tue un porc en vingt-quatre heures avec 125 grammes de sel; à une dose beaucoup moindre, il provoque des vomissements et de la diarrhée chez l'homme.

Employé comme assaisonnement dès les premiers âges du monde, le sel marin n'est connu dans sa nature chimique que depuis le milieu du XVIIIe siècle, où Margraff démontra le premier qu'on peut en retirer de l'acide chlorhydrique et un alcali différent de la potasse, la soude. Outre son usage culinaire, le chlorure de sodium, puisqu'il faut l'appeler par son nom, sert non seulement à la conservation des substances alimentaires, mais encore à assaisonner la nourriture des bestiaux, rendre ainsi leur chair plus agréable, ou augmenter la quantité de lait chez les vaches et les chèvres; un bloc de "sel gemme" dans un coin de la mangeoire du cheval fait son bonheur et le... lustre de sa robe.

Nous avons dit que le sel à très hautes doses est un violent poison. N'est-il que cela?... Vous me direz: ce serait assez. Pourtant, si vous êtes chercheur, parcourez Bretagne, Normandie, Maine, et demandez aux autochtones les raisons de la pullulation du cancer en ces régions? Le paysan n'est point un savant, c'est entendu; mais, il observe, et contrairement aux savants m'affirme que le résultat de son observation et de celle de ses ancêtres; le paysan ne se paye point de mots. Or, les vieillards vous affirmeront sans sourciller que le sel est cause de l'apparition du cancer; je m'incline devant l'observation bien faite, d'où qu'elle vienne. Retenons encore un point de physiologie bien acquis: l'hyperchlorhydrie stomacale précède toujours l'apparition de la tumeur d'estomac. Que contient normalement le suc gastrique? Ceci: 4 pour 100 de matières solides dont les substances organiques albuminoïdes (pepsine ou gastérase) constituent les deux tiers, et des sels parmi lesquels domine surtout le phosphate de soude avec le chlorure de sodium. On y trouve souvent encore un acide organique que C. Richet dénomme acide sarcolactique ; mais, ce qui ne manque jamais, c'est l'acide chlorhydrique (note de Rabuteau à l'Académie des sciences, et travaux de Braconnot, Prout, Lassaigne, Schmidt). Les aliments mélangés au suc gastrique peuvent augmenter de 20 à 70 pour 100 l'acidité des liquides de l'estomac: c'est la progression qui se produit par le sel et ses abus. La physiologie nous apprend que 100 grammes de suc gastrique au minimum sont sécrétés par kilogramme de l'animal en observation par jour; on a même admis que pour l'homme normal cette sécrétion serait de 20 litres par vingt-quatre heures. L'estomac ne se digère pas lui-même parce qu'il est protégé par son épithélium cylindrique; si celui-ci est entamé, le suc agit sur les parties sous-jacentes, d'où transformations cellulaires, multiplication de défense d'abord, puis cellules géantes étouffant leurs voisines. Je ne sais si le micrococcus néoformans de Doyen ou les microzymas de Béchamp s'installent déjà; mais retenons que certains microbes tels que le Koch multiplient de façon prodigieuse dans les milieux congestionnés, et l'intensité de vie de vie de ces grandes cellules est éminemment un facteur congestionnant. Pourquoi le néoformans se comporterait-il différemment?... En somme, abus de sel, augmentation d'acide chlorydrique, pavé stomacal érodé, ulcérations du cancer possibles.

Docteur CHEREAU.

(La *Croix*)

LUTHER EST À LA BAISSE

LE CATHOLICISME FAIT DE GRANDS PROGRES EN NORVEGE. — UNE LETTRE DE MGR FALLIZE. — LA STATUE DU HEROS DE LA REFORME EFT EFFRITEE.

Mgr Fallize, le premier évêque catholique de la Norvège depuis la Réforme, à l'occasion du quatrième centenaire de la révolte de Luther, dit la joie du chef d'un diocèse de plus en plus florissant, dans une lettre qu'ont publiée les *Missions catholiques*.

" Partout, j'ai eu la consolation d'être salué par de nouveaux frères en Jésus-Christ qui me voyaient pour la première fois, et partout leur nombre était si grand que je me demandais avec anxiété où je prendrai les moyens pour leur assurer assez de place dans nos églises et nos écoles. A Arendal, par exemple, qui doit à la générosité française sa petite église et sa salle d'école, mes soucis sous ce rapport égalaient presque ma joie de Père, en voyant que, depuis ma dernière visite, des conversions de luthériens avaient presque doublé ma famille. Partout les anciens et les nouveaux catholiques me disaient leur profonde gratitude pour les âmes apostoliques qui, oubliant leurs propres besoins, ne cessent de nous combler de leurs bienfaits. "

La façon même dont les protestants ont célébré l'anniversaire de l'acte fameux de Luther qui a séparé leur pays de cette Eglise, qui avait apporté la vraie foi à leurs ancêtres, est une cause de grande consolation pour Mgr Fallize :

" Oui, on a fêté le triste héros de la révolte protestante et répété à satiété les anciennes accusations contre l'Eglise du moyen âge. Mais, jamais dans ces régions, les luthériens honnêtes n'ont protesté aussi vivement contre ces calomnies : jamais encore n'avait été proclamé avec autant de persuasion et d'énergie ce que le monde et surtout la Norvège doivent à l'Eglise catholique. "

A l'assemblée solennelle tenue, le 31 octobre, à l'Université de Christiania, en présence du roi, des ministres, des députés et de toutes les notabilités de la capitale, le discours fut prononcé par le docteur Bramdrud :

" Il déclara que, à ses yeux et aux yeux de la science de nos jours, la statue traditionnelle de Luther était effritée.

" Personne, dit-il, ne voit plus " en Luther le grand rénovateur de " la foi, le promoteur de la Bible " (elle était vénérée et répandue " longtemps avant lui), le rénovateur de la piété et de la sainteté primitives (dont lui-même " était loin d'être un modèle), le " promoteur de la civilisation et de " la culture, l'ennemi de la superstition, lui, le représentant le plus " rétrograde du moyen âge et l'homme le plus superstitieux de son " époque, à tel point qu'on doit se " demander si, en réalité, on peut " voir en lui l'initiateur de l'époque moderne et même de l'émancipation protestante. "

" Tout cela a été dit en séance publique et applaudi par l'assemblée, et personne n'a adressé à l'orateur la moindre critique.

" Les temps ont changé en Norvège, comme du reste, dans les autres pays scandinaves. Les idées catholiques font leur chemin et l'avenir s'annonce consolant. "

(La *Libre Parole.*)

LES BEAUTÉS DU VRAI SOCIALISME

UN BOLCHEVIK EMANCIPE SE TAILLE DES SOULIERS DANS UN REMBRANDT.

Naturellement, c'est en Bolchevie que cela se voit. L'histoire est vraie, paraît-il. L'*Intransigeant* assure qu'elle vient de bonne source:

On sait que lorsque les partisans de Trotsky se ruèrent, en un saint délire, sur les palais nationaux pour les mettre à sac, les musées eux-mêmes, qui sont pourtant le bien de tous, ne trouvèrent pas grâce devant eux. Ils envahirent le Palais d'Hiver, parce que c'était la résidence du tsar; ils forcèrent les portes de l'Ermitage, parce que c'était la résidence des génies, et que, sous le règne de Lénine, personne n'a le droit d'avoir plus de génie que son voisin.

Ce que devinrent les trésors incomparables accumulés dans le célèbre musée, on le devine sans peine ; les marbres brisés, les bronzes servant de catapultes pour écraser les glaces, les toiles crevées. Quelqu'un trouva mieux. Il prit son couteau, un couteau tout gras encore de la chandelle qu'il avait étalée en tartine sur son pain, et dans la collection des incomparables Rembrandt qui garnissaient le musée, il tailla à vif. Il emporta, tout glorieux, son trophée chez un cordonnier, et il s'en fit faire... des souliers ! La vénérable toile pénétrée d'huile et de couleur, patinée par les années, était résistante et solide, c'était un cuir fait à merveille pour marcher dessus ! L'homme est glorieux de sa trouvaille : à chacun de ses pas, il piétine un Rembrandt !

Si c'est ça le vrai socialisme, décidément l'"obscurantisme" est préférable.

COUPS DE CISEAUX

Le "Vieux Lyon"

Dernièrement, une lettre arrive d'Angleterre à Bordeaux, portant cette suscription : " M. Clemenceau, vieux Lyon, Bordeaux. "

Le nom du destinataire était orthographié de façon bizarre et presque incompréhensible. Mais la qualité, qui était inscrite au-dessous, ne laissa aucun doute au service des postes. Il s'agissait, évidemment, du directeur de la maison d'antiquités : " Au Vieux Lyon."

On fit donc parvenir à celui-ci la lettre. Et quelle ne fut pas sa stupéfaction quand, ayant rompu l'enveloppe, il lut ces lignes : " On appelle vous vieux tigre. Ce n'est pas, je trouve, une chose juste. Ce est vieux yon, (*sic*) qu'il faut dire de vous. " Suivait la signature d'une Anglaise, enthousiaste de la belle crânerie, de l'indomptable énergie de notre Premier.

L'antiquaire, amusé de la méprise, s'empressa de faire parvenir la missive à M. Clemenceau, qu'elle amusa aussi, mais qu'elle toucha, en outre, nous dit-on.

(Le *Gaulois.*)

Légende et vérité

Récemment, un auteur plein de bonne volonté, mais oublieux du danger de mêler la fiction à la vérité, publiait, sous le titre " la Légende de saint Pie X ", une brochure de pure imagination sur les actes de Pie X pendant les derniers jours de sa vie.

Là-dessus, M. de Bonnefon, coutumier de la substitution de la pure imagination à l'histoire, a bâti un article qui a ému la partie de l'opinion trop nombreuse malheureusement, où l'on ne connaît pas la valeur effective de sa signature. M. de Bonnefon, s'appuyant sur le rêve, critiquait malicieusement Benoit XV.

L'auteur de la " Légende " est désolé de cet abus. Il a eu bien tort, qu'il nous permette de le lui dire, d'en fournir l'occasion. Jamais l'Ecriture Sainte et l'histoire sérieuse ne devraient être déformées par la fiction.

Il était nécessaire de faire connaître aux catholiques de France cette petite histoire en vue d'arrêter une émotion peu justifiée, dont nous avons eu les échos. C'est dans ce but que nous avons écrit ces lignes.

(La *Croix.*)

Bateaux volants

Tout arrive, et voici que nous avons maintenant des bateaux volants. Il est vrai que ce n'est encore qu'une exception.

Un curieux accident s'est produit hier, au large de la côte orientale britannique : un hydravion, qui volait presque au ras de la mer, a accroché le mât et la voilure d'une barque de pêche. En cherchant à s'élever pour se dégager, l'hydravion enleva toute l'embarcation hors de la mer. Toutefois, le mât se brisa bientôt, et le bateau retomba sur sa quille. Le pêcheur qui était à bord se tira de l'aventure avec quelque contusions. Quant à l'hydravion, complètement déréglé, il dut amerrir à proximité et fut recueilli par un autre bateau de pêche, qui, sans rancune professionnelle, lui donna les secours nécessaires.

Il est vrai qu'il ne courait plus aucun danger.

Le maréchal Foch a 28 pipes

De la *Liberté* :

Un petit village sera demain célèbre quand il sera possible de le nommer : là, en effet, se décide le sort du monde ; là, le maréchal Foch a installé son poste de commandement ; là, il a comblé cette magnifique manoeuvre stratégique dont on voit aujourd'hui les heureux résultats.

Le maréchal Foch y mène une vie toute de travail : il n'a avec lui qu'un petit état-major, de 28 officiers, tous triés sur le volet. Il travaille continuellement avec son élève favori, le général Weygand. C'est ce dernier qui est chargé de transmettre aux armées les ordres du maréchal.

Le généralissime jouit d'une bonne santé, mange avec appétit et fume la pipe. Il y a pris goût depuis que le maréchal sir Douglas Haig lui en a fait cadeau d'une et, aujourd'hui, il n'en possède pas moins de 28.

Une pour chacun de ses officiers, probablement ?

LA GUERRE, INDUSTRIE DE LA PRUSSE

Ce qu'a constaté Mirabeau — Lasquerre et les Hohenzollern — Deux passions : l'or et l'armée — L'armée de Frédéric-Guillaume au service de Frédéric II — Sans l'oeuvre de Roon pas de Bismark.

On sait qu'au cours du règne de Louis XVI, Mirabeau fut chargé d'une mission secrète en Prusse, mission sur laquelle M. Welschinger, l'éminent collaborateur de la *Libre Parole*, a publié un très intéressant volume. Les observations du grand orateur ne manquent pas de piquant et ont encore conservé une partie de leur valeur : c'est Mirabeau, notamment, qui déclara que la véritable industrie de la Prusse était celle de la guerre ; nous avons pu le constater quelques fois depuis.

Il y a plus de deux siècles que la Prusse a été façonnée pour cette industrie de la guerre. Originaire de l'Allemagne du Sud, d'un Burg de la Souabe, où elle ferait bien de retourner et de vivre désormais, en cultivant les tulipes, la famille de Hohenzollern est entrée en possession de la marche de Brandebourg au quinzième siècle, 1415; elle dut sa fortune à Frédéric Hohenzollern, burgrave de Nurenberg, favori de l'empereur Louis de Bavière, adversaire des Habsbourg. Elle accrut lentement son domaine jusqu'au jour précisément où elle organisa cette industrie de la guerre.

Frédéric-Guillaume Ier qui régna sur la Prusse de 1713 à 1740, avait, comme l'a fort bien dit M. Georges Blondel, ce parfait connaisseur des choses d'Allemagne, deux passions: celle de l'or et celle des soldats. Il transforma sa cour en caserne, à tel point qu'on le surnomma le roi-soldat, ou le caporal-roi; de 45,000 hommes à son avènement, il porta l'armée prussienne à 64,000 hommes en 1725 ; elle atteignait à sa mort 84,000 hommes ; cette armée fut l'instrument essentiel de la grandeur de la Prusse.

Le roi avait le culte des beaux soldats, des superbes grenadiers, et il s'était constitué une garde de géants ; ses racoleurs allaient les chercher dans les coins les plus reculés de l'Europe et le roi les payait au poids de l'or; l'Irlandais Kirckland reçut par exemple 7,553 thalers. On les lui recrutait partout; un étudiant de la faculté de théologie de Halle, un futur pasteur fut enlevé en plein jour par des racoleurs prussiens, parce qu'il était bel homme et, à la faculté qui protestait, Fdédéric-Guillaume Ier répondit : *Nicht raisonnieren*, "pas de raisonnements". L'Allemagne a souvent entendu cet argument essentiellement prussien.

En attendant, lorsque Frédéric-Guillaume Ier mourut, il laissait à son fils, Frédéric II, une armée avec laquelle celui-ci put remporter les victoires de la guerre de Sept Ans et mériter les éloges dithyrambiques de Voltaire, courtisan éhonté des vainqueurs de sa patrie. Frédéric II, "le roi prussien par excellence", avait, tout comme les autres, connu pendant sa jeunesse la férule du caporal-roi.

Les démêlés de Frédéric II avec son père ont été racontés par M. Lavisse, dans un livre qui est l'une des meilleures productions de l'école historique française : comme Frédéric II essayait d'échapper par la fuite à cette rude discipline, il fut enfermé dans la citadelle de Küstrin, sans meubles, sans livres, sans lumière, avec une Bible pour toute distraction ; son complice, le lieutenant Katte, fut mis à mort.

Malgré cette aventure, "le colonel Fritz" sut tirer parti de l'arme que lui avait forgée son père et, à Rosbach, l'armée prussienne fit merveille contre ces "Welches" dont Voltaire raillait si patriotiquement les malheurs; il est vrai que son ami d'Alembert, un autre philosophe, écrivait à Frédéric II qui lui avait envoyé son portrait, qu'il le mettrait au chevet de son lit, en guise de crucifix et de bénitier! les philosophes mettaient évidemment de la philosophie dans le patriotisme.

L'armée de Frédéric-Guillaume Ier et de Frédéric II connut, elle aussi, par un juste retour des choses d'ici-bas, les heures malheureuses, lorsqu'à Valmy elle dut reculer devant les jeunes cohortes de la République première et surtout en 1806,lorsqu'elle s'effondra dans les désastres d'Iéna et d'Auerstadt, livrant en six semaines la Prusse entière au vainqueur.

L'orgueil prussien n'a pas oublié cette cruelle blessure: nous l'avons eu votre Berlin et il tint alors dans la main de nos grenadiers, tant il était petit, tant ils étaient grands.

Malheureusement, le royaume de Prusse trouva un homme de génie et de persévérance, Stein, qui le refit (lire le beau travail de M. Cavaignac sur la formation de la Prusse contemporaine); les chants de haine des poètes allemands inspirés par les leaders prussiens guidèrent les uhlans de Blücher sur la route de Paris.

L'industrie prussienne, cette industrie de la guerre si florissante au XVIIIe siècle, était toutefois quelque peu désorganisée et il fallut plus d'un demi-siècle pour la remettre sur pied.

L'artisan quelque peu oublié de l'industrie militaire fut Roon; à tout seigneur tout honneur, et il serait injuste de laisser dans l'ombre la figure de ce rénovateur du militarisme prussien; la guerre actuelle n'est-elle pas, dans une certaine mesure, la conséquence de son oeuvre?

C'est la loi de 1814 qui a établi en Prusse le service militaire universel; mais dans l'application, cette loi ne produisait pas tous ses effets, car l'on ne tenait pas compte de l'augmentation de la population et nombre de jeunes gens échappaient à la conscription. L'usine militaire était mal organisée; le célèbre théoricien de la guerre Clausewitz, Edwin von Manteuffel, conseiller de Guillaume, alors régent du royaume, imaginèrent la réforme de 1859, qui devait améliorer les rouages et permettre à la machine de produire tous les résultats que l'on était en droit d'attendre d'elle.

Roon, ministre de la guerre et administrateur de premier ordre, fit sien le projet de Clausewitz et de Manteuffel, le soutint devant la Diète, et, malgré l'opposition parlementaire, le fit triompher. En même temps, il appelait de Moltke à la tête de l'état-major général et introduisait dans l'armement le fusil à aiguille (fusil Dreyse), qui devait tant contribuer à la victoire de Sadowa.

En se ralliant aux idées de Roon, l'empereur Guillaume Ier disait,lors de son avènement au trône, que "la puissance militaire renferme en soi la souveraineté et que les puissances assez faibles pour l'abandonner deviennent la victime des révolutions". Tout le militarisme prussien est là-dedans; on a su persuader au souverain que la paix armée et la guerre sont les seuls soutiens d'un trône et que, la couronne venant de Dieu, c'est défendre Dieu que défendre la couronne: absolutisme, militarisme et piétisme, vertus dominantes des hommes d'État prussien.

Sans Roon et son oeuvre militaire, comment Bismarck eût-il pu mener à bien son oeuvre diplomatique ! L'unité de l'Allemagne au profit de la Prusse est sortie toute armée du cerveau de Roon et de ses collaborateurs.

Notre but de guerre est précisément de fermer la grande usine prussiene, de briser la formidable machine de destruction, montée par Frédéric-Guillaume Ier et par Roon, et de décréter la banqueroute de cette industrie de la guerre qui, pour reprendre la formule de Mirabeau, est l'industrie de la Prusse.

En composant le "Tannhauser", Wagner a eu quelque idée de nos buts de guerre: vous vous souvenez de la musique heurtée du premier acte, lorsque le héros se débat au milieu des voluptés cruelles du Venusberg, puis du contraste du gracieux et tendre solo de flûte lorsqu'il se retrouve sur la terre, dans le calme de la nature pacifique et sereine: c'est la traduction musicale de l'opposition entre l'état de trouble d'une Europe et d'une Allemagne où fleurit l'industrie prussienne et l'état de calme, de bien-être, de joie de vivre,d'une Europe et d'une Allemagne délivrées du cauchemar, d'une Europe et d'une Allemagne où la flûte de Watteau remplace le fifre de Brandebourg.

G. SAINT-YVES.

(La Libre Parole).

Haut-de-forme à la mode

De l'*Opinion* :

On a revu, ces jours-ci, des chapeaux hauts-de-forme dans les rues de Paris ! Mais ce n'était que les conscrits de la classe 20 qui s'en amusaient comme d'un couvre-chef grotesque qu'ils mettaient par dérision. Pauvre chapeau haut-de-forme ! Il méritait mieux que l'oubli, quand ce ne serait qu'en souvenir de celui qui l'introduisit en France, et qui n'était autre qu'un Américain. Ce fut, en effet, Franklin, qui arriva à Paris le 11 avril 1790 coiffé d'un chapeau haut-de-forme à larges bords. Immédiatement les chapeliers parisiens fabriquèrent des chapeaux semblables à ceux du grand homme et, comme l'illustre Américain représentait la liberté, ce furent les révolutionnaires qui adoptèrent, les premiers, le couvre-chef. Et comme les révolutionnaires l'avaient adopté, les gouvernements allemands le prohibèrent jusqu'en 1840. Ainsi l'histoire du chapeau haut-de-forme est un peu l'histoire du dix-neuvième siècle.

Un coin du front... à Londres

De nouvelles obligations de guerre vont être lancées en Angleterre. Or, le public étant un enfant, il faut, pour l'attirer, l'amuser.

Donc, raconte le *Figaro*, pendant la campagne qui va s'ouvrir à Londres pour le second million de livres d'obligations de guerre, Trafalgar Square offrira un spectacle aussi original qu'imprévu.

Il figurera aussi exactement que possible un village de notre front. Les fameux lions de Nelson, les statues qui peuplent le square seront camouflées en églises en ruines, en chaumières bombardées. Les becs de gaz eux-mêmes représenteront des arbres décapités par la mitraille. Tranchées et boyaux serpenteront parmi le paysage ravagé. Un panorama représentant le *no man's land* servira de toile de fond à ce tableau désolé. Des canons seront braqués contre Londres. Enfin les visiteurs devront cheminer par les boyaux afin d'aller verser leurs souscriptions aux bureaux installés dans des cagnas parmi les ruines.

L'industrie politicienne

De Lysis, dans la *Démocratie Nouvelle* :

Notre plus grand mal est l'industrie politicienne.

Elle est antidémocratique, puisqu'en recréant dans le pays une classe de privilégiés parasites à qui tout est permis, elle viole les sentiments de justice et d'égalité chers aux Français.

Elle est antinationale, puisqu'en chassant de l'Etat toute autorité, toute compétence, en s'alimentant des divisions, du relâchement, de l'indiscipline, en arrêtant partout l'activité, l'initiative, elle mène le pays à sa perte.

Elle est antisociale, puisqu'en trompant le peuple, en le circonvenant par de fausses promesses, ce qu'elle prépare inévitablement au bout d'un temps plus ou moins long, c'est son asservissement, sa misère.

FEUILLETON DU NATIONALISTE

Les CHASSEURS D'ÉPAVES

par Georges PRICE

(Suite)

Et alors nous nous levons les uns après les autres, comme pour nous dégourdir les jambes; nous nous rapprochons de la porte, mine de rien, et tout d'un coup, mes amis, tout d'un coup nous sautons dehors, nous fermons vivement, et nous clavons les fantassins dans le violon; oui, nous les clavons !

— C'est sûr que nous les avons clavés, les mâtins !" affirma Penguern.

Là-dessus tous les assistants partirent d'un immense éclat de rire, en se représentant l'ahurissement des malheureux fantassins clavés dans le violon. Les uns riaient avec exubérance, en se martelant les cuisses de coups de poing; les autres riaient silencieusement, en serrant dans leurs mâchoires contractées les tuyaux de leurs courtes pipes. Les autres souriaient sentencieusement, les paupières plissées, la commissure des yeux en patte d'oie, en dilettanti qui croient ou ne croient pas, mais qui trouvent la chose amusante. Et le plus curieux, c'est que, les uns comme les autres, entendaient cette véridique histoire au moins pour la vingt-septième fois, et toujours avec un nouveau plaisir. Cette douce tolérance permettait, en effet, à chacun de replacer un souvenir que les autres avaient également écouté vingt-sept fois avec les mêmes marques de gaieté ou d'approbation.

Au moment où le narrateur terminait son récit, Poulpiquet fit son entrée.

" Ah ! te voilà, mon vieux ! dit Halgouët. A la bonne heure ! Nous allons boire une bonne bouteille de vallet, et nous allons causer.

— Mon cher Halgouët, répondit Poulpiquet, si tu le veux bien, nous boirons la bouteille sans doute, pour ne pas te désobliger. Et puis après nous rentrerons chez toi, parce que j' te parler très sérieusement. "

en disant ces mots, le matelot avait un air particulièrement grave.

" Diable ! fit Halgouët. Tu as donc du nouveau ?

— Tu verras. "

On expédia rapidement la bouteille, et, un quart d'heure plus tard, les deux amis, la pipe aux dents, s'asseyaient seul à seul dans le modeste mais confortable logis du patron pêcheur.

"Tiens, dit Poulpiquet, voici ce que j'ai trouvé en rentrant dans ma cambuse. "

Et il tendait une lettre à son compagnon, qui en lut tout haut le contenu.

Londres, le 30 avril 1893.

" Si le matelot scaphandrier Yves Poulpiquet est actuellement libre d'engagement, le capitaine Soriano lui en offre un aux conditions suivantes : contrat d'un an, à trois cents francs par mois; gratifications pour les descentes exceptionnelles; part dans les bénéfices. L'entreprise est parfaitement honorable.

" M. Poulpiquet trouvera sous ce pli un chèque de deux cents francs sur la succursale de la Société générale à Vannes. S'il accepte en principe la proposition qui lui est faite, il en touchera le montant et viendra immédiatement à Londres, pour s'entendre définitivement avec le capitaine Soriano. En cas d'impossibilité ou de refus, il voudra bien en informer ledit capitaine en lui retournant le chèque inclus.

" *Signé* : JULIO SORIANO.
" 122, Strand, W. D.
LONDON. "

" Voilà le chèque, ajouta Poulpiquet en tournant dans ses doigts la petite feuille de papier oblongue, teintée de rose.

— Alors tu vas me quitter ?

— Dame, que veux-tu ! Pour un an seulement, c'est là une occasion inespérée. Pense donc, trois cents francs par mois, cela représente trois mille six cents francs pour l'année. Mettons deux cents francs de gratifications, autant de part dans les bénéfices, c'est à peu près quatre mille francs en tout. Comme je suis décidé à devenir encore plus avare, comme tu dis, je ne dépenserai guère plus, pour mon entretien et les menus frais absolument nécessaires, qu'un billet de mille francs. Je puis donc revenir dans douze mois avec un petit magot suffisant pour m'associer avec toi sans que tu en pâtisses

— Evidemment, répondit Halgouët. Tu as raison; mais je t'avoue que je suis un peu étonné que ce capitaine, qui a un nom espagnol et qui t'écrit d'Angleterre, soit venu chercher un matelot français dans un coin de Bretagne.

— Moi aussi. Mais qu'est-ce que ça prouve ?

— Rien, évidemment. Seulement je voudrais bien connaître la nature de cette entreprise pour laquelle on offre de si beaux appointements à un scaphandrier.

— Le capitaine a prévu ta question, puisqu'il a soin d'y répondre d'avance en affirmant, comme tu l'as lu, que l'entreprise est honorable.

— C'est bien cela qui m'inquiète. Crois-tu qu'un brave capitaine français, désireux de t'embaucher, aurait jugé à propos de faire dans sa lettre une telle profession de foi ? Il ne lui serait même pas entré dans l'idée que tu pusses douter de son honorabilité. Mais enfin tu es assez grand garçon pour ne t'embarquer qu'en connaissance de cause.

— Naturellement. Remarque bien que je n'accepterai définitivement qu'une fois à Londres, et là je saurai à quoi m'en tenir.

— Quand pars-tu ?

— Dès demain matin, par le train de 6 heures. Je m'arrêterai à Vannes pour toucher le chèque, et je reprendrai le chemin de fer pour me rendre à Dieppe, où je trouverai le bateau de New-Haven.

— Eh bien ! mon vieux, buvons un dernier verre à la réussite de ton voyage, et rentre chez toi, si tu veux dormir quelques heures. Pour prendre le train de Questembert à 6 heures, il faut partir d'ici à 4 heures et demie. T'es-tu précautionné d'une carriole ?

— Pas encore.

— Je m'en charge, ne t'inquiète de rien. Il va sans dire que je te ferai un bout de conduite. "

Le lendemain matin, les deux amis attendaient sur le quai de la station de Questembert. Ils ne parlaient pas. Poulpiquet était assis, mélancolique, sur sa petite malle, et Halgouët fumait tristement sa pipe. On entendit le sifflet du train.

" Allons, dit Halgouët, voilà le moment. C'est égal, je croyais bien que nous travaillerions toujours ensemble !

— Une année ! balbutiait Poulpiquet, ce n'est pas bien long.

— Dans tous les cas, tu sais que, quoi qu'il arrive, tu auras toujours la meilleure place sur la *Momie*.

—Oui, je le sais, mon bon Jean. Maintenant j'ai encore une dernière chose à te demander.

—Je la connais, et tu n'as besoin de me rien dire. Pendant que tu ne seras pas là, je veillerai sur la famille de ta fiancée, et je m'arrangerai pour qu'ils aient toujours tout le nécessaire.

—Merci, tu me porteras cela en compte.

— C'est bon. Surtout donne-moi des nouvelles.

— N'aie pas peur. Au revoir, ami.

— Au revoir, frère. "

Les deux hommes échangèrent une vigoureuse étreinte, et Poulpiquet partit, en faisant avec son béret, à travers la portière, de longs signaux d'adieu à son compagnon, qui, en proie à quelque sombre pressentiment, le suivait tristement des yeux.

IV

LE BATEAU DE DOUVRES

Halgouët fut mélancolique toute la journée. Tout en rendant justice au sentiment de fierté auquel avait obéi son vieux camarade, il trouvait absurde de s'en aller courir le monde, quand on avait la vie assurée et un modeste avenir en perspective rien qu'en restant auprès d'un ami dévoué. Pour couper court à ses réflexions moroses, il décida qu'il prendrait la mer le lendemain. En attendant, il s'occupa de tenir la promesse qu'il avait faite à Poulpiquet, et fit une visite à la maisonnette qu'habitait le père Queinec, avec sa fille Anne-Marie et les deux petits frères de celle-ci. Le père Queinec avait été matelot; mais, dans une dernière campagne, il était tombé à la mer par une nuit glaciale, et, s'étant accroché à une bouée, avait attendu pendant près de six heures que la lumière du soleil permît de le retrouver et de le repêcher. Ce bain prolongé dans l'eau très froide lui avait laissé des douleurs, qui peu à peu en vinrent à le rendre absolument perclus desjambes. Le pauvre Queinec lutta de son mieux. Très adroit, il trouvait le moyen, malgré son infirmité, de gagner quelque argent comme voilier. Quand il manquait d'ouvrage, ce qui arrivait souvent en raison du petit nombre de barques attachées à l'humble port, il fabriquait des modèles de navires, que lui achetait un marchand de Nantes. Anne-Marie était couturière. Les deux garçons, avant ou après les heures d'écoles, pêchaient des crabes, des moules, des palourdes et des crevettes roses. Ces industries, malgré leur diversité, étaient peu lucratives; et, en dépit de toute l'activité d'Anne-Marie, la misère, dignement supportée, faisait souvent son entrée dans le logis de Queinec. Très fier, l'ancien matelot aurait refusé tout ce qui eût pu ressembler à une aumône. Aussi, en allant le visiter, Jean Halgouët se mit-il l'esprit à la torture pour imaginer un moyen de lui venir en aide. Il ne trouva rien de définitif et se borna à demander à Queinec de lui faire, pour orner sa maison, un beau modèle de son bateau *la Momie*, que le vieux marin pouvait voir de sa fenêtre.

Le soir, pour se distraire, il s'en alla dîner avec quelques camarades dans une auberge de Muzillac. Puis il rentra chez lui de bonne heure. On devait appareiller à 2 heures du matin.

Or, en entrant dans sa chambre, la première chose qu'il vit fut une lettre, que la vieille Jeanne avait placée bien en évidence sur sa table. Comme il n'attendait aucune correspondance, il tourna et retourna la missive entre ses doigts et remarqua qu'elle était timbrée de Londres.

" Ah ! par exemple, grommela-t-il, voilà qui est fort. Est-ce que le capitaine Soriano me ferait, à moi aussi, des propositions ? Dans ce cas, du diable si je me dérange ! J'aime mieux ma *Momie*. "

Mais, quand il eut pris connaissance de la lettre, l'expression de sa figure changea, et il relut à trois reprises les lignes suivantes :

" Mon cher Halgouët,

" Vos vieux amis ont besoin de vous pour une œuvre utile, à laquelle ils se sont consacrés. Si vous êtes libre, prenez mercredi prochain, à minuit, le bateau de Calais à Douvres, et venez me retrouver à Londres, jeudi matin à midi. Je vous expliquerai ce dont il s'agit. *Nous* serons heureux de vous avoir avec nous. Bien que je sache que je n'ai pas besoin d'aborder avec vous cette question, j'ajoute que vos intérêts n'en souffriront pas.

" Votre dévoué,
" Owen TOWNSEND.

"94, Kensington Road, W. E.
" LONDON. "

" Voilà qui est curieux, se dit Halgouët. Il paraît que Poulpiquet et moi nous ne sommes pas destinés à faire de vieux os au pays. "

Nous constaterons que le brave garçon n'envisagea pas un instant la possibilité de se dérober à l'invitation de sir Owen. Le souvenir de l'extraordinaire aventure à laquelle ils avaient été mêlés l'un et l'autre, la certitude de se retrouver avec ses compagnons de lutte, certitude affirmée par le *nous* souligné dans la lettre de sir Owen, tout lui faisait, à son idée, un impérieux devoir de se rendre à cet appel. Il regrettait seulement que son correspondant n'eût pas été plus explicite et ne lui eût pas donné des renseignements moins laconiques sur la nature et surtout sur la durée du voyage; car il ne doutait pas qu'il s'agit d'un voyage.

Il prit dès le lendemain matin ses dispositions pour une longue absence. Sa première idée fut de désarmer la *Momie*, de la haler à terre, de l'habiller de prélarts, et de la laisser au repos en attendant son retour. Puis il réfléchit qu'elle pourrait ne pas être à l'abri des hautes marées, et qu'il ne serait pas là pour veiller à sa sûreté. Et puis il ne pouvait supporter l'idée de congédier du jour au lendemain son petit équipage, qui allait se trouver bien embarrassé pour gagner sa vie. Alors, comme il avait parmi ses hommes un jeune matelot intelligent et travailleur nommé Landrot, qui préparait, tout en pêchant, son examen de capitaine au cabotage, il se décida à lui laisser la *Momie*, en se réservant une part sur le produit de la pêche. En même temps il assura l'existence de Queinec, qu'il chargea de percevoir sa part, et qu'il institua en quelque sorte le trésorier de l'entreprise, ce qui lui permettait de réserver au vieux marin un salaire fixe.

Satisfait de cet arrangement, il rentra chez lui, et, avec ses habitudes d'ordre d'ancien matelot, il se mit à ranger et à empaqueter, étendant des serviettes sur les piles de linge des armoires, couvrant soigneusement, avec des vieux journaux, les bibelots rapportés de ses voyages, objets disparates, venus de tous les coins du monde et dont chacun lui rappelait un souvenir. Pendant qu'il se livrait à cette occupation, deux êtres tournaient autour de lui avec une égale inquiétude : c'étaient Sésostris et Syrta, le jeune mousse et la chienne danoise. Les yeux bleus du petit Breton se fixaient sur les siens avec la même anxiété que les yeux vérons du grand chien gris, et sous ce double regard Halgouët se troublait et se demandait ce qu'il adviendrait, lui parti, de la bête fidèle et de l'enfant tout seul

" Ah çà ! dit-il avec brusquerie, qu'est-ce que tu as à me regarder comme cela, moussaillon ? Je m'en vais. Eh bien ! après ? Tu resteras ici, tu continueras à loger dans la soupente, et tu as toujours ta place à bord de la *Momie*. Eh bien ! alors ?...

— Ah ! patron Halgouët, je sais bien que vous avez assuré mon sort; mais ça ne fait rien, vous ne serez plus là. Et moi, je n'ai que vous, comme cette pauvre bête. Si vous vouliez nous emmener, " nous deux Syrta " ? On a toujours besoin d'un mousse partout, et un bon chien, ça sert aussi quelquefois.

— Au fait, murmura Halgouët, c'est vrai qu'on a toujours besoin d'un mousse à bord. Pourquoi pas lui ? Quant à Syrta, c'est bien le diable si sir Owen ne me la laisse pas embarquer, quand cela ne serait qu'à cause de son nom. "

Notre ami prenait, en général, assez rapidement ses résolutions.

" Allons, fais tes malles, Sésostris, je t'emmène. "

Cette expression : " Fais tes malles, " était une pure métaphore. En deux minutes, Sésostris, sautant de joie, avait noué dans un immense foulard une vareuse, un pantalon, un suroit, deux chemises de laine, quatre mouchoirs, un vieux biniou dont il jouait au temps où il courait les routes, cinq lignes à pêcher, trois navettes à faire du filet, un paroissien, trois paires de chaussettes, un béret, un bâton de réglisse et une chromolithographie représentant l'amiral Courbet, toute sa fortune. Il s'apprêtait à y joindre une demi-douzaine de sardines fumées, lorsque Halgouët l'arrêta en lui représentant qu'on trouverait des vivres en route. Syrta, qui était un véritable chien de matelot, se régala des six sardines.

Toutes ses dispositions ainsi arrêtées, le patron de la *Momie* réunit ses hommes dans un confortable repas, visita une dernière fois son cher bateau, qu'il recommanda à Landrot, et, escorté de ses deux compagnons, reprit le chemin que trois jours auparavant il avait suivi avec Poulpiquet, sans se douter qu'il fût lui-même aussi près de faire " cette folie de courir le monde quand on pouvait vivre tranquille au pays ".

Le mercredi soir, ponctuellement, à minuit, Halgouët, Sésostris et Syrta se promenaient sur le quai de la gare maritime de Calais, attendant le départ du bateau *l'Empress-Victoria*.

Le temps était épouvantable. Le vent soufflait en tempête. La mer était si mauvaise, qu'on se demanda un instant si le steamer, qui, portant les dépêches, a l'habitude de partir par tous les temps, ne retarderait pas sa sortie. Beaucoup de passagers, pris de peur, restèrent à Calais. Les plus hardis, une fois à bord, s'enfermèrent dans les cabines ou se réfugièrent hâtivement dans les salons. Halgouët exigea que Sésostris y descendit; quant à lui, il resta, avec Syrta, sur le pont entièrement désert.

Le voyage de Calais à Douvres est court; mais, par les gros temps, ce passage de l'étroit boyau de la Manche, où il semble que les eaux de la mer du Nord viennent heurter les flots de l'Atlantique, est une des plus désagréables traversées qui existent. Halgouët, sans souci des embruns qui lui fouettaient la figure, sa coiffure enfoncée jusqu'aux oreilles, son grand caoutchouc l'enveloppant, s'appuyait au plat-bord et fumait sa pipe, tout en regardant, avec un vrai plaisir de marin, les énormes houles qui par moments prenaient le steamer en flanc et l'élevaient de telle sorte sur leur dos que les aubes battaient l'air à vide et se replongeaient ensuite, à la retombée, dans l'eau qu'elles faisaient jaillir, avec un bruit de tonnerre, en gigantesques jets d'écume.

A un moment donné, comme, arc-bouté sur ses jambes, il cherchait un abri pour rallumer sa fameuse pipe, il s'aperçut avec étonnement qu'il n'était plus seul, et que deux passagers, encapuchonnés des pieds à la tête, étaient venus à quelques pas de lui s'accrocher aux haubans. Les deux hommes, au milieu de la rafale, semblaient causer très tranquillement en échangeant de courtes phrases dans l'oreille l'un de l'autre, la main placée en porte-voix devant la bouche.

" Eh bien ! se dit-il, voilà des gaillards qui n'ont pas froid aux yeux. Ces gens-là ne doivent pas être des terriens. "

Il arriva près de la machine, passa son bras autour d'une des colonnettes de la galerie, et se mit en devoir de battre le briquet. A ce moment il se trouvait complètement éclairé par une lampe électrique. Tout à coup un son frappa son oreille.

" Tiens, dit-il, c'est singulier, je jurerais que je viens d'entendre mon nom. C'est drôle ce que le vent, soufflant dans les cordages, produit des illusions. Je me rappelle qu'un jour, à plus de trois cents milles au large, j'ai parié que j'entendais le son des cloches. "

Mais un nouvel appel retentit. Cette fois, il n'y avait pas à s'y tromper, on avait bien appelé Halgouët, et l'on avait même ajouté, après son nom, son sobriquet de Quosé.

Halgouët lâcha la colonne et se dirigea à grand'peine vers les deux personnages qu'il avait remarqués. Il dut se cramponner au cabestan dans un énorme coup de tangage. Puis il reprit son aplomb, et, entre deux oscillations de roulis, vint saisir tout juste à temps un hauban de fer à côté des deux passagers.

" Eh ! oui, c'est lui ! s'écria l'un.

— Parbleu ! c'est bien lui ! dit l'autre.

— Commandant ! docteur ! c'est vous ! répondit Halgouët suffoqué. Ah ! que je suis heureux de vous retrouver !

A vrai dire, je m'y attendais bien un peu, mais pas si tôt. Aussi je me disais, en vous voyant tranquillement installés sur le pont par ce satané temps : Voilà des particuliers qui doivent avoir une fière habitude de la mer. Cette malice ! c'étaient le commandant de Malher et le docteur Sergeant ! "

La moitié de cette belle tirade s'était perdue dans le bruit du vent. La conversation devenait difficile. Le commandant émit l'idée de descendre au salon, et ses compagnons le suivirent.

L'aspect du salon était lamentable. Les passagers étaient affalés sur les banquettes comme des paquets. De temps à autre, une voix geignarde implorait le *steward* et réclamait du *soda-water*. Sous les couvertures, on voyait apparaître, à demi enfouies, des figures décomposées, des têtes hérissées, des moustaches piteuses, des mains qui se convulsaient à chaque fonçure du navire. Des femmes, ayant à peine la force de se plaindre, laissaient échapper des miaulements plaintifs et s'essuyaient le front avec les rubans de leurs chapeaux. Un gros gentleman était allongé sur le dos, le bras pendant. Syrta, qui, contre tous les règlements, avait suivi son maître, jugea à propos d'aller flairer le malheureux. Et alors ce fut pitié de voir cet honnête voyageur balancer sa main, comme pour chasser une mouche, en disant, en murmurant, sur une seule note en mineur :

" *No dogs !... No do do-o-o-ogs !* "

Près de l'entrée, un grand monsieur très correct s'efforçait de faire bonne contenance. Il tenait d'une main un petit flacon de sels et de l'autre une petite fiole de rhum. Il ne délaissait les sels que pour faire appel au rhum, et réciproquement. A côté de lui se trouvait un jeune homme très brun, qui résistait mieux, bien qu'assez pâle.

" Ah ! monsieur Novellarès, disait le monsieur correct, ah ! je suis bien malade, bien malade !

— Mon pauvre monsieur Siffadaux, répondait le jeune homme, comme je suis fâché ! Dire que c'est pour nous ! Respirez des sels, monsieur Siffadaux, respirez-en bien.

— J'en respire, j'en respire beaucoup; mais ça ne m'empêche pas d'être malade, bien malade !

— Buvez un peu de rhum, mon bon monsieur Siffadaux...

— J'en bois, je ne fais que ça ! Jamais je n'ai bu autant de rhum ! Si mes élèves me voyaient, monsieur Novellarès !... Et encore, mes élèves, ce ne serait rien; mais leurs parents ! Si leurs parents me voyaient boire tout ce rhum ! Et dire que malgré ce rhum je suis malade, bien malade ! Ah ça ! on n'arrivera donc jamais ?... Quel bateau ! quel sabot ! il ne marche pas... Il y a au moins trois heures que nous sommes partis !

— Un peu de patience, répondait le jeune homme, qui lui-même n'était pas très fier, à l'infortuné Siffadaux; un peu de patience, il n'y en a plus que pour vingt minutes.

— Vingt minutes !... "

Et Siffadaux, navré, porta en même temps à sa figure les sels et le rhum, ce qui fit qu'il respira du tafia et avala de l'acide acétique.

Halgouët les considéra avec une douce pitié. Il s'assit près de la table, sur un des fauteuils tournants, après le commandant et le docteur. Les capuchons s'étaient abaissés, et l'on voyait en pleine lumière la belle et énergique figure du lieutenant de vaisseau Georges de Malher et la physionomie fine et vivante du médecin de marine Lucien Sergeant.

" Ainsi, dit l'officier, mon brave Halgouët, vous allez être des nôtres ?

— Ma foi, commandant, j'ai reçu une lettre de sir Owen, dans laquelle il voulait bien me dire qu'il avait besoin de moi. Dans cette lettre il y avait un certain *nous* qui m'a fait penser que je vous retrouverais tous les deux, et alors je suis parti, bien que je ne sache pas un traître mot de ce que je vais faire.

— Comment ! Mais vous ne lisez donc pas les journaux ?

— Les journaux ? A Biliers, nous les recevons trente-six heures en retard. Et puis, comme je suis en mer à peu près cinq jours sur sept, je n'ai pas beaucoup le temps de lire.

— Eh bien ! s'il en est ainsi, nous vous expliquerons ce dont il s'agit. Seulement, comme c'est un peu long et qu'on est assez mal ici pour causer, nous remettrons l'explication jusqu'au moment où nous serons en chemin de fer, d'autant plus que nous sommes arrivés, si je ne me trompe. Oui, mon brave Halgouët, nous allons encore naviguer, et naviguer ensemble.

— C'est un voyage intéressant ?

— Extraordinairement. Mais, tenez, voilà que nous entrons dans les eaux calmes. Nous sommes à Douvres. Montons vite. Avez-vous des bagages ?

— Une valise. Mais j'ai autre chose.

— Quoi donc ?

— Un galopin, qui se sert précisément de ma valise comme d'un oreiller. Attendez que je le réveille. Allons, hop ! Sésostris !...

— Sésostris ?

— Oui, je l'ai appelé comme cela en souvenir de notre petite excursion dans la vieille Egypte.

— Et qu'est-ce que vous allez faire de ce gamin-là ?

— Ma foi, c'est de la graine de fin matelot. Il était embarqué comme mousse à bord de la *Momie*, vous savez, ma belle barque que je viens de quitter. Ça n'a ni père ni mère, ça n'a que Jean Halgouët. Alors, comme j'allais partir, il m'a fait remarquer qu'on a toujours besoin d'un mousse. J'ai pensé que, puisque je serais avec vous, il pourrait venir.

— Et vous avez eu raison, Halgouët. "

Le mousse dormait à poings fermés. Le mouvement du navire n'avait eu d'autre effet sur lui que de le faire ronfler comme un tuyau d'orgues.

" Où sommes-nous ? demanda l'enfant en se frottant les yeux.

— Pour le moment en Angleterre, et après ça où il plaira à ces messieurs ! Ça ne peut être que sur une bonne route, et tu peux te vanter d'en avoir une chance ! "

V

LES REVENANTS DE L'OCÉAN

Nos amis se réconfortèrent solidement au buffet de Douvres, avec ce robuste appétit qui est le privilège des gens de mer. Après vingt minutes consacrées au déchargement des bagages, ils se retrouvèrent tous confortablement installés dans un compartiment de première classe. Le hasard plaça à côté d'eux le monsieur correct qui avait été si sérieusement éprouvé par le mal de mer et son jeune compagnon, c'est-à-dire l'estimable Rémy Siffadaux et le fils du général Novellarès.

Ce voisinage gêna d'abord un peu nos voyageurs. Mais Georges de Malher réfléchit qu'après tout, ce qu'il avait à dire à Halgouët n'avait rien de secret, puisque le projet qui les amenait tous trois en Angleterre avait été exposé dans presque tous les journaux. Il mit donc son ancien matelot au courant de l'entreprise, et lui développa en même temps le but proposé et les moyens à employer pour l'atteindre.

" Vous savez, dit-il, que sir Owen Townsend a gardé une profonde impression de la catastrophe dans laquelle nous avons failli périr. Depuis cette époque, l'attention de cet homme, si passionnément épris de toutes les choses de la mer, s'est portée avec persistance sur la question des abordages. Ce problème, malheureusement, est toujours d'actualité. Récemment encore, l'épouvantable naufrage d'un transatlantique allemand, l'*Elbe*, coulé à la suite d'un abordage avec le steamer anglais *The Grathic*, et dans lequel trois cent quatre-vingts personnes ont péri sur les quatre cents qui montaient le navire, a causé dans le monde entier une indescriptible émotion.

" Or les abordages sont déjà à redouter lorsqu'il s'agit de deux navires en bon état, montés par un équipage d'hommes valides et dirigés par des officiers expérimentés, qui suivent scrupuleusement les règlements internationaux; mais combien ne le sont-ils pas davantage lorsque l'un des deux navires flotte au hasard sur l'Océan, sans direction et sans signaux, constituant une sorte de récif mouvant soit à la surface, soit entre deux eaux, lors qu'en un mot c'est une épave, triste débris d'un autre naufrage, qui vient sournoisement, sans que rien annonce son approche si elle flotte à quelque profondeur, sans qu'on puisse l'apercevoir à temps par la brume si elle surnage, qui menace la route des navires marchant à une allure de seize nœuds, et exposés à les heurter par conséquent avec une vitesse de huit à neuf mètres à la seconde. Il y a là pour la navigation un danger permanent, dont tous les hommes de mer se sont occupés.

— Mais, demanda Halgouët, ces épaves sont-elles donc en si grand nombre, qu'elles constituent, dans l'immensité des mers, un péril aussi menaçant ?

— Non, si vous considérez, comme vous le dites, l'immensité des mers; oui, si vous vous occupez des routes, aujourd'hui nettement définies et délimitées, en raison des progrès de la science, que suivent les navires à travers les océans. La rigidité des lignes de parcours adoptées est telle, que l'on peut, à l'heure présente, assimiler les navires à des voitures suivant un chemin de grande communication. Or voyez ce qui se passerait sur nos routes départementales si des véhicules sans maître erraient, nuit et jour, dans l'obscurité ou dans les brouillards, traînés par des chevaux sans guides. Toutes proportions gardées, cette comparaison est rigoureusement juste.

" A plusieurs reprises des collisions ont eu lieu, notamment sur la ligne du Havre à New-York, entre les transatlantiques et des épaves. Il n'est pas de bateau qui fasse une traversée sans en apercevoir quelques-unes. Les rapports des capitaines sont pleins de ces funestes et sinistres apparitions. Certains, parmi ces revenants de la mer, ont une histoire et sont à peu près retrouvés par tous les navires. C'est ainsi que, dans une douzaine de rapports de navigateurs appartenant à toutes les nationalités, on relève le nom de l'*Amsterdam*, grand quatre-mâts hollandais coulé voici tantôt trois ans dans les parages de Terre-Neuve par le *Kœnig-David*, de Brême, qui put recueillir l'équipage. Il en est de même du *Cervantès*, voilier du port de Santander, abandonné à la suite d'une énorme voie d'eau; du trois-mâts anglais *le Fox*, incendié jusqu'à la flottaison, et dont la carène noircie a été aperçue plus de vingt fois; du trois-mâts-barque *Rainbow*, également anglais, démâté par un cyclone et à moitié éventré par les coups de mer; du brick français *Jean-et-Amélie*, de Saint-Nazaire, qui, également démâté, rasé comme un ponton, privé de gouvernail, erra pendant quarante jours et fut rencontré par un baleinier à hauteur du cap Charles, alors que les matelots qui le montaient n'avaient plus ni eau ni vivres depuis trois jours; le baleinier essaya de le remorquer, mais les amarres se rompirent, et l'infortuné brick erre à la dérive. Je pourrais citer encore le trois-mâts norvégien *Scandinavia*, sabordé par son propre équipage à la suite d'une révolte; le steamer argentin *Constitucion*, dont les bordages pourris de vétusté s'ouvrirent dans une tempête; le baleinier *Sainte-Lucie*, de Dunkerque; le navire-citerne américain *Liberty*, qui transportait des pétroles, et une infinité d'autres dont le nom m'échappe, mais qui tous ont été vus souvent d'assez près pour qu'on pût distinguer les noms à demi effacés inscrits sur leurs couronnements. Et je ne parle pas des innombrables épaves anonymes, de toutes dimensions, dont on ignore l'état civil. Je laisse de côté toutes celles qui se maintiennent à de petites profondeurs et ne décèlent leur présence que par le choc dangereux de leur masse contre les œuvres vives des bateaux en cours de route.

— Mais comment ces épaves ne coulent-elles pas à fond ? demanda Halgouët. On y va pourtant, au fond. Nous en avons fait l'expérience à bord du *Sirius*, commandant.

— Les unes sont en bois et surnagent en vertu de la densité du bois, après que, dans les multiples évolutions imprimées au navire autour de son axe par les flots, la cargaison alourdissante s'est séparée de lui. Dans d'autres cas, c'est la cargaison elle-même qui, sous l'impulsion des gaz dégagés sous l'action de l'eau de mer, fait l'office de flotteur, les bulles de ces gaz s'emprisonnant entre les matières que l'eau gonfle jusqu'à créer dans la masse une infinité de cellules presque étanches. Ce qui est certain, c'est que beaucoup de ces épaves flottent, et nous serons certainement amenés, au cours de notre campagne, à trouver l'explication de ce singulier phénomène.

" Mais ce qui est extraordinaire, c'est que les nations intéressées n'aient pu arriver encore à se mettre d'accord pour une action commune en vue de débarrasser de ces obstacles la navigation de l'Atlantique. Les capitaines des compagnies privées, toujours préoccupés d'accomplir leur trajet dans le plus court espace de temps possible, se contentent de dévier légèrement de leur route pour éviter l'épave. Quant aux vaisseaux de la marine militaire, c'est très rarement que, si le temps est beau et s'ils sont en avance, ils se risquent à mettre une embarcation à la mer pour aller planter une cartouche de dynamite au flanc d'une carène qui flotte la quille en l'air. Neuf fois sur dix, d'ailleurs, l'effet de l'explosif est à peu près nul dans ces bois devenus pâteux, qui crèvent à peine à la détonation et continuent quand même à surnager. Un jour, le *Washington*, grand croiseur cuirassé des Etats-Unis, se lança à toute vapeur contre le *Jean-et-Amélie*, qu'il avait essayé deux fois sans succès de faire sauter. L'éperon s'enfonça de trois mètres dans les bordages pourris; l'épave ne coula pas; mais, en revanche, toute la verrerie et la vaisselle du bord fut endommagée par le choc, des cloisons se disjoignirent; les machines, ce qui était plus grave, furent avariées, et le commandant du croiseur ne jugea pas à propos de renouveler l'expérience.

" Et les épaves continuent toujours à menacer les marins. Par les gros temps, elles surgissent subitement dans l'obscurité de la nuit, enlevées par les larges houles, avant qu'on puisse les éviter; elles s'abattent, comme de gigantesques béliers, sur les parois des navires, brisant les embarcations, les aplatissant contre les préceintes sous leurs porte-manteaux, défonçant les bordages, arrachant les porte-haubans, lorsqu'elles prennent le navire de flanc; émoussant les étraves, éventrant les bossoirs, fracassant les beaupré, lorsqu'elles l'abordent par l'avant; faussant les hélices, emportant les gouvernails, lorsqu'elles l'assaillent par l'arrière.

" Or, ce que les nations civilisées n'ont pas fait, sir Owen, lui, a résolu de le faire. De même qu'on entretient les routes de terre, il veut assurer la liberté du passage sur les grandes voies de l'Océan, et, comme il nous l'a dit lorsque, pour la première fois, il nous a exposé son projet, il veut devenir ce qu'il appelle modestement un cantonnier sur l'Océan.

— Cela ne m'étonne pas de la part de sir Owen, qui est bien l'un des hommes les plus généreux que je connaisse; mais comment s'y prendra-t-il pour mener à bien cette difficile entreprise ? Il lui faudra un navire spécial, pourvu d'engins particuliers, aménagé suivant des principes nouveaux. Il lui faudra un équipage de choix, relativement nombreux, et la croisière de ce navire sera en outre forcément longue. Or, pour réaliser un tel programme, il faut beaucoup d'argent. Je sais bien que sir Owen est fort riche; mais encore...

— Sir Owen a une assez belle fortune, en effet, répondit Georges, mais pas aussi considérable qu'on le dit. On l'a cru très riche, parce qu'il possédait un très beau yacht, *l'Investigator*, que nous ne connaissons que trop. Mais cette belle et coûteuse fantaisie scientifique absorbait le plus clair de son revenu, et son train, à terre, est relativement modeste. Aussi n'aurait-il pu, avec ses ressources personnelles, pourvoir seul aux besoins de l'expédition, qui sont évalués à environ trois millions. C'est pourquoi il a fait annoncer son projet par la voie de la presse, dans tous les pays du monde, en organisant une souscription, en tête de laquelle il s'est inscrit lui-même pour trente mille livres sterling (750 000 francs), ce qui a déjà fait une brèche considérable à sa fortune personnelle. Sa Majesté la reine Victoria a souscrit personnellement pour cinq mille livres (125 000 francs). Le président de la République française a envoyé cinquante mille francs. Le branle une fois donné, les dons ont afflué, venant des chambres de commerce des villes maritimes, des amirautés des différents pays, des armateurs, des compagnies d'assurances maritimes; et aujourd'hui le capital nécessaire est, à peu de chose près, entièrement souscrit.

— Ce que ne dit pas le commandant, interrompit le docteur Sergeant, qui jusque-là avait écouté en silence, c'est que lui-même a vendu quelques fermes pour contribuer au succès de l'entreprise.

— Naturellement; je ne pouvais pas laisser mon oncle marcher tout seul; mais cela importe peu. On a donc mis immédiatement sur chantier un bâtiment spécial, dont sir Owen et moi, assistés d'un des plus éminents ingénieurs de la marine française, avons établi les plans. Ce navire, qui a été mis à l'eau il y a un mois et complète en ce moment son armement, s'appelle le *Scavenger*. Vous le verrez dans quarante-huit heures à Liverpool, et vous jugerez, vous qui êtes un matelot expérimenté, de ses aptitudes à remplir la mission qui lui est assignée. Dès qu'on aura procédé aux essais, nous prendrons la mer, et nous vaquerons à notre besogne de " nettoyeurs " de la mer; besogne dont l'humilité apparente est singulièrement relevée, à mon sens, par les dangers à courir et par la grandiose utilité du but proposé. Et maintenant, ajouta l'officier, voyez, mon cher Halgouët, si vous voulez être des nôtres.

— Moi, commandant ? mais, sur un signe de vous, j'irais au bout du monde. C'est-à-dire même, ajouta-t-il en se grattant la tête, que je voudrais bien... parce que... vous savez... "

Le pauvre garçon s'arrêta, très embarrassé, dans sa phrase entortillée.

" Quoi donc, Halgouët ? demanda Georges de Malher.

— Voilà, reprit le patron de la *Momie* en s'enhardissant : j'ai encore de côté deux billets de mille francs, que je dois un peu à sir Owen, puisqu'ils proviennent de ma fameuse récolte chez l'orfèvre égyptien de Syrta. Je voudrais bien souscrire aussi moi... si sir Owen consentait à accepter ma modeste obole.

— Mon ami, répondit le commandant, gardez cette somme, vous l'avez bien gagnée; ce sera assez de vous avoir. Il va sans dire que nous vous ferons à bord une situation en rapport avec vos capacités, que je connais, et votre instruction, qui est rare pour un matelot.

— Le fait est, ajouta Sergeant, que vous nous avez été singulièrement utile dans notre excursion souterraine et sous-marine. Vous rappelez-vous la fameuse muraille de granit, par-dessous laquelle vous nous avez fait passer, parce que, seul d'entre nous, vous saviez que les Egyptiens ne faisaient pas de fondations à leurs murailles ?... "

Là-dessus on aborda le chapitre des souvenirs. Et ces trois hommes, qui ne s'étaient pas revus depuis leur retour en France, à la suite des dramatiques circonstances qu'ils avaient traversées ensemble, éprouvaient un plaisir ému à rappeler les angoisses et les effrayantes péripéties de la lutte de vingt jours qu'ils avaient stoïquement et triomphalement soutenue ensemble contre toutes les forces de la nature.

Or, pendant toute la durée de leur conversation, ils n'avaient pas pris garde à l'allure de leurs compagnons de route. Dès les premiers mots qu'ils avaient échangés relativement au projet de sir Owen, Novellarès avait poussé du coude le brave Rémy Siffadaux, qui, accoté contre l'angle du compartiment, s'efforçait de demander à un sommeil réparateur l'oubli des affres de la traversée de Calais à Douvres.

(à suivre)

LES SPORTS

DANS LE MONDE DES QUILLES

CE QUE LES JOUEURS DE QUILLES DOIVENT SAVOIR

Les séries sont interrompues---Les records et les championnats de l'Association de Quilles de Montréal---Les règles du jeu

Les quilleurs sont actuellement inactifs à cause de l'épidémie de la grippe espagnole qui sémit actuellement en notre ville et dans tout le Dominion. L'ordre du Bureau d'Hygiène de fermer les salles de quilles cause un tort considérable aux propriétaires de ces salles d'amusements mais ils comprennent l'importance de combattre ce fléau et ils se conforment, comme tout bon citoyen doit le faire, à l'ordonnance de nos autorités municipales. L'on peut estimer que plus de huit cents joueurs font partie des clubs régulièrement organisés dans la ville de Montréal et depuis quinze jours ces amateurs d'exercices physiques ne peuvent pratiquer leur sport favori.

Dans la métropole le sport des quilles est de plus en plus populaire et aujourd'hui nous comptons quatorze importantes ligues locales. L'Association de Quilles de Montréal (Montreal Bowling Association) doit être placée au premier rang car cette ligue compte déjà huit années d'existence et comprend quarante-deux clubs, dont six dans la classe A, quatorze dans la classe B et vingt-deux dans la classe C. Cette association a pour officiers les quilleurs suivants :

Président : Martin-J. Kaufman.

1er vice-président: Rodrigue Lamoureux.

2e vice-président : Wm.-A. Bryson.

Secrétaire - trésorier : Herbert Dudley.

Directeurs : Ernest Meunier, Napoléon Labelle, Cyprien Désautels et Alexandre More.

Je crois intéresser les lecteurs de cette rubrique en publiant aujourd'hui les records et la liste des champions de l'A. Q. M. depuis sa fondation :

RECORDS.

CLASSE "A".

Pourcentage du club gagnant, Crescent, .813, 1911-12.

Moyenne d'équipe, Crescent, 919.2, 1911-12.

Total en trois parties pour équipe, M.A.A.A., 2978, 1911-12.

Partie simple pour équipe, Bessner, 1077, 1917-18.

Moyenne individuelle, N. Labelle, Champêtre, 191.57, 1911-12.

Total en trois parties, individuel, John Pelletier, Eagles, 697, 1913-14.

Partie simple, individuel, Jim O'Mara, Besner, 297, 1917-18.

CLASSE "B"

Pourcentage du club gagnant, National, .889, 1913-14.

Moyenne d'équipe, M.A.A.A. Stars, 868.2, 1917-18.

Total en trois parties pour équipe, M.A.A.A. Stars, 2865, 1917-18.

Partie simple pour équipe, Strachan, 1047, 1915-16.

Moyenne individuelle, H. Dudley, M.A.A.A. Stars, 188.1, 1916-17.

Total en trois parties, individuel, P. Solmon, Imperial, 678, 1917-18.

Partie simple, individuel, J. Carmichael, B.R.Y.M.C.A. Bleu, 290, 1911-12.

CLASSE "C"

Pourcentage du club gagnant, Cercle Laval, .883, 1917-18.

Moyenne d'équipe, Cercle Laval, 819, 1917-18.

Total en trois parties pour équipe, Cercle Laval, 2735, 1917-18.

Partie simple pour équipe, Cherrier, 1025, 1917-18.

Moyenne invididuelle, E. Archambault, Cercle Laval, 181.4, 1917-18.

Total en trois parties, individuel, J. Horsfall, Caledonia No 1, 667, 1914-15.

Partie simple, individuel, W. Pearson, R.R.Y.M.C.A., 278, 1917-18.

CLUBS CHAMPIONS

CLASSE "A"

M.A.A.A.	1910-11
Crescent	1911-12
Standard	1912-13
Strachan	1913-14
National	1914-15
La Royale	1915-16
Le Cordonnier	1916-17
Crescent	1917-18

CLASSE "B"

St-Louis	1910-11
National	1911-12
R.R.Y.M.C.A. Bleu	1912-13
National	1913-14
Royal Family	1914-15
Strachan	1915-16
Gauthier	1916-17
M.A.A.A. Stars	1917-18

CLASSE "C"

M.A.A.A.	1913-14
Windsor	1914-15
Westmount Y.M.C.A.	1915-16
National	1916-17
Cercle Laval	1917-18

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Tout joueur de quilles doit connaître les règles du jeu, mais malheureusement plusieurs les ignorent et souvent ils commettent des effractions.

Dans le but de renseigner les joueurs de quilles et de leur être utile, je leur met sous les yeux aujourd'hui les règles les plus importantes :

LES BOULES

Les boules ne devront, dans aucun cas, être de plus de 27 pouces de circonférence, ni peser plus de seize livres. L'usage de toute autre boule d'une pesanteur ou d'une circonsférence moindres est permise.

L'usage des boules chargées est interdite.

INSCRIPTION DES JOUEURS

Avant de commencer à jouer, le capitaine de chaque équipe devra faire inscrire, avec ses initiales, chaque joueur en le faisant signer lui-même dans le registre des parties, et à défaut de l'observation de ce règlement le club délinquant devra payer $1.00 d'amende pour chaque offense. Le capitaine sera tenu responsable de chaque effraction à ce règlement.

ROTATION DES JOUEURS.

Une fois le jeu commencé aucun changement ne pourra être fait dans la rotation des joueurs inscrits dans une partie (match).

NOMBRE DE JOUEURS.

On n'aura droit qu'à six joueurs seulement par équipe par série de trois parties et lorsqu'un nouveau joueur arrive il ne peut faire partie de l'équipe que lorsqu'une partie nouvelle commence.

LES PRATIQUES.

Les pratiques seront permises que de 8 heures à 8 heures 15 après quoi la partie devra commencer.

LE CHOIX DES ALLEES.

Dans toutes les parties de ligue le club visiteur aura le choix des allées où il désire commencer à jouer.

JOUEURS EN RETARD.

Tous les membres de l'équipe doivent être prêts à jouer à 8 heures 15 mais si moins que le nombre nécessaire est prêt, le capitaine peut faire jouer tels autres joueurs qu'il a à sa disposition et si les autres joueurs arrivent n'importe quand pendant la partie ils peuvent être ajoutés à l'équipe et commencer à jouer et compter sur le tableau de l'équipe. Une équipe n'ayant pas son complément de joueurs et qui refuse de jouer avec moins que le nombre, perdra, par défaut, la partie sur le point d'être jouée mais si cette équipe devient complète avant que l'ordre de jouer ne soit donnée par l'arbitre telle équipe peut alors jouer dans cette partie.

HORS JEU.

En jouant la boule, le joueur ne doit pas toucher, ou dépasser de son pied, quand une partie quelconque de celui-ci est en contact avec l'allée, la ligne de hors jeu ; aucune partie de sa personne ne doit non plus venir en contact avec aucune partie des allées plus loin que la ligne de hors jeu n'importe quand avant que la boule jouée n'ait atteint les quilles.

Aucun point ne sera compté pour une boule hors jeu et toutes les quilles renversées ou déplacées par cette boule devront immédiatement être remises en place. Une boule hors jeu comptera comme une boule jouée.

EGALITE DE POINTS

Si à la fin du dixième tableau les équipes sont égales dans le nombre de points faits, un autre tableau sera immédiatement joué et le jeu se continuera jusqu'à ce qu'après avoir joué un nombre égal de tableaux une des équipes ait un plus grand nombre de points que l'équipe opposée, ce qui mettra fin à la partie.

L'ARBITRE

Les capitaines choisiront un arbitre qui sera le seul juge et qui décidera de tous les coups faits. Il nommera le vainqueur et signera le registre des parties.

L'arbitre ne peut être changé durant la partie, excepté pour cause de maladie ou du consentement mutuel des deux capitaines.

La décision de l'arbitre sera sans appel excepté dans le cas manifeste d'une interprétation erronée des règles du jeu.

MARQUEURS.

Deux marqueurs seront choisis pour chaque joute (match) par les deux capitaines et il ne sera pas permis de les remplacer au cours de la joute excepté pour incompétence, maladie, ou du consentement mutuel des deux capitaines.

Les marqueurs signeront avec l'arbitre et les capitaines le registre des parties et les nombres de points seront officiels que lorsque ce registre aura été signé par ces officiers.

Les capitaines doivent vérifier le registre avant d'apposer leur signature. Dans le cas où les nombres de points, à la fin d'une partie, ne seraient pas les mêmes, les nombres de points du tableau ou des grandes feuilles, seront officiels.

LES QUILLES.

Au commencement de la saison et à la mi-saison les quilles doivent être neuves.

La pratique pour les deux équipes doit se faire avec des quilles autres que celles employées pour les parties. Des quilles doivent être réservées exclusivement pour les parties de ligue.

* * *

Je ferai connaitre, dimanche prochain, d'autres règles importantes.

O. KOURAN.

Le rapport des opérations de 1917-18, dont nous avons publié les faits principaux, le 2 du courant, fut adopté, consignés officiellement.

Voici quel est le nouveau bureau de direction :

Président — Alex. Wright.

Vice-présidents — Geo. Boyte, H. Grenier.

Secrétaire - trésorier — Edgar Amiot, 52 rue Couillard, tél. 1334.

Ass.-sec.-trés. — Os. Paquet, de Lévis.

ENCOURAGEONS L'OEUVRE DE L'ASS. NATIONAL

L'homme d'après-guerre s'habituera peu à peu à l'idée que les concurrences internationales lui commandent de ne pas laisser sa propre nationalité fléchir en nombre et en qualité devant les autres et qu'en même temps les conditions assez rudes du struggle for life lui commandent de mettre au monde et d'élever des êtres aussi fortement constitués que possible. L'observation des lois de l'hygiène et de la morale l'aidera à satisfaire à ce double commandement, mais ce ne sera une aide quelque peu négative, écartant simplement ce qui nuirait à la nature, ce qui la dégraderait et l'affaiblirait. Une aide positive, une aide propre à magnifier, à fortifier la nature, lui viendra de la culture physique. Plus les nations nouvelles se montreront eugéniques, plus elles seront sportives.

L'oeuvre du National mérite donc l'encouragement de tous les Canadiens français.

PAS D'OPTION SUR LE VICTORIA

Des nouvelles de Toronto nous apprenaient ce matin que les promoteurs de la nouvelle ligue de hockey avaient obtenu une option sur le patinoir Victoria, mais M. Shaw, le propriétaire, interrogé à ce sujet nous a déclaré que la nouvelle était sans fondement car il n'a donné d'option à personne.

"J'ai reçu, dit-il, plusieurs demandes d'informations au sujet de mon patinoir mais rien de définitif n'a été fait avec d'autres que les directeurs de l'Association Inter-Colleges. Cette association fera disputer ses parties au patinoir Victoria cet hiver, et je crois qu'il en sera ainsi de la Ligue de la Cité."

La déclaration de M. Shaw met fin aux rumeurs que les promoteurs de la C. H. L. avaient retenu le patinoir Victoria.

LE CONTRAT DOIT RESTER TEL QU'IL EST

La Commission administrative vient d'adopter une résolution par laquelle elle conteste à la Commission des tramways le droit d'amender le contrat passé entre la ville et la compagnie des tramways, en ce qui concerne les billets des apprentis.

La Commission des tramways a décidé que les billets d'écoliers pouvaient servir aux apprentis de 6 heures du matin à 7 heures du soir, mais qu'ils ne seraient pas valides après ces heures. La Commission administrative prétend que la Commission des tramways n'a pas le droit de changer le contrat passé entre la ville et la compagnie. Ce contrat a été signé par la ville de Montréal et par la compagnie des tramways, et il ne peut être résillié que du consentement des deux parties.

La Commission administrative espère que la résolution telle qu'adoptée par la Commission des tramways sera rescindée immédiatement et ne sera pas mise en vigueur.

INSOUMIS CAPTURÉS

Kingston, 26. — Six insoumis en vertu de la loi du service militaire ont été arrêts hier et conduits sur-le-champ à Kingston. Parmi ces derniers se trouvait un récidiviste du nom de Martin Crivea, venant de Sulphide, Ont. On dit qu'il tira six fois sur un officier militaire, le capitaine Graham, au moment de sa nouvelle arrestation, et que l'une des balles faillit tuer ce dernier.

La prophétie du curé d'Ars

Du *Figaro* :

Elle est intéressante à reproduire, car elle a ce mérite, qui manque à tant d'autres prophéties et pseudo-prophéties, de n'être pas formulée en langage sibyllin ou en style apocalytique :

"Plus tard, il y aura une guerre avec l'Allemagne. Elle sera mieux conduite que la première. Oh! les petits Français, comme ils se battent bien! On laissera les Allemands pénétrer en France, mais on se réunira derrière eux. Ils seront battus, et de tous ceux qui seront rentrés en France, il en rentrera très peu dans leur pays. Alors la France recouvrera ce qu'elle avait perdu et quelque chose de plus."

Cette prophétie est d'un voyant qui était en même temps un saint homme et un bon patriote. On voit qu'il a prévu Joffre, Foch et les chefs admirables qui commandent aujourd'hui "les petits Français", lesquels "se battent si bien". Il a prévu également M. Clemenceau...

Enfin cette prophétie ouvre une large porte à l'espérance, avec le "quelque chose de plus" que ce que la France a perdu en 1870.

LA SITUATION DANS LE MONDE DU HOCKEY RESTE LA MEME

Quoique des rapports contradictoires venant de Toronto et d'Ottawa aient été publiés hier il ne semble pas y avoir beaucoup de changement dans la situation de la Ligue de Hockey Nationale et dans la Ligue de Hockey Canadienne et les magnats sont plus ou moins inactifs depuis quelques jours. Dans la Capitale la situation reste la même mais il appert que des développements importants sont sur le point de se produire. M. E. P. Dey, qui est considéré comme le propriétaire de la franchise du club Ottawa dans la Ligne Canadienne, a déclaré qu'il attendait des nouvelles de la Ville Reine au sujet de l'option qu'il a donnée à Percy Quinn pour son patinoir. Il a renouvelé ses déclarations antérieures en disant qu'il n'était nullement intéressé dans la nouvelle ligue et qu'il ne désirait nullement s'allier avec les promoteurs torontoniens. M. Dey a refusé de donner son opinion sur le conflit qui existe actuellement entre les deux associations professionnelles, cependant il a dit qu'il s'occuperait seulement du patinage et des joutes semi-professionnelles et amateur à son patinoir de l'avenue Laurier.

Le club Ottawa tient la clef de la situation et si le club local n'opère pas il est fort probable que la ligue ne pourra continuer cet hiver. M. Dey a aussi déclaré qu'il aurait peut-être quelques bonnes nouvelles à annoncer d'ici quelques jours.

Il est un fait connu que les Sénateurs sont actuellement en pourparlers avec M. Walter Deisher afin d'obtenir l'usage du patinoir Rideau pour cette saison. Ce patinoir est très bien situé et la surface de la glace est aussi grande que celle de l'Arena mais le nombre de sièges est si limité que l'accommodation du public laisserait à désirer. Le secrétaire Rosenthal a déclaré qu'il ne pouvait discuter les plans du club Ottawa tandis que le président Bates a fait remarquer que la situation sera tirée au clair d'ici quelques jours.

Le président Calder a affirmé que la Ligue Nationale opérerait cette saison et qu'il était impossible pour la nouvelle ligue de s'organiser et que la Capitale sera privée du hockey professionnel cette saison si les Sénateurs ne font pas partie du circuit de la N. H. L.

M. ALEX. WRIGHT ELU PRESIDENT

L'Association de quilles de la cité et du district de Québec, au cours de son assemblée annuelle, a pris plusieurs décisons d'importance dans ce sport. Outre le choix périodique de ses officiers, elle a résolu de se faire incorporer et de réclamer régulièrement les trois trophées qui lui appartiennent et sont détenus de façon illégitime par certaines gens.

On a aussi décidé que lors des joutes de championnat, seuls les équipiers visiteurs seront admis à pratiquer sur les allées pendant les cinq dernières minutes d'attente

Quant à l'eligibilité, tous ceux dont la moyenne est d'au moins 170 devront passer dans la classe A.

Les clubs étaient représentés comme suit, à cette réunion aux salles Frontenac.

Lévis et cercle Chevalier — J.-B. Dorais, Osw. Paquet.

Olympia— Alex. Wright, Chs Bisset, Henri Grenier.

Frontenac—Jos. Devarennes, Ernest Gagnon, E. Amiot et Geo. Boyte.

Victoria — P.-G. Demetre, N. Childs.

Les clubs Olympia, Lévis et Frontenac auront chacun une équipe dans la classe A. On compte aussi sur les Chevaliers de Colomb, car les bons joueurs sont nombreux dans cette société.

On verra le cercle Chevalier, les clubs Victoria, Frontenac et Olympia, dans la classe B.

Les résultats de l'élection des officiers sont indiqués, ci-dessous. Il nous fait plaisir de mentionner que le président et le secrétaire-trésorier nouveaux sont ceux dont les noms furent suggérés dans notre journal. Signalons avec une égale satisfaction que l'harmonie règne dans cette association.

CONTE DU DIMANCHE

PIMPRENELLE

par

HENRY DE FORGE

—Eh! bien, Solivaux?

—Eh! bien, pays?

—Qu'est-ce qu'on m'a chanté, tout à l'heure, que tu étais de patrouille cette nuit? Sûrement on a voulu se payer ma tête et la tienne...

—Nullement, c'est la vérité.

—Allons donc! Les patrouilles, ce n'est pas du boulot pour un vieux père de famille comme toi et un père tranquille... D'ailleurs, on n'a pris que des volontaires.

—Justement, c'est en volontaire que j'y vais.

—Alors... ton cerveau est en train de se détraquer...

—Laisse-moi donc tranquille, avec ta blague éternelle de Parisien, d'ouvrier d'usine... Et... attention!... Voici une marmite à notre adresse. On n'est pas trop bien, dans cette tranchée pour les recevoir, les marmites.

—Trop à gauche... au fait!... c'est peut-être bien toi qu'ils cherchent... Ils auront su qu'il y avait derrière ces créneaux un homme distingué.

—Ne charrie pas...

—Un grrrand poète...

—Et puis quoi encore?

—Et puis... tiens... une autre marmite... Trop à droite... Y a pas à se frapper, du reste... Paraît que ce sont des Poméraniens, depuis la relève d'hier. Très bon gas, les Poméraniens!

—Dis plutôt des Prussiens. Le capitaine l'a affirmé devant moi... Ça c'est su par un prisonnier... Ce sont même des Prussiens ramenés de Galicie... et un peu nerveux.

—Mince alors! Mon vieux Solivaux, c'est contre ce gibier-là que tu veux patrouiller?

—Oui, une idée comme ça...

—Une idée qui te fera casser la figure... Ce n'est pas la première fois que tu imagines des ces coups-là. J'ai remarqué déjà.

Qu'avais-tu besoin, la semaine passée, de t'offrir pour lancer des grenades sur leurs fils de fer ! Comme si ça t'allait de lancer des grenades !

—Tu y étais bien, toi?

—Moi, c'est différent. J'ai les mains noires, et, dans le civil, j'arcande le fer. Tandis que toi, tu as des pattes blanches comme des pattes de demoiselle, à force de gratter tes petites histoires.

—Nous sommes toux égaux, ici.

—Ne dis pas de bêtises. Solivaux, tu fais trop de zèle... Tiens... pas plus tard quavant hier, qui est-ce qui a été porter la pancarte aux Boches jusque près de la Sablière?

—Eh! bien, c'est moi.

—Encore une marmite qui s'amène!... Planque-toi!... C'est passé. Tes Prussiens tirent comme des mazettes. Dis-moi, espèce d'imprudent, comment signes-tu dans les journaux?... J'ai peut-être lu de tes articles.

—Non, mon pays, tu n'en as pas lu... car ce n'est pas souvent que l'on m'imprime. Je signe d'un pseudonyme: "Pimprenelle".

—Drôle de nom!

—C'est ma femme qui l'a trouvé.

—En mangeant de la salade?

—Ne te moque pas... En nous promenant dans la campagne. Cette petite herbe sentait bon, dans le soir. J'espérais qu'elle me porterait chance...

—Et ça a raté?

—Pas tout à fait... mais c'est dur d'écrire dans les grands journaux... on est trop nombreux, comprends-tu?...

—Et la camelote se case mal... Ce n'est pas une raison pour changer de nom sur l'enseigne.

—Ça sonnait mal, "Solivaux" au bas d'une pièce de vers, bien qu'on l'écrive avec un X. J'ai préféré changer. Il y a beaucoup d'écrivains célèbres qui ont aussi un pseudonyme.

—Gare là-dessous, mon vieux Pimprenelle !... Un petit cadeau de ces messieurs! C'est tombé sur le cimetière... Il va y avoir encore des locataires de l'immeuble qui se trouveront changés d'étage... Donc, tu disais...

—Je disais que je n'ai jamais eu de chance... mon métier est si ingrat... plus ingrat que de taper le fer. Le fer, quand il est bien rouge, on en fait ce qu'on veut. Tandis que mes vers... Ils sont beaux, pourtant, mon pays.. Tu verras. Je t'en lirai... et pas aujourd'hui... à notre prochain tour de garde.

—C'est une riche idée. Nous lirons ça, en cassant la croûte... Dis-moi, sont-ils "rigolo", tes vers ?

—Pas précisément... Ce sont des vers d'amour. De temps en temps, des petites revues m'en ont publié... J'ai eu des médailles à des concours. Mais, il faut que je t'explique ma spécialité.

—Baisse-toi, nom d'un chien. Deux marmites ensemble. En plein fils de fer... Les éclats bourdonnent encore.

—Bah! ce n'est rien. Je te disais que ma spécialité c'était le roman, le grand roman. J'en ai écrit quatre déjà: "Coeur d'éponge", le "Drapeau blond", "Ressuscitée" et le "Plancher qui fuit".

—J'aime assez ça, "le Plancher qui fuit"... de l'agrément pour la maison... Elles ont paru, ces histoires?

—Pas encore... mais "Coeur d'éponge" est en seconde lecture.

—On lui doit bien ça. Et tu gagnes gros à ce fourbi-là?

—Je pourrais gagner... Puis, va, c'est du beau travail. Tiens, le "Drapeau blond", c'est toute ma vie. Avant de gagner gros, il faut attendre, attendre...

—Et en attendant, qu'est-ce que tu briffes ?

—J'ai pris un petit emploi dans le commerce. Je n'écris que le soir. Je suis représentant...

—En vins ?

—Tu plaisantes toujours. Non, pas en vins. Dans les brosses à dents. C'es honorable.

—Merci, je n'en use pas. Ça ne fait rien, ils ne son pas chouette, les journaux, de te laisser ainsi en carafe.

Mais tout ça ne m'explique pas pourquoi tu veux aller en patrouille ce soir.

—Je vais te dire. Pour faire fortune, dans mon métier, pour réussir vraiment, il ne suffit pas d'avoir du talent. Il faut être lancé par quelqu'un ou quelque chose, si possible quelque chose de sensationnel.

—Eh bien ?

—Eh! bien, j'ai pensé qu'il y aurait peut-être un moyen. Ce serait que je me distingue, que je décroche une citation. Ça se saurait dans les journaux. "Coeur d'éponge", paraîtrait tout de suite, et le "Drapeau blond" et les autres... Au lieu d'être à quémander, au lieu de risquer sans cesse des rebuffades, de trouver toutes les places prises, j'aurais le droit de parler très haut, de m'imposer.

—Mais, sapristi, si tu te fais décoller?...

—Ça serait mieux encore... Une blessure, ça serait de la vraie gloire à l'appui, une publicité épatante, la fortune certaine !

—Et si tu es bouzillé ?

—S'ils me tuent... Eh! bien, je... Encore une marmite... Cette fois, c'est pour nous.

* * *

—Allo!... allo!... Hé! Pimprenelle! où diable es-tu ?

—Sous les sacs de terre. Ils ont boulé avec l'éclatement.

—Tes abatis ?

—Intacts... et les tiens ?

—Frottés, mais ça se passera.

—Ma foi, j'ai cru que j'avais mon compte... Tu vois bien que ce n'est pas de Poméraniens...

—Un peu plus, ils faisaient du joli avec le grand romancier.

—Oui, ils auraient fait du joli, et du meilleur... Un écrivain tué à l'ennemi, ça vaut de l'or. Ma femme serait riche, mon pays, ma chère femme qui, toute sa vie, a mené la misère si courageusement. Ma femme enrichie par mon talent; c'est ça qui serait chouette! n'est-ce pas !

Henry de FORGE.

Ceux dont on ne parle plus

Le sort de certains condamnés au bagne continue à être des plus enviables. Le *Cri de Paris* donne ces détails :

Le fameux liquidateur du milliard des Congrégations, le sieur Duez, remplit les fonctions de comptable, à la colonie pénitentiaire de l'île des Pins. Il jouit d'une liberté complète et ne se gêne pas, pour dire à ceux qu'il rencontre, qu'il a été injustement condamné et qu'il n'a jamais mangé un milliard, mais seulement 42 millions. Evidemment, il y a une nuance.

Il est resté dans les meilleurs termes avec sa femme qui lui envoie, d'après ses dires, 2,000 fr. par mois.

Dieudonné, de la bande Bonnot, Garnier, Carrouy et Cie, fait des tapis, qui sont, paraît-il, fort jolis. C'est un véritable artiste.

Quant à l'ex-enseigne de vaisseau Ullino condamné pour avoir livré à l'Allemagne des documents intéressant la Défense Nationale, il est à l'île du Diable où il fait la classe aux enfants. Gageons qu'il leur fait de grandes leçons sur la morale et le patriotisme. Sept gardiens sont affectés à sa surveillance.

Terminons en disant que la grande distraction des forçats consiste à fabriquer des petites guillotines de poche, qu'ils vendent aux marins des navires de passage.

"RENCONTRES ET ENTRETIENS"

Un Franco-Américain, M. A. Lambert, vient de publier sous ce titre un livre qui est en vente aux bureaux du *Devoir*, 43, rue St-Vincent, et dans les librairies suivantes : Beauchemin Ltée, 79 rue St-Jacques ; Granger Frères, 37-ouest, rue Notre-Dame ; L. J. A. Dérome, 36-ouest, rue Notre-Dame ; St-Louis, 288-est, rue Ste-Catherine ; Déom, 251-est, rue Ste-Catherine.

Prix : 60 sous, plus 5 sous pour le port.

Chapeaux DE VELOURS

$ 5.00
6.00
7.00
8.00
10.00
12.00
15.00

R. & A. MASSE,
255-est, Ste-Catherine
Près Saint-Denis

CHARBON SCRANTON

COKE, BEAU ET NET. — Donnez votre commande immédiatement, à la maison avantageusement connue. Service rapide. Satisfaction absolue.

LA CIE DE CHARBON SAINT-DENIS
900, RUE ST-DENIS, TEL., ST-LOUIS 8302.



C'est le service qui compte

Nos nombreux clients en sont satisfaits.

Vous le serez vous aussi.

Vos
travaux d'impressions

de la simple carte d'affaires au catalogue le plus volumineux,

Confiez-les à des experts en art typographique.

Nous possédons un atelier complet, pour la production de plaquettes, brochures, livres, etc. Notre personnel est composé d'experts en rédaction, en traduction, en composition. Nos prix sont bas. Estimés fournis gratis sur demande.

L'Imprimerie Populaire (limitée)
Editrice du "Devoir" et du "Nationaliste"
43, RUE SAINT-VINCENT.

ANTIKOR LAURENCE
CURE RADICALE DES CORS
SÛRE. EFFICACE. SANS DOULEUR
EN VENTE PARTOUT 25¢
FRANCO PAR LA POSTE
J. LAURENCE, MONTREAL

MAISONS D'EDUCATION

International Business College
214 STE-CATHERINE OUEST, MONTREAL
Fondé 1895. Ouvert Jour et Soir
Visite sollicitée. Positions assurées
Prospectus sur demande
Tel. main 389 ANGUS CAZA, Prin.

MONTREAL, DIMANCHE 27 OCTOBRE 1918 — VOL. XV. — No 37

TOUTES LES
DERNIÈRES NOUVELLES
DU SAMEDI

LE NATIONALISTE

Service télégraphique exclusif de la Presse Associée. Fils spéciaux avec Ottawa et Québec.

L'AUTRICHE PREPARE LA DEMOBILISATION

Les journaux viennois publient un communiqué officiel à ce sujet, mande une dépêche de Copenhague — Deux personnages antiallemands chargés d'une mission en Suisse — La nomination du successeur de Burian aurait de l'effet.

Bâle, 26. — Selon une dépêche de Copenhague l' "Exchange Telegraph Company", les journaux viennois publient un communiqué officiel disant que la démobilisation de l'armée austro-hongroise est préparée.

REGIMENTS EN REVOLTE

Bâle, Suisse, 26. — Les journaux de Vienne publient des articles relatifs à des préparatifs de démobilisation. Un journal dit que 2 régiments d'infanterie se sont révoltés à Karlowitz. Karlowitz est un village de Croatie, en Hongrie.

EN MISSION SPECIALE

Zurich, 26. — Le prince Frédéric Lobkowitz et le baron Nadherny, qui représentent les plus fortes tendances antiallemandes à Vienne, ont quitté cette ville pour la Suisse, chargés d'une mission dont on ne connaît pas les détails, dit la "Neues Zeitung" de Vienne.

NOMINATION QUI AURA DE L'EFFET

Paris, 26. — Dans les cercles bien renseignés, on dit que la nomination du comte Andrassy, en remplacement du baron Burian, au ministère des Affaires étrangères, est par-dessus tout importante au point de vue de la conclusion de la paix et de l'application du principe "sécurité d'abord", en Autriche. On affirme que la paix à tout prix est populaire à Vienne et à Budapest.

Au dire du correspondant du "Journal", à Zurich, il semble compris que le nouveau ministre des Affaires étrangères est un tenant de négociations de paix directes avec l'Entente, sans l'intermédiaire du président Wilson. Il assure que la situation est telle en Autriche-Hongrie que la monarchie capitulera bientôt et se rendra à la merci des Alliés.

Les Tchèques sont maintenant maîtres de la situation à Prague. Les Slovaques ont décidé de changer le nom de Presbourg en celui de Wilsonville.

LA POUSSÉE VERS LA MEUSE

De violents combats se livrent de Valenciennes à la Meuse et les Alliés continuent à gagner sensiblement du terrain.

(Service de la Presse Associée)

Paris, 26. — La lutte a de nouveau repris et de violents combats se livrent de Valenciennes à la Meuse. Les Allemands se battent bien partout, mais les Alliés continuent à gagner sensiblement du terrain dans la poussée vers la Meuse.

Bien que les récents combats n'aient pas été marqués par des événements sensationnels, ils ont un effet d'ensemble, et sans compter le terrain gagné, accroissent l'usure des réserves et du matériel allemands. Depuis 4 jours, l'ennemi a perdu plus de 15,000 prisonniers et de 200 canons. Ses pertes totales ne peuvent pas être moins de 50,000 hommes.

Strictement parlant, trois grandes batailles sont engagées, et toutes sont conduites avec un égal succès pour les Alliés. Ce sont les troisième et quatrième armées anglaises qui livrent la première. Dans leur marche vers Mons, elles ont atteint la voie ferrée double de Valenciennes-Hirson. La deuxième est l'attaque du général Mangin au nord et à l'est de Laon, laquelle a donné un gain de 2 milles sur un front de 8 milles. Le général Mangin a sorti sa ligne des marécages de la région de Sissonne. La troisième bataille est livrée par le général Guillaumat, sur un front de 17 milles, de Sissonne à Château-Porcien, où la ligne Hunding se joint au système de défense de Kriemhild. Les gains, en moyenne, mesurent un mille, bien qu'à certains points, l'avance ait été plus grande.

A l'est de la Souche, la nuit a été marquée par de violentes réactions de la part de l'infanterie ennemie. Des combats plutôt vifs ont eu lieu en particulier dans le voisinage de Petit-Caumont. En dépit des contre-attaques allemandes, les Français ont maintenu leurs positions à l'est de la rivière.

La bataille s'est continuée jusqu'à la fin de la journée, entre Sissonne et Château-Porcien. Les Français, brisant la résistance des Allemands ont enlevé les positions organisées en 1917 et que les Allemands ont continué à renforcer, entre Banogne, Recouvrance et le moulin d'Horpy, sur un front de 7 kilomètres, atteignant une profondeur de 3 kilomètres à certains points. Les Français ont avancé leur ligne jusqu'au chemin allant de recouvrance à Condé-lez-Herpy. Plus à droite, les Français ont capturé le moulin d'Herpy et plusieurs centres de résistance. Nous avons capturé plusieurs prisonniers et une quantité considérable de matériel.

Nul changement dans la situation sur le reste du front.

AU FRONT DE VERDUN.

Washington, 26.— Dans son communiqué relatif à la journée d'hier le général Pershing signale de violents combats sur le front de Verdun. Les Américains ont repoussé partout de fortes contre-attaques allemandes, à l'est de la Meuse, sauf dans le bois de Belleu, où 4 heureux assauts de l'ennemi ont forcé les Américains à se replier légèrement.

A l'ouest de la Meuse, les Américains ont progressé, en dépit d'une résistance déterminée de l'adversaire.

LES FRANCAIS PRENNENT LE VILLAGE DE MORTIERS.

Paris, 26. — Sur le front de la Serre, au sud-ouest de Marle, les Français ont capturé le village de Mortiers, après un violent combat, annonce le bulletin officiel d'aujourd'hui. Entre l'Oise et la Serre, les Français maintiennent le contact avec l'ennemi.

Entre Sissonne et Château-Porcien, les Français ont brisé la résistance de l'ennemi et avancé de 2 milles sur un front de 4 milles et demi, dans les positions préparées par les Allemands, en 1917. Voici le texte du communiqué :

Pendant la nuit, de violentes actions d'artillerie ont eu lieu entre l'Oise et la Serre. Nous avons maintenu le contact avec l'ennemi, sur tout le front, hier.

Sur la rive méridionale de la Serre, les Français ont attaqué le village de Mortiers qui est tombé entre leurs mains, après une violente lutte au cours de laquelle ils ont fait 147 prisonniers, y compris 2 officiers.

COMMUNAUTÉ EN DEUIL

St-Hyacinthe, 26. — Nous avons le regret d'annoncer la mort de Soeur St-Thomas, née Côté (Eliza), de la communauté des Soeurs Grises de cette ville, décédée à l'Hôtel-Dieu, à l'âge de 66 ans, dont 40 en religion, après quelques mois de maladie.

Elle laisse pour la pleurer un frère, Victor Côté, de Greenfield, Mass., et une soeur, femme de L.-A. Guertin, marchand de gros et de détail dans le commerce de chaussures, de cette ville. Les funérailles ont eu lieu hier en la chapelle de la communauté. L'inhumation a eu lieu au cimetière de la communauté.

DECLIN PEU ENCOURAGEANT

DEPUIS PLUSIEURS ANNEES, LES EXPORTATIONS CANADIENNES DIMINUENT CONSIDERABLEMENT. — LA BALANCE DU COMMERCE NOUS EST DEFAVORABLE.

Le commerce canadien décline, comparativement à l'année dernière. L'excédent des exportations sur les importations, qui avait été de $227,266,000 pendant les huit premiers mois de 1917, n'a été que de $121,051,906 pendant la période correspondante de 1918. Et non seulement la balance favorable du commerce pendant les huit premiers mois de cette année a été d'environ 106 millions inférieure à celle de 1917, mais elle a même été inférieure de 60 millions à celle de la période correspondante de 1916.

Voici le tableau du commerce canadien pendant les huit premiers mois (du 1er janvier au 31 août) de ces sept dernières années :

Huit mois	Exportation	Importation	Balance
1918	$734,279,702	$613,227,796 +	$121,051,906
1917	943,988,000	716,721,000 +	227,266,000
1916	676,511,000	486,057,000 +	190,454,000
1915	302,855,000	283,213,000 +	19,642,000
1914	221,547,000	347,690,000—	126,143,000
1913	228,456,000	457,134,000—	228,678,000
1912	199,940,000	406,225,000—	206,285,000

Ainsi qu'on le voit à ce tableau, nos exportations ont diminué, depuis un an, d'environ 209 millions et nos importations d'à peu près 103 millions. Nos exportations ont surtout fléchi à l'article céréales (86 millions de moins qu'en 1917) et à l'article objets manufacturés (environ 139 millions).

Au mois de juillet dernier, comparativement à juillet 1917, nos exportations, qui ont augmenté aux articles produits miniers et produits forestiers, ont diminué aux articles produits de la pêche, produits animaux, produits agricoles et surtout quant aux objets manufacturés, — ainsi qu'en font foi les chiffres suivants:

Exportation	Juillet 1917	Juillet 1918
Produits miniers,	$ 6,365,244	$ 7,075,929
Produits de la pêche,	2,290,327	2,146,964
Produits forestiers,	5,491,626	8,594,284
Produits animaux,	19,213,497	13,838,389
Produits agricoles,	38,744,606	19,434,676
Objets manufacturés,	104,649,862	51,455,590
Articles divers,	610,986	473,615
	$177,366,148	$103,019,447

Pendant le mois d'août 1918, comparé à août 1917, il y a eu progrès à l'exportation de nos produits des mines, des pêches et des forêts, mais il y a eu déclin aux articles : produits animaux, produits agricoles et objets manufacturés, — ainsi qu'on en jugera par le tableau ci-dessous:

Exportation	Août 1917	Août 1918
Produits miniers,	$ 7,421,875	$ 7,776,231
Produits de la pêche,	2,048,215	2,754,831
Produits forestiers,	4,700,686	7,512,141
Produits animaux,	19,463,416	17,988,859
Produits agricoles,	60,146,810	16,581,398
Objets manufacturés,	52,236,233	37,228,211
Articles divers,	307,351	312,367

La diminution de nos exportations agricoles est attribuable dans une très large mesure au ralentissement de nos expéditions de blé. La réduction de nos exportations d'objets manufacturés, où dominent les obus et autres fournitures de guerre, provient de ce que la production n'a pas cessé d'augmenter dans le Royaume-Uni.

L'exportation de nos produits agricoles a chance de se maintenir: au fait, nos expéditions à l'étranger du surplus de nos denrées alimentaires ne sera vraisemblablement limité à l'avenir que par notre production même. Mais il n'en va pas le même de nos objets manufacturés: la diminution, à ce chapitre, a été très considérable et elle a été constante.

Il est vrai que l'exportation de nos produits miniers est en augmentation. Mais exporter ses matières premières, c'est manger son blé en herbe, c'est tuer la poule aux oeufs d'or. Et notez bien que l'exportation de nos objets manufacturés aura sans doute une tendance de plus en plus marquée vers la baisse, puisqu'ils se composent en grande partie de matériel de guerre, et que la Grande-Bretagne suffira de plus en plus à ses propres besoins, et puisque, Dieu merci, on peut croire maintenant que la fin de la guerre est en vue.

La leçon à tirer de la situation actuelle, qui est bonne encore, mais qui n'est tout de même pas trop rassurante pour un avenir plus ou moins rapproché, c'est qu'il faut étudier la situation commerciale internationale et commencer à transformer graduellement notre outillage de guerre de manière à répondre aux besoins des pays où nous avons le plus facile accès, en utilisant nos matières premières.

(Bulletin de la Chambre de Commerce).

AUTRE DÉLAI DE 15 JOURS

VU L'EPIDEMIE QUI SEVIT AUX CASERNES, LES CONSCRITS AGRICULTEURS VOIENT LEUR CONGE PROLONGE DE DEUX SEMAINES. — LA COUR MARTIALE DECLARE LE SOLDAT GOODMAN COUPABLE DE DESERTION.

Les conscrits agriculteurs auront encore un congé de deu xsemaines à commencer du 31 octobre, date à laquelle ils devaient se présenter aux casernes. Cette nouvelle nous a été officiellement confirmée samedi matin par le major-général Wilson, qui dit avoir reçu une dépêche à cet effet des quartiers-généraux de la milice. Cette décision a été prise à cause de l'épidémie de grippe qui sévit actuellement aux casernes de Montréal. Plusieurs personnes ont écrit au ministère de la milice à Ottawa et au général Wilson, pour leur demander de retarder encore l'appel de ces jeunes gens, qui habitent surtout la campagne, pour ne pas les exposer à contracter la grippe. C'est à la suite de ces demandes que le ministère de la milice a cru devoir en venir à cette décision. Tous les conscrits agriculteurs qui sont actuellement en congé deux mois et demi pourront rester chez eux jusqu'au 15 novembre. A cette date, ils seront obligés de se présenter à la caserne. Si l'épidémie n'est pas disparue au 15 novembre, ces conscrits bénéficieront encore d'un délai.

LE SOLDAT GOODMAN TROUVE COUPABLE.

L'audition de la cause du soldat Goodman, inculpé de désertion, en Cour martiale, s'est terminé samedi après-midi et l'inculpé a été déclaré coupable. Le tribunal n'a délibéré que quelques minutes. Goodman, comme on sait, a té traduit en Cour martiale parce qu'il aurait prolongé ou fait prolonger une "passe" et se serait ainsi absenté de son régiment, le 2e régiment Québec, pendant tout un mois. Il fut appréhendé par la police militaire vers la fin du mois de septembre et attendait depuis cette date son procès. Il appert, d'après les dépositions, que les officiers du régiment ont fait signer à l'inculpé une déclaration où il admet s'être absenté du régiment pendant un mois. Cette déclaration a fait le sujet de la discussion toute l'avant-midi de samedi. Goodman est d'origine russe et ne comprend que très peu la langue anglaise. Lorsqu'il a signé cette déclaration, son avocat, Me Dutaud, prétend qu'on ne l'a pas mis sur ses gardes et finalement dans le résumé de la cause le juge-avocat, le capitaine Louis Gosselin a déclaré que cette déclaration ne pouvait servir comme preuve parce que les officiers n'avaient pas fait comprendre suffisamment à l'accusé, la teneur de cette déclaration. Toute l'avant-midi et une partie de l'après-midi de samedi ont été employées aux plaidoiries. Me Dutaud, représentant l'inculpé, a prétendu que la déclaration avait été extorquée de Goodman. De plus Goodman était de bonne foi, prétend-il, lorsqu'il est resté un mois sans se rendre aux casernes. Il avait vu son avocat, Me Cressé, qui lui avait fait obtenir une "passe". Dans la suite cette "passe" a été prolongée mais on ne sait pas qui. Le capitaine Victor Béique a aussi fait une longue plaidoirie pour prouver que Goodman était réellement un déserteur et devait être considéré comme tel.

Le juge avocat, Me Gosselin, a ensuite fait un résumé succint de toute la cause et les membres de la cour ont délibéré pendant quelque temps. L'inculpé rappelé devant le tribunal, a déclaré n'avoir rien à dire, et les membres du tribunal se sont immédiatement assemblés pour fixer la sentence qui sera imposée à l'accusé. Cette sentence sera soumise au ministère de la milice, à Ottawa, et ne sera pas connue avant quelques semaines.

LA GRIPPE AUX CASERNES

L'épidémie d'influenza qui faisait des ravages aux casernes depuis plus de trois semaines, semble être maintenant complètement enrayée. Pour la première fois depuis que le commencement de l'épidémie, il n'est pas mort un seul soldat au cours des 24 heures, de vendredi midi à samedi midi. D'un autre côté, le médecin général de l'armée n'a enregistré que deux nouveaux cas de grippe à Montréal et un seul aux casernes de Saint-Jean. Quatre soldats ont pu quitter l'hôpital dans la pjournée de vendredi, et le nombre des malades qui sont actuellement sous traitement dans les hôpitaux militaires, est de 136 à Montréal et de 49 à Saint-Jean. Il est mort 145 soldats depuis le commencement de l'épidémie, dont 125 sont morts aux hôpitaux de Montréal et 20 à l'hôpital de Saint-Jean.

FEU M. AM. RAINVILLE

(De notre correspondant)

St-Hyacinthe, 26. — M. Amédée Rainville, bourgeois, âgé de 74 ans, est mort après quelques jours de maladie.

Le défunt avait la douleur, il y a quinze jours, de perdre son épouse, et trois jours après, la soeur de sa femme, Mme Luc Demers, née Albina Adam, décédait subitement à Ste-Brigide d'Iberville.

Lui survivent, ses fils : Denis, cultivateur à Longueuil ; Albert, cultivateur à St-Hyacinthe ; Henri, médecin vétérinaire et lieutenant dans le corps expéditionnaire, en Angleterre ; ses filles : Hermine, épouse d'Edouard Loranger, de St-Barnabé ; Marie-Louise, épouse de Louis Girard, de Woonsocket, R.I. ; Délia, épouse d'Henri Vermette, de La Rivière Bleue ; Marie-Anne, épouse d'Alméric Jacques, de Bromptonville ; Antoinette, épouse d'Adélard Messier, de cette ville.

LES STATISTIQUES DEVIENNENT PLUS ENCOURAGEANTES

Dans la matinée de samedi, on a enregistré au bureau d'hygiène 322 cas de moins que la journée précédente — Les décès ont baissé de 65 à 55. — Nombre des lits occupés dans les différents hôpitaux — Une mise au point du Dr Gray — Prochaine proclamation.

Nous ignorons si les médecins enregistrent fidèlement tous les cas d'influenza et de pneumonie qu'ils sont appelés à traiter, mais ce que nous avons constaté, samedi à midi, au service de l'hygiène, c'est que les dernières statistiques sont des plus rassurantes.

De 9 heures du matin à 11 heures 30, on n'avait enregistré que 233 nouveaux cas aux maladies contagieuses, soit une diminution de 322 cas sur la journée de vendredi ; et encore plusieurs vieux cas, nous a-t-on dit, se trouvent compris dans ce chiffre de 233. Quant aux décès, ils ont également subi une diminution, mais plus légère celle-là : de 64 qu'ils étaient vendredi midi, ils sont tombés à 55.

AUX HOPITAUX

Les statistiques que nous nous sommes procurées au refuge Meurling sont aussi très encourageantes, comme on pourra en juger du reste par les deux tableaux suivants :

I — Nombre de lits occupés dans les hôpitaux aux dernières heures, hier soir :

Noms	Capacité	Lits occ.	Décès	Congédiés
Alexandra	75	73	1	1
Chinois	12	4	0	1
Général	190	179	4	6
Gren. Guards	75	70	2	0
Hôtel-Dieu.	120	120	1	0
Meurling	219	205	4	6
Moreau	57	54	0	0
Notre-Dame	80	67	3	1
Victoria	200	200	2	2
St-Arsène	50	12	0	0
St-Clément.	50	23	1	0
Stt-Joseph	49	15	0	0
St-Paul	40	39	0	1
Western	60	60	1	1

II — Nombre de lits occupés dans les hôpitaux à 9 heures samedi matin:

Noms	Capacité	Lits occ.	Décès	Congédiés
Alexandra	76	76	0	2
Chinois	12	4	0	0
Général	176	170	3	5
Gren. Guards	75	65	5	1
Hôtel-Dieu	120	120	3	0
Meurling:				
H.	109	99	1	0
F.	110	102	3	0
Notre-Dame	80	75	0	0
Victoria	200	196	2	7
St-Joseph	49	24	1	0
Western		60	3	0

MISE AU POINT

Dans les statistiques des hôpitaux que les journaux d'hier ont publiées, on voyait que le nombre des décès aux Grenadiers Guards était de 17.

"Ce qui est absolument faux, nous disait le Dr Gray, au cours de la matinée de samedi : ce chiffre 17 ne représenterait pas, comme on était porté à le croire, les décès enregistrés dans la matinée de vendredi, mais tous ceux qui sont sur venus depuis l'ouverture de cet hôpital."

* * *

Au cours d'une interview que nous donnait samedi midi le Dr Boucher, celui-ci nous déclarait que les différents hôpitaux ouverts par la commission depuis le début de l'épidémie, répondaient parfaitement aux besoins.

Pour prévenir toute éventualité, la commission a cependant augmenté de 25 le nombre (50) des lits de St-Clément de Viauville.

* * *

A une personne qui lui demandait, par téléphone, samedi matin, quand il croyait que les théâtres rouvriraient leurs portes, le directeur du service de l'hygiène répondit par ces simples mots :

"Je ne sais pas du tout."

* * *

La commission d'hygiène s'est réunie de nouveau, samedi midi, pour discuter certaines questions urgentes, entre autres celle d'une nouvelle proclamation, croyons-nous, qui sera publiée dans les journaux de lundi prochain.

Cette proclamation, qu'on est actuellement à rédiger, contient de nouveaux conseils qui sont de nature, s'ils sont suivis, à enrayer davantage la marche du fléau.

UNE VIVE RIPOSTE

Les chefs républicains répondent à Wilson, à la suite de son appel à l'électorat américain, que la guerre actuelle n'est pas la guerre du président, ni du congrès, ni d'un parti politique.

(Service de la Presse Associée)

Washington, 26. — L'appel que le président Wilson a adressé au corps électoral, recommandant l'élection d'un Congrès démocrate, aux élections de novembre, si on approuve sa politique, lui a attiré une réponse vigoureuse, sous forme de déclaration des chefs républicains à la Chambre et au Sénat et du président du comité électoral des républicains.

La guerre, prétendent les chefs républicains, n'est pas la guerre du président, celle du Congrès ou celle d'un parti américain, mais la guerre du peuple américain, et le parti républicain représentant plus de la moitié des sujets américains, demande la juste part de fardeau et de responsabilité que cela impose. Si le parti républicain obtient la majorité en Chambre ou au Sénat, disent ses chefs, il continuera la guerre et hâtera la victoire.

Le parti républicain croit que la question de la reddition doit être laissée au maréchal Foch, aux généraux et aux armées en campagne. Quand les généraux annonceront que l'Allemagne a mis bas les armes, alors les Etats-Unis et les Alliés imposeront leurs conditions. Sera-ce une cause d'abattement pour nos cobelligérants de savoir que le parti républicain est opposé à des négociations et à des discussions par notes diplomatiques adressées au gouvernement allemand ? Le parti républicain est en faveur d'une reddition sans condition.

LA QUESTION D'ALSACE-LORRAINE

Déclaration de M. Hauss, le nouveau gouverneur allemand des deux provinces — M. Solf s'en tient aux conditions posées par M. Wilson.

Bâle, Suisse, 26. — La question de l'Alsace-Lorraine est purement une question intérieure allemande, déclare M. Hauss, le nouveau gouverneur allemand de l'Alsace-Lorraine, dans une déclaration publiée par la "Gazette de Strasbourg". Cette déclaration est une réponse aux déclarations faits au Reichstag par M. Ricklin, député de l'Alsace-Lorraine, et équivaut à un manifeste du gouvernement. Elle a été faite d'accord avec les autres députés de l'Alsace-Lorraine.

M. Hauss proclame que l'avenir de l'Alsace-Lorraine doit être décidé par le vote de la population, et que c'est une question intérieure de l'Allemagne à laquelle une conférence de paix ne devrait rien à voir. La déclaration se termine en disant qu'une nouvelle ère s'ouvre pour l'Alsace-Lorraine, qu'elle permettra aux deux provinces de former un point de réconciliation entre la France et l'Allemagne "et de collaborer dans l'établissement d'un compromis entre deux civilisations appelées à travailler en commun pour la sécurité et la prospérité de l'humanité".

CE QUE DIT M. SOLF

Amsterdam, 26. — Quant à l'Alsace-Lorraine, comme ce territoire a été expressément mentionné dans les quatorze points du président Wilson, il est clair que nous consentons au règlement de ces questions, a déclaré M. Solf, secrétaire des Colonies, au Reichstag, jeudi. "Dans le discours auquel il fait allusion, M. Wilson a déclaré que le "mal causé à la France par la Prusse, en 1871, au sujet de l'Alsace-Lorraine, qui a troublé la paix du monde pendant environ 50 ans, doit être réparé". De plus, ayant accepté le programme du président Wilson comme base de toute l'oeuvre de paix, a ajouté M. Solf, "nous réaliserons le programme, loyalement, dans le sens d'une complète justice et d'une complète loyauté, en tous sens et en tous points."

L'HEURE NOUVELLE

Cette nuit (dimanche, 27 octobre) l'heure normale sera rétablie par le recul des aiguilles des montres et des horloges D'UNE HEURE. En se couchant, samedi soir, il faudra donc, s'il est 11 HEURES, remettre les aiguilles à 10 HEURES.

CE QU'ON DIT EN PRUSSE

D'UNE FAÇON GENERALE LA PRESSE ALLEMANDE CONDAMNE LA DERNIERE NOTE DE WILSON, DISANT QUE C'EST UNE MODIFICATION DE SON POINT DE VUE ANTERIEUR.

(Service de la Presse Associée)

Copenhague, 26. — A quelques exceptions près, la presse allemande condamne la dernière note du président Wilson, disant que c'est une modification de son point de vue antérieur et qu'elle trahit l'incompréhension des récents événements en Allemagne et qu'elle constitue une fausse interprétation de ces événements. On dit aussi qu'elle représente une concession aux demandes des Alliés.

M. Theodore Wolff, écrivant dans le "Tageblatt" de Berlin, exprime un grand désappointement. Il dit que la non-ingérance dans les problèmes intérieurs des autres nations a toujpours até un principe des affaires internationales. Le président Wilson l'a reconnu dans son discours sur les affaires mexicaines, en juin 1915, mais il a apparemment oublié tout cela. M. Wolff ajoute : "La paix que le président propose est une paix qui met l'Allemagne à la merci de ses ennemis. La politique du président Wilson est la politique de la force brutale. Il se peut qu'il espère semer des dissensions parmi le peuple allemand. Nous devons être prêt à toute éventualité."

UN PROGRES VERS LA PAIX

Amsterdam, 26. — Bien que les journaux ne soient pas satisfaits de la dernière note du président Wilson, plusieurs d'entre eux disent qu'elle signifie un progrès vers la paix. Le "Kreuz Zeitung" ne prévoit apparemment pas la fin prochaine de la guerre. Ce journal, qui s'est gardé jusqu'ici de combattre les demandes du président Wilson, préconise la guerre à outrance.

OPINIONS DIVERSES

Berne, 26. — En Allemagne, les opinions sont apparemment fort partagées au sujet de la note du président Wilson. D'un côté, les journaux des conservateurs, des militaristes et des junkers clament que le président veut subjuguer et annihiler l'Allemagne. D'autre part, les journaux libéraux apprécient l'effort que fait le président pour pacifier le monde.

Les éléments réactionnaires luttent désespérément pour conserver leurs privilèges et leurs traditions, mais leurs adversaires expriment la confiance que les libéraux au Reichstag et le gouvernement sont suffisamment forts pour les maîtriser. On regarde comme favorable à la cause libérale et à la paix, le vote de confiance donné au Reichstag.

MORT DE M. EDGAR CLÉMENT

Nous avons appris avec regret la mort de M. Edgar Clément survenue au No 523 Ave. Greene, le 24 octobre 1918. Il a succombé à la pneumonie, à la suite de la grippe espagnole.

Edgar Clément était né à Saint-Laurent le 1er décembre 1881. Il était le fils de feu Norbert Clément, maître-cordonnier de Saint-Laurent et de Mme Guillelmine Pigeon. Il épousa en 1907, Mlle Bertha Lapointe qui lui survit avec trois enfants: Raymond, Albert et Jeanne.

Le défunt était le frère de M. Ernest Clément, comptable-caissier de la maison W. Champagne; du R. P. J.-Adolphe Clément, C.S.C., assistant recteur de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal; du R. P. J.-Raymond Clément, C.S.C., missionnaire, présentement à Dacca, Bengale; du R. P. A.-Godefroy Clément, CéS.C., docteur en théologie, professeur au collège de Saint-Laurent; du notaire L.-D. Clément de Montréal et de M. Edouard Clément, typographe au "Devoir".

Lui survivent aussi, trois soeurs : Ernestine, épouse de M. Félix Traversy; Elizabeth, épouse de M. Hormisdas Laurin et Mlle Yvonne, de Saint-Laurent.

Le défunt, était au moment de son décès à l'emploi de la maison J.-O.-H. Perras.

A la famille en deuil, dont M. Edouard Clément, le "Nationaliste" offre ses plus sincères sympathies.

ÉPREUVE SUR ÉPREUVE

Sortie du lit pour la première fois depuis deux semaine qu'elle y était retenue par la grippe, Mme Scott, 79 rue StUrbain, en voulant allumer sa fournaise, a mis le feu à ses vêtements et s'est infligée des brûlures graes. On l'a transportée à l'hôpital Général, où l'on dit son état critique.

L'adresse que nous mentionnons plus haut est celle qu'elle a donnée aux médecins, mais quand on prit à cet endroit et aux environs des informations sur la malade, l'on ne put trouver personne qui la connût.

INCENDIE DANS UNE HABITATION

St-Hyacinthe, 26. — Le feu se déclarait hier, chez M. Pierre Bergeron, cultivateur du côté nord de St-Hyacinthe-le-Confesseur, dans une garde-robe où il y avait tout le linge d'hiver de la famille, comprenant manteaux, pardessus, fourrures, etc.

Les occupants de la maison combattirent l'incendie avec toute l'énergie dont ils furent capables. Ils finirent par se rendre maîtres de l'élément destructeur qui causa des dommages pour environ $300.

De jeunes enfants, prétend-on, auraient allumé l'incendie.